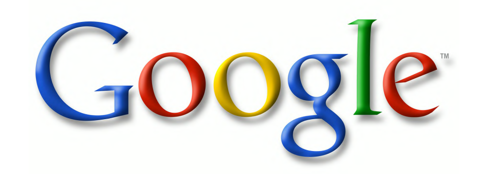
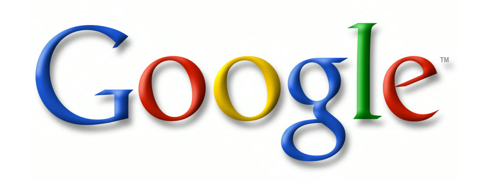
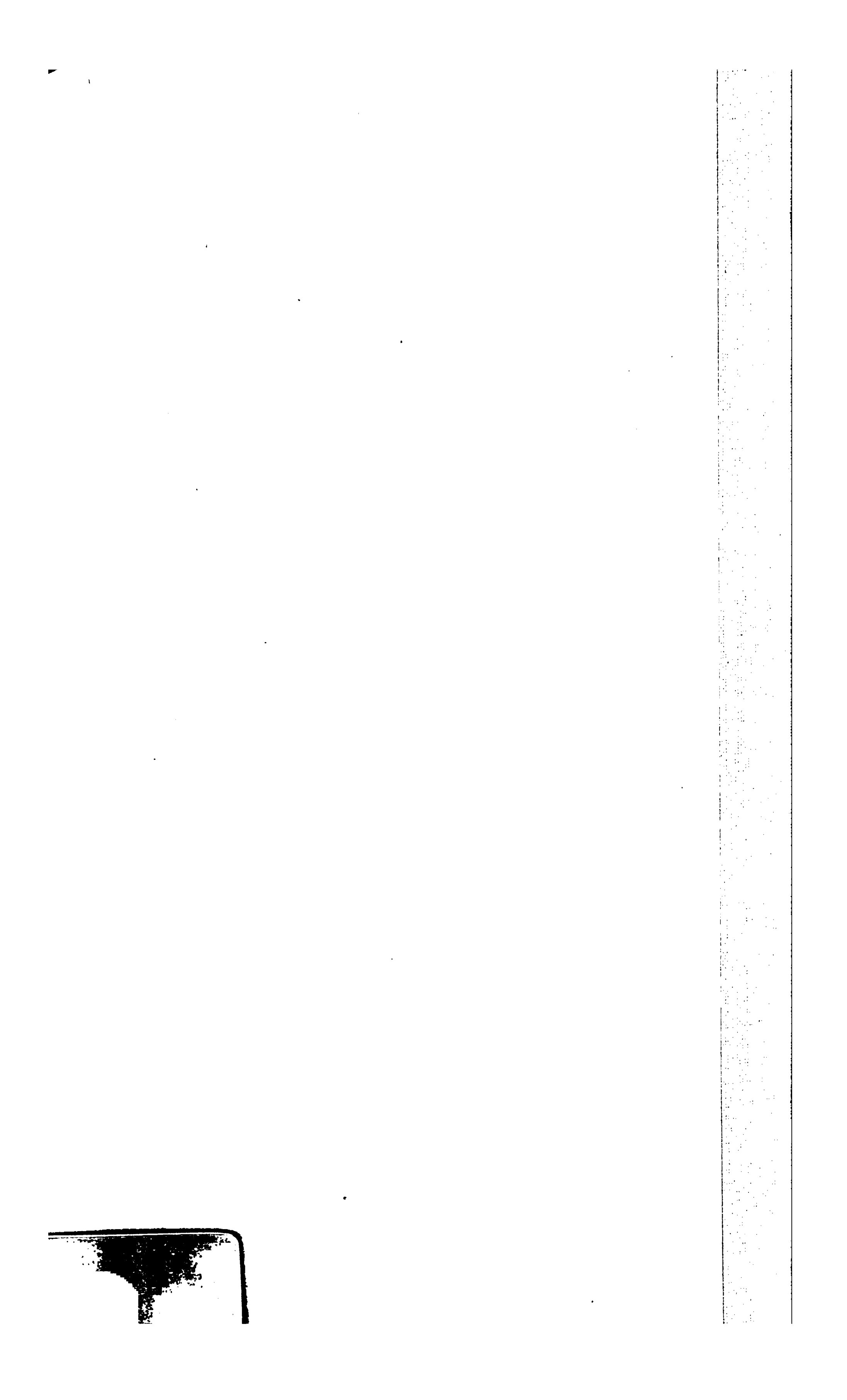
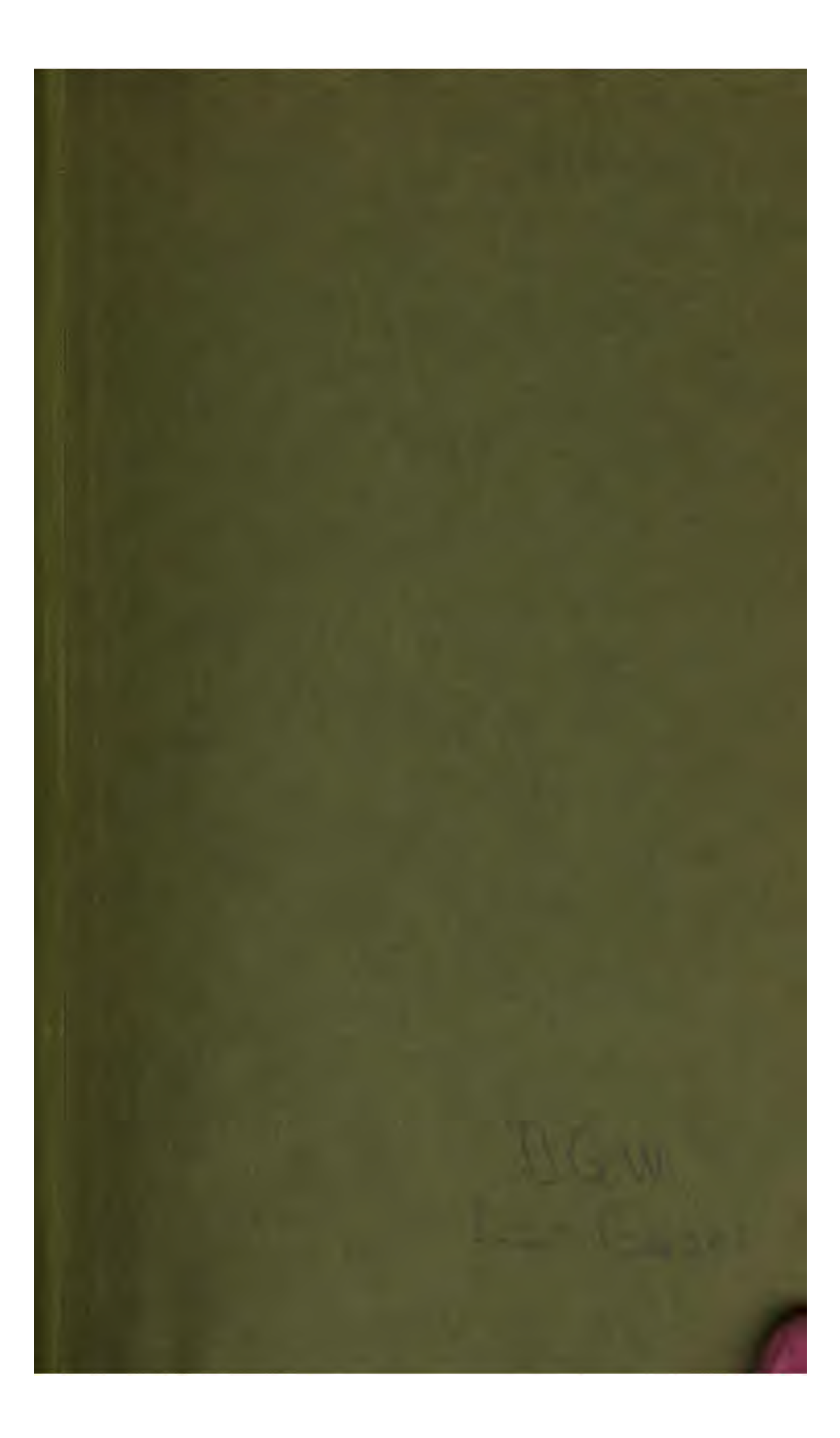

Google




NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06933427 8





MÉMORIAL DE SAINTE-HÉLÈNE.

---

# JOURNAL

DE LA

# VIE PRIVÉE

ET DES

# CONVERSATIONS

DE

# L'EMPEREUR NAPOLÉON,

À SAINTE HÉLÈNE

PAR

LE COMTE DE LAS CASES.

TOME II.

QUATRIÈME PARTIE.

---

LONDRES:

CHEZ HENRI COLBURN ET CO.

ET M. BOSSANGE ET CO.

1823.

LONDRES:

DE L'IMPRIMERIE DE COX ET BAYLIS.

# TABLE

## DES SOMMAIRES DE LA QUATRIÈME PARTIE.

# MON SÉJOUR

AUPRÈS DE

# L'EMPEREUR NAPOLÉON.

---

[JE vais mettre ici ce qui me reste des chapitres d'Italie, pour ne pas les trop éloigner de ceux qui précédent. L'intérêt qu'il présentent me laisse un vif regret de n'en avoir pas davantage. On verra même que celui de Leoben se trouve incomplet: toutefois il en sera d'autant plus précieux que je crois me rappeler qu'il n'a pas été conservé tout-à-fait sous la même forme; il deviendra curieux de pouvoir comparer la première dictée avec le travail arrêté.]

## BATAILLE DU TAGLIAMENTO.*

*Depuis le passage de la Piave,* 13 *Mars* 1797, *jusqu'à l'entrée de l'armée Française en Allemagne, le* 28 *du même mois. Espace de* 17 *jours.*

1. — *Situation de l'Italie au commencement de* 1797.

LA *paix de Tolentino* avait *rétabli les relations avec Rome.* La cour de Naples *était* satisfaite

---

* Tous les mots en caractère Italique sont des corrections faites au manuscrit original, de la main de Napoléon même.

de la modération des Français *à l'égard du pape: elle y voyait* une preuve que l'intention de la république était de *ne pas* se mêler de ses affaires intérieures, *et de ne donner aucun appui aux mécontens.* Nous étions maîtres de la république de Gênes: le parti oligarque y était sans crédit. Les républiques Cispadane et Transpadane étaient animées du meilleur esprit; nous y trouvions toute espèce d'assistance. *En Piémont:* Alexandrie, Fenestrelle, Cherasque, *Coni, Tortone, avaient garnison* Française. Suze, Labrunette, Desmont, étaient démolies. La misère et le mécontentement étaient à l'extrême *parmi le peuple.* Des mouvemens d'insurrection s'étaient manifestés dans diverses provinces *contre la cour.* Le roi de Sardaigne *avait* reuni ses troupes de ligne en corps d'armée *pour les dissiper.* Le Général Français avait tout fait pour *maintenir l'ordre et la tranquillité en Piémont:* il avait souvent menacé de faire marcher des troupes contre *les mécontens;* mais les communications *étaient* rétablies entre le Piémont, la France, et les républiques Cispadane et Transpadane. *L'esprit qui dominait dans ces républiques se propageait en Piémont.* Les officiers et les soldats Français, *animés des principes républicains, les propageaient dans toute l'Italie.* Les circonstances étaient *devenues* telles qu'il

fallait, *pour assurer les desseins du Général Français*, ou détruire *le Roi de Sardaigne*, ou dissiper entièrement toutes ses inquiétudes, *et contenir les mécontens. Le Général Français imagina de proposer* un traité offensif et défensif à la cour de Sardaigne : il fut signé par le Général Clarke et le Marquis de Saint Marsan. Le république garantissait au Roi sa couronne; le Roi *déclarait la guerre á l'Autriche, et fournissait un contingent de* 10,000 *hommes et* 20 *pièces de canons à l'armée Française. Ce traité était très-important pour l'exécution du grand plan du Général en Chef. Son armée se trouvait renforcée, et il avait avec lui des otages qui lui assuraient le Piémont pendant son absence de l'Italie.* Mais le Directoire ne sentit point l'importance de ce traité, et en ajourna constamment la ratification. Cependant la publicité du traité donna un nouveau crédit au Roi, et découragea les malveillans. L'état de Venise seul donnait des inquiétudes. Brescia, Bergame, la Polésine, une partie du Vicentin et du Padouan, étaient parfaitement disposés pour la cause Française; mais *le parti Autrichien, qui était celui du Sénat de Venise, pouvait disposer de la plus grande partie du Véronais, et de* 12 *à* 15,000 *Esclavons, qui étaient dans Venise.* Tous les moyens que Napoléon put imaginer pour aplanir les diffi-

cultés ayant échoué, il fut obligé de passer outre, et de se contenter d'occuper la forteresse de Vérone, et de laisser un corps de réserve, pour observer le pays Vénitien, et garantir la sûreté de ses derrières. On verra, dans le chapitre suivant, les raisons qui s'opposèrent à ce qu'il mît fin aux troubles de cette république, avant d'entrer en Allemagne.

2.—*L'Empereur d'Allemagne refuse de reconnaître la république Francaise, et d'entrer en négociation. Le Général Français se dispose à l'y forcer.*

Avant et après la prise de Mantoue, diverses ouvertures pacifiques avaient été faites à la cour de Vienne: toutes furent infructueuses; le Général Clarke avait été envoyé de Paris, avec une lettre du Directoire à l'Empereur d'Allemagne, et des pleins pouvoirs pour négocier et conclure des préliminaires de paix. Une conférence avait eu lieu à Vicence, avant la bataille de Rivoli, entre Clarke et le Baron de Saint-Vincent, *aide-de-camp de l'Empereur.* Ce dernier *dit* que son maître ne reconnaissait point la république Française, et ne *pouvait* entendre parler de paix *sans le concours de son allié—c'est-à-dire de l'Angleterre.* Depuis la prise de Mantoue, Clarke fit une seconde tentative. Il se rendit à Florence, et vit le Grand-duc: il

obtint la même réponse. Le Général Français, tranquille sur l'Italie, résolut de rejeter les Autrichiens au-delà des Alpes Juliennes, de les poursuivre sur la Drave, sur la Muer, de passer le Simmering, et d'obliger l'Empereur d'Autriche à signer la paix dans Vienne. Le projet était vaste, le succès paraissait assuré. Le Général en Chef promit la paix au gouvernement *Français* dans le courant de l'été.

L'armée d'Italie n'avait jamais été si belle, si nombreuse, ni en meilleur état : elle se composait de 8 divisions d'infanterie, de 6,000 chevaux, et comptait 150 pièces de canons bien attelées. Ces troupes étaient bien habillées, bien chaussées, bien nourries, bien payées, composées de vieux soldats et d'excellens officiers. Cette armée, d'environ 60,000 hommes, *pouvait* tout entreprendre.

L'armée Française, depuis la prise de Mantoue, ménaçait directement les États héréditaires de la maison d'Autriche; ses avant-postes étaient sur les frontières. Les armées Françaises du Rhin et de Sambre-et-Meuse, qui avaient leurs quartiers d'hiver sur la rive gauche du Rhin, en étaient éloignées de plus de 100 lieues, *en étant séparées par les E'tats* du corps Germanique. L'armée d'Italie était éloi-

gnée d'environ 180 lieues de Vienne, et les armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse de plus de 200 lieues. L'armée d'Italie fixa donc toute l'attention de la cour de Vienne. Le Prince Charles, qui avait obtenu des succès *sur le Danube*, dans les campagnes précédentes, fut envoyé sur la Piave avec 40,000 hommes de *renfort* des meilleures troupes de la monarchie.

Dès le mois de Janvier, les ingénieurs Autrichiens parcouraient tous les cols et les hauteurs des Alpes noriques, projetaient des retranchemens, dressaient des plans pour fortifier Gradisca, Clagenfurt, Tarvis. Mais tous ces travaux ne pouvaient se commencer qu'après la fonte des neiges, qui, dans les Alpes noriques, ne disparaissent que vers la fin de Mars. Il était donc important de prévenir l'ennemi, avant qu'il n'eût réuni tous ses moyens, et retranché les gorges et passages difficiles qu'on avait à traverser. Napoléon résolut d'être en Allemagne à la fin de Mars.

### 3.—*Plan de campagne de l'armée Française pour marcher sur Vienne.*

Le Brenner est la sommité la plus élevée des Alpes du Tyrol; c'est la division géographique de l'Allemagne et de l'Italie. L'Inn, l'Adda, et l'Adige, prennent leurs sources sur cette

haute chaîne; l'Inn coule du Sud-Ouest au Nord-Est, 50 lieues dans le Tyrol sur le revers du Brenner, vers le Danube, dans lequel il se jette, séparant la Bavière de l'Autriche. L'Adda, dont les sources sont près de celles de l'Inn, coule du Nord au Sud, et se jette, après 8 lieues de cours, dans le lac de Côme, d'où elle sort pour traverser la Lombardie. L'Adige, qui prend sa source à peu de lieues de celle de l'Inn, court, du Nord au Sud, à une cinquantaine de lieues sur l'autre penchant du Brenner, entre en Italie à Vérone, d'où elle se jette dans l'Adriatique près de l'embouchure du Pô. Un grand nombre d'affluens coulent dans ces diverses rivières, et forment des gorges à pic où il est impossible de pénétrer sans être maître des sommités. C'est la partie des Alpes la plus rude et la plus difficile, celle qui est la plus coupée, et dont la pente est la plus brusque.

Pour se rendre de l'Italie à Vienne, il n'y a que trois grandes chaussées: celle du Tyrol, celle de la Carinthie, et celle de la Carniole. La première traverse la chaîne supérieure des Alpes au col du Brenner; la seconde au col des Alpes noriques, entre Ponteba et Tarvis; la troisième au col des Alpes de la Carniole à quelques lieues de Laybach. Suivant la loi générale des Alpes, le col du Brenner est beaucoup plus

élevé que le col de Tarvis ; le col de Tarvis, que celui de Laybach.

La chaussée du Tyrol part de Vérone ; remonte la rive gauche de l'Adige ; passe à Trente, Bolzano, Brixen ; traverse le Brenner à 60 lieues de Vérone ; rencontre l'Inn à Inspruch, à 9 lieues et demie ; longe l'Inn jusqu'à demi-chemin de Rattemberg à Kuftein, et trouve Salzburg à 34 lieues et demie, d'où elle traverse Ens sur le Danube à 32 lieues, et de là jusqu'à Vienne, court 36 lieues. Cette chaussée, qui porte le nom de chaussée du Tyrol, a donc de Vérone à Vienne 171 lieues.

La chaussée de la Carinthie part de Saint Daniele, traverse la chaîne des Alpes noriques, entre Tarvis et la Ponteba, en parcourant 31 lieues ; elle passe la Drave à Villach à 24 lieues et demie ; traverse Clagenfurt, capitale de la Carinthie à 8 lieues de Villach ; rencontre la Mur, qu'elle suit jusqu'à Judenburg, à 20 lieues et demie, et continue, en serpentant sur l'une et l'autre rive jusqu'à Bruch, pendant l'espace de 12 lieues. De Bruch la chaussée quitte la Mur et monte pendant 12 lieues sur le Simmering, montagne qui sépare la vallée du Danube de la vallée de la Mur, et de là descend dans la plaine qui conduit à Vienne, qui n'en est plus qu'à 20 lieues. Il y a donc, des frontières de l'Italie à Vienne, 97 lieues, ou de Saint Daniele 128 lieues.

La chaussée de la Carniole part de Goritz, arrive à Laybach après 27 lieues, passe la Save, les Alpes, et descend sur la Drave, qu'elle passe à Marbourg, à 30 lieues et demie de Laybach; de Marbourg elle rencontre la Mur à Ehrenhausen à 4 lieues et demie; elle longe cette rivière jusqu'à Bruch, en passant par Gratz, capitale de la Styrie, pendant l'espace de 26 lieues; là elle rencontre la chaussée de la Carinthie: de Goritz à Vienne il y a donc, par la chaussée de la Carniole, 103 lieues.

La chaussée du Tyrol se joint à la chaussée de la Carinthie par six communications transversales: 1° un peu au-dessus de Brixen, une chaussée dite Pusthersthal prend à droite, remonte un des affluens de l'Adige, passe à Lienz, Spital; et aboutit à Villach, à 46 lieues et demie de Brixen; 2° de Salzburg part une chaussée qui traverse Rastadt, rencontre le Pusthersthal à Spital, et arrive à Villach, à 52 lieues de Salzbourg; 3° de la seconde chaussée transversale à 4 lieues au-dessous de Rastadt, part une chaussée qui suit la Mur jusqu'à Scheiffling, où elle rencontre la chaussée de la Carinthie; elle a environ 16 lieues; 4° de Lintz sur le Danube part une chaussée qui passe l'Ens près de Rottenman, traverse de hautes montagnes, et descend sur Judemburg; 5° d'Ens sur le Danube, une chaussée

remonte l'Ens pendant environ 20 lieues, et descend sur Leoben pendant environ 8 lieues; 6° enfin du Danube par Saint Polten, une chaussée arrive à Bruch, qui en est à environ 24 lieues. Les deux chaussées de la Carniole et de la Carinthie se joignent par trois communications transversales: 1° de Goritz, en remontant l'Isonzo pendant 10 lieues, on arrive à Carporetto, où l'on trouve la chaussée d'Udine; 6 lieues plus haut, on trouve la Chiusa Autrichienne; et enfin 5 lieues plus haut Tarvis, où elle joint la chaussée de la Ponteba ou de la Carinthie; 2° de Laybach part une chaussée qui traverse la Save, la Drave, et arrive, après 17 lieues, à Clagenfurt; mais elle est très-difficile pour l'artillerie; 3° enfin de Marbourg une chaussée remonte la Drave, et arrive, après environ 25 lieues, à Clagenfurt, où elle rencontre la chaussée de la Carinthie; une fois dépassé Clagenfurth et Marbourg, ces deux chaussées de la Carinthie et de la Carniole cheminent parallèlement à une vingtaine de lieues l'une de l'autre, et n'ont plus aucune communication transversale praticable aux voitures.

Le projet de Napoléon était de pénétrer en Allemagne par la chaussée de *la Carinthie*, traverser la Carniole, la Styrie, et arriver sur le Simmering; mais le Prince Charles *avait deux*

armées: *l'une* en Tyrol, et l'autre *derrière* la Piave: il fallait donc laisser une partie de l'armée en observation contre l'armée du Tyrol. Le Général Français préféra faire prendre également l'offensive aux divisions du Tyrol, les faire arriver jusqu'à Brixen, et *les diriger sur Clagenfurt* par la chaussée de Pusthersthal, dans le temps que le principal corps de l'armée se porterait sur la Piave, traverserait le Tagliamento, déboucherait par la chaussée de la *Carinthie* sur la Drave et Villach, *où il serait rejoint par* son aile du Tyrol; et alors toute l'armée réunie marcherait sur le Simmering.

Trois divisions, formant un ensemble de 15,000 hommes sous les ordres du Général Joubert, furent destinées à l'opération du Tyrol; quatre, sous les ordres du Général en Chef en personne, *faisant* 35 mille hommes, marchérent sur le Tagliamento; la 8e, qui se composait en partie des troupes qui avaient marché sur Rome, fut destinée à former un corps d'observation contre Venise, et à assurer la tranquillité de nos derrières. Les Généraux de division Baraguey-d'Hilliers et Delmas, commandaient dans le Tyrol, sous Joubert; les Généraux Masséna, Serrurier, Guyeux et Bernadotte étaient à la tête des quatre divisions d'infanterie qui marchaient sur le Tagliamento; le Général Dugua comman-

dait la cavalerie. Les armées du Rhin, et de Sambre et Meuse devaient passer le Rhin, et entrer en Allemagne, de manière à arriver sur le Lech *et le Danube* en même temps que l'armée Française arriverait sur le Simmering. On avait compté sur la division du Piémont, forte de 10,000 hommes; mais le retard des ratifications priva l'armée Française de ce renfort *si important.*

4.—*Passage de la Piave,* 13 *Mars.*

Dans le Tyrol, tout le mois de Février se passa en fortes escarmouches. Les Autrichiens s'y étaient montrés en force et très-hardis. Sur la Piave, le Prince Charles fit divers mouvemens pour profiter de l'éloignement *d'une partie* de l'armée Française, qu'il supposait sur Rome. Le Général Guyeux se crut menacé à Trévise, et repassa la Brenta; mais le Prince Charles, *mieux instruit, sut que le Général Français n'avait mené sur Rome que* 4, *ou* 5,000 *hommes, et s'arrêta.* Tout se réduisit à quelques escarmouches. Le Quartier-général Français arriva dans les premiers jours de Mars à Bassano.

La proclamation suivante fut mise à l'ordre du jour.

"La prise de Mantoue vient de finir une
"campagne qui vous a donné des titres éternels
"à la reconnaisance de la Patrie.

" Vous avez remporté la victoire dans quatorze batailes rangées et soixante-dix combats; " vous avez fait plus de 100 mille prisonniers, " pris à l'ennemi 5 cents pièces de canons de " campagne, 2 mille de gros calibre, quatre " equipages de pont.

" Les contributions mises sur les pays que " vous avez conquis, ont nourri, entretenu, soldé " l'armée pendant toute la campagne; vous " avez en outre envoyé 30 millions au ministère " des finances pour le soulagement du trésor " public."

" Vous avez enrichi le Muséum de Paris de " plus de 3 cents objets, chefs-d'œuvre de l'ancienne et nouvelle Italie, et qu'il a fallu 30 " siècles pour produire.

" Vous avez conquis à la Republique les plus " belles contrées de l'Europe; les républiques " Lombarde et Transpadane vous doivent leur " liberté; les couleurs Françaises flottent pour " la première fois sur les bords de l'Adriatique, " en face et à 24 heures de navigation de l'ancienne Macédoine; les Rois de Sardaigne, de " Naples, le Pape, le Duc de Parme, se sont " détachés de la coalition de nos ennemis, et " ont brigué notre amitié; vous avez chassé les " Anglais de Livourne, de Gênes, de la Corse...

" Mais vous n'avez pas encore tout achevé; une

"grande destinée vous est réservée: c'est en "vous que la Patrie met ses plus chères espé- "rances; vous continuerez à en être dignes.

"De tant d'ennemis qui se coalisèrent pour "étouffer la République à sa naissance, l'Empe- "reur seul reste devant nous; se dégradant lui- "même du rang d'une grande puissance, ce "Prince s'est mis à la solde des marchands de "Londres; il n'a plus de volonté, de politique, "que celles de ces insulaires perfides, qui, "étrangers aux malheurs de la guerre, sourient "avec plaisir aux maux du continent.

"Le Directoire-Exécutif n'a rien épargné "pour donner la paix à l'Europe; la modération "de ses propositions ne se ressentait pas de la "force de ses armées; il n'avait pas consulté "votre courage, mais l'humanité, et l'envie de "vous faire rentrer dans vos familles; il n'a pas "été écouté à Vienne; il n'est donc plus d'es- "pérance pour la paix, qu'en allant la chercher "dans le cœur des États héréditaires de la mai- "son d'Autriche. Vous y trouverez un brave "peuple accablé par la guerre qu'il a eue contre "les Turcs, et par la guerre actuelle. Les "habitans de Vienne et des États de l'Autriche "gémissent sur l'aveuglement et l'arbitraire de "leur gouvernement; il n'en est pas un qui ne "soit convaincu que l'or de l'Angleterre a cor-

"rompu les ministres de l'Empereur. Vous "respecterez leur religion et leurs mœurs; "vous protégerez leurs propriétés : c'est la li- "berté que vous apporterez à la brave nation "Hongroise.

"La maison d'Autriche, qui, depuis trois siè- "cles, va perdant à chaque guerre une partie "de sa puissance, qui mécontente ses peuples, "en les dépouillant de leurs priviléges, se trou- "vera réduite, à la fin de cette sixième campagne, "(puisqu'elle nous contraint à la faire), à ac- "cepter la paix que nous lui accorderons, et à "descendre dans la réalité, au rang des puis- "sances secondaires, où elle s'est déjà placée "en se mettant aux gages et à la disposition de "l'Angleterre." [*Signé*] BUONAPARTE.

L'armée se mit en mouvement. Il fallait passer la Piave, que défendait l'armée du Prince Charles, et chercher à gagner avant lui les gorges d'Osopo et de la Ponteba. Masséna, avec sa belle division, fut destiné à remplir cet objet important. Il partit de Bassano, passa la Piave, et le Tagliamento dans les montagnes, tournant ainsi toute l'armée du Prince Charles. *Celui-ci détacha* une division pour l'opposer à cette manœuvre. Masséna la battit, la poursuivit l'épée dans les reins, lui prit beaucoup de

monde et quelques pièces de canon. Parmi ces prisonniers se trouva le Général de Lusignan, qui avait insulté les malades Français, ses compatriotes, aux hôpitaux de Brescia, durant les succès éphémères de Wurmser ; Masséna se rendit maître de Feltre, de Cadore et de Bellune, *menant battant* la division Autrichienne, sans éprouver de pertes considérables.

Le Général en Chef se porta le 12 sur Azolo, avec la division Serrurier, passa la Piave à la pointe du jour, marcha sur Conégliano, où était le Quartier-général Autrichien, tournant ainsi toutes les divisions autrichiennes qui défendaient la Basse-Piave, ce qui permit au Général Guyeux d'exécuter son passage, à deux heures après-midi, à Ospedaletto. La rivière dans cet endroit est assez haute, et eût exigé un pont ; mais la bonne volonté y suppléa. Un seul tambour courut des risques, et fut sauvé par une vivandière de l'armée, qui se jeta à la nage : le Général en Chef la récompensa en lui attachant au col une chaîne d'or. Le 12, le Général Français fut à Conégliano avec les divisions Serrurier, Guyeux. La division Bernadotte rejoignit le lendemain.

Le Prince Charles avait choisi les plaines du Tagliamento pour champ de bataille, les croyant

avantageuses *pour tirer parti de* sa cavalerie. Son arrière-garde essaya de tenir à Sacile ; mais elle fut battue par le Général Guyeux, qui y entra le 13.

5. *Bataille du Tagliamento.* 16 *Mars.*

Le 16, à neuf heures du matin, les deux armées furent en présence, l'armée Française sur la rive droite, l'armée Autrichienne sur la rive gauche du Tagliamento. Les divisions Guyeux, Serrurier et Bernadotte faisaient la gauche du centre, et la droite était, avec le Quartier-général, en avant de Valvasone, Le Prince Charles, avec des forces à-peu-près égales, était rangé de la même manière, en face, sur la rive gauche. Par cette position, le Prince Charles *ne couvrait pas la chaussée de la Ponteba.* Les débris de la division opposée à Masséna n'étaient plus capables de l'arrêter. Cependant la Ponteba était la route la plus courte de Vienne, et la direction naturelle pour couvrir cette capitale. Cette conduite du Prince Charles ne pouvait s'expliquer qu'en supposant qu'il ne connaissait pas encore bien le nouveau terrain sur lequel il devait opérer, lequel n'avait jamais été le théâtre de la guerre, dans les temps modernes ; ou que, ne croyant pas le Général Français assez hardi pour se porter sur Vienne, il n'eût de crainte que pour

Trieste, centre des établissemens maritimes de l'Autriche ; ou enfin, que ses positions n'étaient point définitivement prises, et que, couvert par le Tagliamento, il espérait gagner quelques jours qui suffiraient à une division de grenadiers déjà arrivée a Clagenfurt, pour venir renforcer la division opposée à Masséna.

La canonnade s'engagea d'une rive à l'autre. La cavalerie légère fit plusieurs charges sur le gravier du torrent. Le Général en Chef, voyant l'ennemi trop bien préparé, fit poser les armes à ses soldats, et établir les bivouacs. Le Général Autrichien y fut trompé ; il crut que l'armée Française, *qui avait marché toute la nuit,* prenait position ; il fit un mouvement en arrière, *et alla* reprendre ses bivouacs. Mais, deux heures après, quand tout fut tranquille dans les deux camps, les Français reprirent subitement leurs armes, et Duphot, à la tête de la 27e légère, formant l'avant-garde de Guyeux, et Murat, à la tête de la 15e légère, conduisant l'avant-garde de Bernadotte, soutenus chacun par leurs divisions, chaque brigade formant une ligne, et celles-ci, appuyées par Serrurier, marchant derrière, en réserve, se précipitèrent dans la rivière. L'ennemi avait couru aux armes ; mais dejà toutes nos troupes avaient passé dans le plus bel ordre, et se trouvaient rangées en bataille sur la

rive gauche. La cannonade et la fusillade s'engagèrent de toute part. Aux premiers coups de canon, Massèna exécuta son passage à Saint Daniele : il éprouva peu de résistance et s'empara d'Osopo ; cette clef de la chaussée de Ponteba, que l'ennemi avait fait la faute de negliger, il l'intercepta désormais à l'armée Autrichienne, sépara tout-à-fait de celle-ci la division qui lui était opposée, et la poursuivit jusqu'au pont de Casasola, en la jetant toujours sur la Carinthie. Le Prince Charles désespéra de la victoire. Après plusieurs heures de combats, et différentes charges d'infanterie et de cavalerie, il se mit en retraite, nous laissant du canon et des prisonniers.

6.—*Plan de retraite du Prince Charles.*

Le Prince Charles ne pouvait plus se retirer vers la Ponteba, *par la chaussée de Saint Daniele et d'Osopo*, que Masséna tenait en sa possession. Il prit le parti de regagner cette chaussée à Tarvis, *avec la plus grande partie de son armée*, par Udine, Cividale, Caporetto, la Chiusa Autrichienne ; il jeta une de ses divisions sur sa gauche, par Palma-Nova, Gradisca et Laybach, pour couvrir *la Carniole.* Mais Masséna n'était qu'à deux journées de Tarvis, et l'armée Autrichienne, par cette nouvelle route, avait cinq ou six marches à faire. Le Prince Charles com-

promettait donc son armée : il le sentit ; et, de sa personne, courut à Clagenfurt presser la marche d'une division de grenadiers qui s'y trouvait. *Cependant Masséna avait lui-même perdu deux jours ; mais ayant reçu l'ordre de se porter sans hésitation sur Tarvis, il y rencontra le Prince Charles en bataille, avec les débris de la division qui, depuis la Piave, fuyait devant lui, et une belle division* de grenadiers Hongrois.

Le combat fut vif et opiniâtre de part et d'autre. Chacun sentait l'importance du succès : car si Masséna parvenait à s'emparer du débouché de Tarvis, la partie de l'armée Autrichienne, que le Prince Charles avait engagée dans la vallée de l'Isonzo, était perdue. Le Prince Charles se prodigua de sa personne, et fut *plusieurs fois* sur le point d'être arrêté par les tirailleurs Français. Le Général Brune, qui commandait une brigade de la division Masséna, s'y comporta avec la plus grande valeur. Le Prince Charles fut rompu ; il avait fait donner jusqu'à ses dernières réserves ; il ne put opérer aucune retraite. Les débris de ses troupes allèrent se rallier à Villach, derrière la Drave. Masséna, maître de Tarvis, s'y établit, *en faisant face du côté de Villach et du côté de Goritz, barrant les débouchés de l'Isonzo.*

*7.—Combat de Gradisca.—Prise de Laybach et de Trieste.*

Le lendemain de la battaille du Tagliamento, le Quartier-général se rendit à Palma-Nova: c'est une place forte qui appartient aux Vénitiens. Le Prince Charles l'avait fait occuper, et y avait établi ses magasins; mais, jugeant qu'il lui faudrait laisser 5 à 6000 hommes pour la garder, son artillerie de place n'étant pas encore arrivée, il résolut de l'évacuer. *Nous l'armâmes aussitôt*, et la mîmes à l'abri d'un coup de main. Le lendemain 19, on marcha sur l'Isonzo.

Le Général Bernadotte se présenta à Gradisca pour passer cette rivière. Il trouva la ville fermée, et fut reçu à coups de canon; on voulut parlementer avec le commandant de la place, mais il s'y refusa. Napoléon partit alors avec la division Serrurier, prit le chemin de Montefalcone, et marcha jusqu'au lieu où la rive gauche de la rivière cesse de dominer la rive droite. Il lui fallait perdre du temps pour construire un pont; le Colonel Andréossi, directeur des ponts, se jeta le premier dans la rivière pour la sonder; les colonnes suivirent son exemple, et l'on passa, ayant de l'eau jusqu'à mi-corps, sous la faible fusillade de deux bataillons de Croates, qui furent mis en déroute. Il était une heure après-midi; on prit alors sur

la gauche; on monta sur les hauteurs, qu'on suivit jusques vis-à-vis Gradisca, où l'on arriva à cinq heures du soir. La place se trouva ainsi cernée et dominée. La division Serrurier avait marché avec d'autant plus de rapidité que la fusillade était vive sur la rive droite, où Bernadotte était aux prises. Ce Général avait eu l'imprudence de vouloir enlever la place d'assaut: il avait été repoussé, et avait perdu 4 à 500 hommes sans nécessité. Cet excès d'ardeur était justifié par l'envie qu'avaient les troupes de Sambre et Meuse de se signaler, et par la noble émulation d'arriver à Gradisca avant les anciennes troupes d'Italie. Lorsque le gouverneur de Gradisca vit l'Isonzo passé et les hauteurs couronnées, il capitula, et se rendit prisonnier de guerre *avec plusieurs régimens et beaucoup de canons.* Le Quartier-général fut porté le surlendemain à Goritz. La division Bernadotte fut dirigée sur Laybach. Le Général Dugua, *avec* 1,000 *chevaux, prit possession de Trieste.* La division Serrurier, de Goritz, remonta l'Isonzo pour soutenir le Général Guyeux, et regagner à Tarvis la chaussée de la Carinthie. Le Général Guyeux, du champ de bataille du Tagliamento, s'était dirigé vers Udine et Cividale, et avait rencontré, à Caporetto, la chaussée de l'Isonzo. Il avait eu tout

le jour de forts engagemens avec *le principal corps* du Prince Charles, qui avait pris la même route pour gagner Tarvis ; il lui avait tué beaucoup de monde, et fait beaucoup de prisonniers. Le Général Autrichien avait laissé une arrière-garde à la Chiusa Vénitienne, et s'était porté sur Tarvis, espérant que le Prince Charles l'occupait encore. Mais Masséna y était depuis deux jours. Il fut attaqué en front par Masséna, et en queue par Guyeux. La position même de la Chiusa Vénitienne, qui était *forte,* ne put résister à l'impétueuse 4e de ligne ; elle gravit avec une rapidité inouie une montagne qui domine la gauche de la Chiusa ; et tournant ainsi ce poste important, il ne resta plus d'autres ressources aux ennemis que de poser les armes. Bagages, canons, parc, drapeaux, tout fut pris. On ne fit que 5,000 prisonniers ; 10,000 avaient été tués ou blessés dans différens combats. *Depuis le Tagliamento,* 10,000 *soldats, habitans* de la Carniole ou de la Croatie, voyant *que tout était perdu,* se débandèrent dans les gorges, et gagnèrent isolément leurs villages.

Le Quartier-général se rendit successivement à Caporetto, à Tarvis, à Villach, à Clagenfurt.

8.—*Entrée en Allemagne, passage de la Drave, prise de Clagenfurt*, 29 *Mars*.

La province de Goritz, qui est la première des États héréditaires de la maison d'Autriche, confine avec l'Italie. Les habitans y parlent Italien. Cette province fut sur-le-champ organisée; le vieux château de Goritz fut armé; on composa un gouvernement provisoire des sept personnes les plus considérables, que l'on chargea de l'administration du pays. Toutes les mesures furent prises pour rassurer les habitans, et pour alléger le fardeau que leur occasionnait la garnison.

Les mêmes mesures furent prises à Trieste pour l'Istrie. Toutes les marchandises Anglaises furent confisquées; on répara le vieux château, pour servir de refuge à la petite garnison qu'on voulait y laisser. Les habitans étaient dans des dispositions très-favorables aux Français.

Laybach est la capitale de la Carniole: on y organisa un gouvernement provisoire sur les mêmes principes qu'à Goritz et Trieste. Cette ville fut mise en état de défense: elle avait une enceinte bastionnée d'un très-vieux tracé. On abattit les maisons qui se trouvaient sur les remparts.

Dans ces pays, situés près des Alpes, la saison

était encore froide. Les habitans, qui avaient d'abord été effrayés, n'eurent qu'à se louer de l'armée Française, laquelle à son tour n'eut pas à se plaindre de ces peuples.

Les dispositions des habitans du Cercle de Villach parurent favorables aux Français ; ils fournirent avec un grand empressement tout ce qui était nécessaire à l'armée. Nous étions en Allemagne, les mœurs y étaient différentes, nos soldats eurent beaucoup à se louer de l'esprit d'hospitalité qui caractérise le paysan Allemand. La grande quantité de chevaux et de voitures, qu'ils se procuraient plus facilement qu'en Italie, leur fut d'une grande utilité.

On mit en état la ville de Clagenfurt, capitale de la Carinthie : on y organisa aussi un gouvernement provisoire. Cette ville a une enceinte bastionnée, mais négligée depuis des siècles, et ne servant guère qu'à la police de la ville ; les remparts étaient couverts de maisons, on les abattit, on en fit un point d'appui pour l'armée.

Le Général Dugua, à Trieste, confisqua tous les magasins appartenans aux Anglais ou aux Autrichiens ; on en trouva de considérables et de toute espèce. On prit également possession des mines d'Idria ; on y trouva pour plusieurs

millions de vif argent, qu'on évacua immédiatement sur Palma-Nova.

En entrant en Carinthie, on avait publié la Proclamation suivante :

" L'armée Française ne vient point dans votre
" pays pour le conquérir, ni pour porter aucun
" changement à votre religion, à vos mœurs,
" à vos coutumes. Elle est l'amie de toutes les
" nations, et particulièrement des braves peu-
" ples de la Germanie.

" Le Directoire exécutif de la République
" Française n'a rien épargné pour terminer les
" calamités qui désolent le continent : il s'était
" décidé à faire le premier pas et à envoyer le
" Général Clarke à Vienne, comme plénipo-
" tentiaire, pour entamer des négociations de
" paix. Mais la cour de Vienne a refusé de
" l'entendre ; elle a même déclaré à Vicence,
" par l'organe de M. de St. Vincent, qu'elle
" ne reconnaissait pas la République Française.
" Le Général Clarke a demandé un passeport
" pour aller lui-même parler à l'Empereur ;
" mais les ministres de la cour de Vienne ont
" craint, avec raison, que la moderation des
" propositions qu'il était chargé de faire, ne
" décidât l'Empereur à la paix. Ces ministres,
" corrompus par l'or de l'Angleterre, trahis-

" sent l'Allemagne et leur prince, et n'ont " plus de volonté que celle de ces insulaires " perfides, l'horreur de l'Europe entière.

" Habitans de la Carinthie, je le sais, vous " détestez, autant que nous, et les Anglais, qui " seuls gagnent à la guerre actuelle, et votre " ministère qui leur est vendu. Si nous sommes " en guerre depuis six ans, c'est contre le " vœu des braves Hongrois, des citoyens " éclairés de Vienne, et des simples et bons " habitans de la Carinthie.

" Eh bien! malgré l'Angleterre et les minis- " tres de la cour de Vienne, soyons amis. La " République Française a sur vous les droits de " conquête; qu'ils disparaissent devant un con- " trat qui nous lie réciproquement. Vous ne " vous mêlerez pas d'une guerre qui n'a pas " votre aveu. Vous fournirez les vivres dont " nous pourrons avoir besoin. De mon côté, je " protégerai votre religion, vos mœurs, vos " propriétés; je ne tirerai de vous aucune con- " tribution; la guerre n'est-elle pas par elle- " même assez horrible! Ne souffrez-vous pas " déjà trop, vous, innocentes victimes des sot- " tises des autres! Toutes les impositions que " vous avez coutume de payer à l'Empereur " serviront à indemniser des dégâts insépara-

" bles de la marche d'une armée, et à payer les " vivres que vous nous aurez fournis."

9.—*Affaires du Tyrol.*

Immédiatement après la bataille du Tagliamento, le Général Français expédia l'ordre au Général Joubert, d'attaquer l'armée qui lui était opposée, de s'emparer de tout le Tyrol Italien, d'exécuter hardiment la marche qu'il lui avait prescrite, et de pénétrer en Carinthie par le Pusthersthal.

Le Général Joubert entra en opération le 28 Mars, passa le Lavisio, battit l'ennemi, *lui fit plusieurs milliers de prisonniers, passa l'Adige, le battit* à Tramin, s'empara de Bolzano, livra un nouveau combat à Clausen, força les gorges d'*Inspruch* le 28, *rejéta les troupes Autrichiennes au-delà du Brenner*, et se dirigea sur la Carinthie, après avoir fait éprouver beaucoup de pertes à l'ennemi, et lui avoir pris 7 à 8,000 hommes. Le Général Joubert montra du talent, de la constance et de l'activité dans la direction de cette opération difficile. *Les Généraux Delmas, Baraguey d'Hilliers et Dumas se distinguèrent. Les troupes montrèrent la plus grande intrépidité.*

### 10.—*Résumé.*

Ainsi, en dix-sept jours, les deux armées du Prince Charles avaient été défaites. L'ennemi, rejeté au-delà du Brenner, avait évacué le Tyrol, après avoir fait des pertes très-cousidérables. L'Autriche avait perdu Palma-Nova, place très-forte, et Trieste et Fiume, seuls ports de la monarchie Autrichienne ; la province de Goritz, l'Istrie, la Carniole, la Carinthie étaient conquises ; la Save, la Drave, les Alpes noriques étaient passées. L'armée n'était plus qu'à soixante lieues de Vienne. Elle était fondée à espérer d'y arriver avant la fin de Mai.

L'armée Autrichienne, démoralisée et ruinée, ne pouvait plus lutter contre l'armée Française, qui n'avait éprouvé aucune perte sensible, et chez qui le moral et le sentiment de la supériorité étaient à un degré inexprimable.

---

## AFFAIRES DE VENISE.

### 1.—*Description de Venise.*

La République de Venise, au moment de la Révolution Française, était l'état le plus considérable de l'Italie. La population du royaume de Naples lui était supérieure ; mais Venise l'emportait de beaucoup par la force de son gou-

vernement et les avantages de sa topographie. Le gouvernement siégeait dans une ville forte, inattaquable par terre et par mer. *Indépendamment de son armée de terre, il avait une escadre qui dominait l'Adriatique, et le faisait respecter de tout le Levant. Cette ville fut fondée au 5*[me] *siècle, par des habitans du Frioul et du Padouan, qui se réfugièrent dans les Lagunes, pour se mettre à l'abri de l'oppression des barbares.* Leurs descendans *se maintinrent* toujours *indépendans* des dominateurs de l'Italie.

Cette belle péninsule, en proie aux révolutions, a changé souvent de maîtres. Venise seule, toujours indépendante et libre, n'a jamais reconnu de pouvoir étranger.

Venise est la ville et le port de commerce le mieux situé de toute l'Italie. Toutes les marchandises de Constantinople et du Levant y arrivent directement par le chemin le plus court, par l'Adriatique ; de là, elles se répandent jusqu'à Turin par le Pô, et dans toute l'Allemagne en remontant l'Adige, jusqu'auprès de Botzen, où elles trouvent des chaussées sur Augsbourg et Nuremberg. Venise est située près l'embouchure du Pò et de l'Adige. Elle est le port de ces deux rivières. D'un autre côté elle communique par des canaux avec Bologne, de sorte que toutes les productions *de la*

*grande plaine d'Italie s'écoulent par Venise: cette ville est le port de mer le plus près d'Augsbourg et de Munich.*

La Nature a fait Venise l'entrepôt d'échange du Levant, de l'Italie, et de l'Allemagne meridionale. Avant la découverte du Cap de Bonne-Espérance, cette ville faisait le commerce des Indes par Alexandrie et la mer Rouge. Aussi s'opposa-t-elle vivement aux opérations des Portugais. Elle équipa une flotte considérable dans la mer Rouge; elle établit un arsenal, des aiguades, des magasins près de Suez. On en voit encore des débris aux fontaines de Moïse. Les Portugais battirent ces flottes construites à grands frais, et les Vénitiens, vaincus, durent renoncer à les arrêter dans leurs succès de découvertes et de commerce.

Les Lagunes, qui sont formées par les eaux de la Piave et de la Brenta, communiquent avec la mer par trois passages.

La souveraineté de Venise résidait dans l'aristocratie de quelques centaines de familles inscrites dans le livre d'or. Leurs sujets se composaient d'une population de 3 à 4 millions d'individus, répandus autour de Venise, dans les pays les plus riches et les plus fertiles du monde; *savoir:* le Bergamasque, le Bressian, le Vicentin, le Véronnais, le Padouan, la Polesine,

le Trévisan, le Bassanais, le Cadorin, le Bellunais et le Frioul, dans la terre-ferme d'Italie; l'Istrie et la Dalmatie, sur les rives de la mer Adriatique, et les îles Ioniennes, répandues à son entrèe. Ces provinces de terre-ferme s'appuient au nord sur la crête supérieure des Alpes Juliennes et des Alpes du Tyrol, depuis la source de l'Adda jusqu'à celle de l'Isonzo. Cette chaîne de montagnes, presque partout impraticable, les sépare de l'Allemagne, avec laquelle elles n'ont de communication que par les trois chaussées qui longent l'Adige, le Tagliamento, et l'Isonzo. Les vallées de l'Adige, de la Brenta, de la Piave, du Tagliamento, de l'Isonzo, appartenaient dans leur entier à cette république. Sa marine consistait dans une douzaine de vaisseaux, autant de frégates et petits bâtimens qui suffisaient pour se faire respecter des Barbaresques, dominer l'Adriatique, et défendre ses lagunes. Venise pouvait mettre 50,000 hommes sur pied, composés de régimens Italiens recrutés dans la terre-ferme, ou d'Esclavons, peuple brave *et de tout temps* dévoué à la république; elle pouvait lever *de ceux-ci* jusqu'à 10 à 15 mille hommes à pied et 4 à 5 mille à cheval; leurs chevaux *sont* petits, mais d'un bon service. Ces Esclavons étaient les troupes de confiance du Sénat: ils avaient le

très-grand avantage d'être étrangers à la langue et aux mœurs de la *terre-ferme.*

La ville de Venise était fort riche, et quoique son commerce fût déchu, cependant il se maintenait encore. Les seules familles du livre d'or avaient part à *l'administration, ils remplissaient* le Sénat, les Conseils, les Quarancies et autres magistratures ; ce qui *excluait les nobles* de la terre-ferme. Ceux-ci comptaient parmi eux un grand nombre de familles riches, illustres et puissantes, qui, sujettes et privées de tout pouvoir, demeuraient sans considération, et jalousaient beaucoup la noblesse souveraine de Venise.

Ces nobles de terre-ferme descendaient en partie des anciens Condottieri, des anciens Podestà, ou autres personnes qui jadis avaient joué un grand rôle dans les républiques de leurs villes, et dont les ancêtres, après s'être opposés longtemps aux entreprises de Venise, avaient été victimes de la politique de cette republique. Ainsi, à la jalousie et à la haine que leur inspirait la nature du gouvernement, se joignaient encore les ressentimens historiques soigneusement perpétués. Ces provinces de terre-ferme étaient généralement mécontentes, et fort peu attachées à leur gouvernement. *La plus grande*

*partie* du peuple faisait cause commune avec la noblesse de terre-ferme ; *une portion cependant* s'attachait aux nobles Vénitiens qui avaient des propriétés et des établissemens dans presque toutes les provinces. Les prêtres étaient sans crédit et sans considération dans la république, qui de très-bonne heure s'était affranchie de toute influence de la part du Pape.

Le chef de la maison d'Autriche, qui possédait Milan et Mantoue en Italie, et une portion de l'Istrie, sur l'Adriatique, avait beaucoup d'intérêts mêlés avec Venise ; et celle-ci, qui avait à le redouter constamment, s'était toujours maintenue contre lui, par l'équilibre de l'Europe, et spécialement par la protection de la France.

Pour aller du Tyrol à Mantoue, par la Lombardie, il faut traverser le territoire Vénitien, depuis Rivoli jusqu'à Mantoue, ce qui forme environ deux jours de marche. Des traités y assuraient à l'Autriche une route militaire ; mais les troupes devaient la traverser désarmées et par petits détachemens. Aucune autre route militaire n'était accordée au travers du pays, depuis l'Adige jusqu'à l'Isonzo. Dans les guerres précédentes en Italie, l'Autriche était obligée de faire les communications de son armée par

mer, de Trieste au Pô, les convois ne pouvant traverser le Frioul et les états de terre ferme, hormis la route de Rivoli à Mantoue. C'est ce qui donna lieu à la croisière du chevalier de Forbin, sous Louis XIV. qui interceptait les communications, par mer, de Trieste au Pô.

Lorsque la première coalition se forma contre la France, les puissances engagèrent cette république d'y prendre part. Il ne paraît pas qu'il s'élevât, à ce sujet, des discussions sérieuses dans le conseil, tous y furent du même avis. Ils étaient tellement éloignés du théâtre, qu'ils se regardèrent comme étrangers à ces affaires, et voulurent demeurer neutres. Lorsque le Comte de Lille choisit Vérone pour son séjour, Venise ne l'accorda qu'avec l'assentiment du Comité de Salut-Public, qui préférait savoir le prétendant à Vérone qu'en tout autre lieu.

Quand les troupes Françaises marchèrent, en 1794, vers Oneille, et que leur camp s'établit à Savone, on crut l'Italie menacée d'invasion, et plusieurs puissances se réunirent en congrès à Milan. Venise refusa d'y paraître, non qu'elle ne condamnât les principes Français, mais elle redoutait de se livrer à la merci de l'Autriche. Le danger d'ailleurs lui paraissait très éloigné.

2. — *Opinions dans le Sénat : la première est celle des amis de l'Autriche; la deuxième, des vieux Sénateurs; la troisième, des amis de la France.*

Mais quand Napoléon parvint à Milan, et que Beaulieu se refugia épouvanté derrière le Mincio, qu'il entra dans Pescaire, et y assit sa droite, dans l'espoir de défendre le Mincio; alors l'incertitude et les alarmes furent grandes dans la république : l'espace immense qui avait séparé jusque-là la lutte de la démocratie et de l'aristocratie était franchi. La guerre des principes et celle des canons se trouvaient au sein de l'état. De vives et orageuses discussions agitèrent le sénat, qui se partagea entre trois opinions. Pezzaro et les plus jeunes sénateurs, *partisans de l'Autriche, voulaient que l'on se déclarât contre la France.* Ils voulaient la neutralité, mais la neutralité armée. Ils voulaient qu'on jetât de fortes garnisons dans Pescaire, Brescia, Bergame, dans Porto-Legnano et Vérone, qu'on déclarât ces places, places de guerre. Ils voulaient qu'on levât 50,000 hommes, qu'on armât avec activité les Lagunes, qu'on y placât des chaloupes-canonières, qu'on equipât une escadre pour tenir l'Adriatique, et que, dans cette attitude formidable, on déclarât la guerre au premier

qui violerait *désormais* le territoire. Ceux de cette opinion disaient, que si la dernière heure était arrivée, il valait mieux périr les armes à la main ; que d'expirer honteusement ; qu'en défendant le territoire on empêcherait les idées Françaises de s'inoculer dans les principales villes, qu'on obtiendrait des deux partis ennemis d'autant plus de ménagement qu'on se serait mis plus en mesure d'en exiger ; que si, au contraire, on ouvrait paisiblement les portes, et qu'on laissât entrer les Français dans les grandes villes de terre-ferme, alors la guerre des deux grandes puissances s'établissait sur le territoire de la république, et, dès ce moment, la souveraineté lui échappait. Que le premier devoir du prince est de protéger ses sujets ; or, le seront-ils, pourront-ils l'être, si on laissait établir le théâtre de la guerre sur leur territoire ? les campagnes seront ravagées, les villes brûlées successivement par les deux armées. Alors les peuples malheureux perdront toute estime et tout respect pour l'autorité qui les abandonne. Les germes de mécontentement et de jalousie qui existent déjà, fermenteront avec violence ; la république expirera sans mériter même les regrets de l'histoire.

L'opinion à laquelle se ralliaient tous les vieux sénateurs, *était de ne prendre aucun*

*parti décisif.* *Ils avouaient* que tous les dangers étaient vrais, qu'on avait à craindre tout à la fois, et l'ambition de l'Autriche, et les principes de la France, mais que ces maux étaient heureusement passagers. Qu'avec du ménagement et de la patience, on éviterait les inconveniens qu'on craignait. Que les Français étaient d'un naturel conciliant, facile à caresser; qu'avec de bons procédés, et des gouverneurs habiles, tenant un grand état de maison, ayant quelques fonds à leur disposition pour les dépenses sécrètes, on s'emparerait de l'esprit de leurs chefs, on se concilierait leur opinion. *Que déclarer désormais une neutralité armée, c'était déclarer la guerre à la France.* Qu'on ne pouvait leur fermer des portes qui avaient été ouvertes à leurs ennemis, sans leur donner un juste sujet de guerre. Or, pouvait-on songer sérieusement à leur résister avec quelques milliers d'esclavons. La république ne devait pas compter sur le Brescian, ni sur le Bergamasque qui s'insurgerait tout d'abord, et que, si l'on venait à combattre, les Français trouveraient ausitôt, dans leurs partisans de la terre ferme, un equivalent aux levées qu'on pourrait faire venir contre eux de la Dalmatie. Que les maux étaient grands sans doute, la crise dangereuse; mais qu'on n'était pourtant pas au point

où le peignaient les têtes exaltées. La république avait traversé bien d'autres orages, il fallait gagner du temps : c'était avec ce sage principe que leurs ancêtres s'étaient maintenus. Heureusement la providence avait fixé leur capitale dans *une ville imprenable. Tous les efforts de la république ne devaient avoir pour but que de renforcer cette capitale, en opposant à tout le reste la patience, la modération, et le temps.*

Une troisième opinion se manifesta dans le sénat ; on l'attribua au provéditeur Bataglia. La république, dit-il, est vraiment en danger de son existence. D'un côté les principes Français subversifs de notre constitution ; de l'autre, l'Autriche, qui en veut à notre indépendance. Entre ces deux maux inévitables, sachons choisir le moindre. Le pire, à mes yeux, est l'esclavage de l'Autriche. Augmentons le livre d'or, inscrivons-y ceux de la noblesse de terre-ferme qui le méritent ; dès ce moment, plus de divisions, plus d'opposition parmi nous. Armons nos places, équipons nos flottes, levons 50,000 hommes, et courons au devant du Général Français, lui offrir une alliance offensive et défensive. Nous serons peut-être, par-là, conduits à quelques changemens dans notre constitution : mais nous sauverons notre indépendance et notre liberté. Est-ce donc la première fois qu'on augmente le livre d'or ? On a parlé d'une neutra-

lité armée contre les deux partis. Il y a deux ans, au commencement de l'orage, ce parti eût été meilleur. Il était juste, parce qu'il était égal pour les deux parties belligérantes ; il eût été possible, parce qu'on eût eu le temps de s'y préparer. Si vous le proclamiez aujourd'hui, ce serait déclarer la guerre *à la France. Vous ne pouvez pas interdire aux Français ce que vous avez permis ou toléré de la part des Autrichiens. Peut-on vous proposer de vous mettre en guerre contre l'armée Française, laquelle est victorieuse, lorsqu'elle sera dans huit jours à vos portes, lorsqu'encore vous n'avez aucun traité avec l'Autriche ; et en eussiez-vous, celle-ci* ne peut vous être d'aucun secours avant deux mois ; or, que deviendrait la république, dans deux mois, contre un ennemi aussi entreprenant et aussi actif. Le second parti qu'on nous propose, celui de la patience et du temps, est aussi mauvais que le premier. Les circonstances politiques ne sont plus aujourd'hui les mêmes, les temps sont bien changés ; la crise où nous sommes ne ressemble à aucune de celles dont a triomphé la vieille existence de la république : nous ne saurions prendre conseil de nos ancêtres. Les principes Français sont dans toutes les têtes, ils se repruduisent partout : c'est un torrent débordé qu'on espérerait en vain arrêter par les digues de la patience, de la modération, et de la souplesse.

Le parti Français existe dans toutes les provinces. La mesure que je vous propose peut seule nous sauver : elle est simple, noble, généreuse. Je le répète : *allons au devant du Général Français, concluons avec lui une alliance offensive et défensive.* L'Autriche se trouvera trop faible pour que nous craignions de devenir sa proie. *Nous pouvons contribuer* efficacement aux succès des Français ; nous pouvons les renforcer de *25 mille hommes, en gardant ce qui nous est nécessaire pour Venise, et, de plus, les favoriser* de notre influence sur les esprits, des avantages de nos localités ; tout sera facile, parce que *tous les partis qui divisent l'état* marcheront ensemble et dans une même direction. Notre indépendance sera assurée ; nous sauvons les grandes bases de notre constitution. Renforcés par nous, les Français prendront promptement Mantoue, porteront la guerre hors de nos limites. Que si, malgré notre assistance, les Français étaient battus, *obligés de repasser l'Adda,* nous nous défendrions contre l'Autriche. L'Autriche n'a aucun parti sur notre territoire ; à Brescia, à Bergame, il n'est personne qui ne prît volontairement les armes pour n'être pas sujet Autrichien ; alors *le poids de la France,* l'intérêt de l'Angleterre, de la Suisse, nous sauveraient.

Cette opinion excita toutes les passions, frappa tous les bons esprit; mais ne captiva le suffrage que *de peu de Sénateurs.* Comment affaiblir ses priviléges? L'amour et l'intérêt de famille l'emportèrent sur ceux de la patrie. Cette résolution était trop grande pour des gens dégénérés, incapables de grandes pensées. Aussi ce ne fut ni l'invasion de Napoléon en Italie, ni les principes Français qui perdirent Venise; mais la conduite de son gouvernement et l'abasourdissement de ceux qui le composaient. On prit donc, ainsi qu'il arrive dans une grande circonstance, le parti le plus mauvais; on s'en rapporta aux événemens et à la Providence.

3. — *Conduite des provéditeurs Mocenigo, Foscarelli, Bataglia.*

Le provéditeur Mocenigo, suivant ses instructions, reçut donc le Général en Chef, à Brescia, magnifiquement. Ce furent des voitures somptueuses, de grandes fêtes, des repas splendides. Jamais la France n'avait eu de meilleurs amis que les Vénitiens; chaque noble voulait devenir l'ami particulier du Général Français. D'un autre côté, ces fêtes, où était invitée toute la noblesse du pays, facilitaient les liaisons des officiers Français avec les principales familles; aucun ne put se faire scrupule de recevoir chez

lui des officiers et des généraux dont on avait fait la connaissance chez le provéditeur.

Le provéditeur Foscarelli fut de même à Vérone; il donna pareillement des fêtes; mais, étant d'un caractère peu souple, il ne put dissimuler les sentimens secrets de son cœur, c'était un des hommes du Sénat les plus opposés aux Français. Il ne put porter aucune plainte contre l'entrée des Français à Pescaire, parce qu'ils y succédaient à Beaulieu; mais quand on lui demanda les clefs de l'arsenal pour armer les remparts, quand on se mit en devoir d'armer les galères, Foscarelli se plaignit que le général Français violait la neutralité de la république. Beaulieu, il est vrai, était entré dans les fortifications de Pescaire; de ses remparts il avait tiré du canon sur les Français, mais c'était avec sa propre artillerie!!! Lorsque le général Français arriva à Pescaire, Foscarelli se rendit auprès de lui pour le détourner de venir à Vérone, comme il l'avait annoncé, le menaçant de fermer les portes, et de les défendre de son canon. Il est trop tard, dit le général Français, tirant sa montre; mes troupes y sont entrées, je suis obligé d'établir une défense sur l'Adige pendant le siège de Mantoue. Ce n'est point avec 1500 esclavons que vous pourriez me garantir et vous opposer au passage de l'armée Autrichienne. Si vous le pou-

viez, pourquoi ne l'avez vous pas fait? La neutralité consiste à avoir même poids et même mesure pour chacun. Si vous êtes amis des Français vous ne pouvez vous empêcher de leur accorder ce que vous avez accordé ou du moins *toléré* à leur ennemi. Quand on exigea les clefs des magasins et de la poudrière pour armer Vérone; quand pour tracer une demi-lune en avant de Vérone, sur la chaussée de Vicence, il fallut démolir quelques bureaux d'octroi, Foscarelli tout hors de lui, demanda une audience au général Français, et parla long-temps sur la violation de la souveraineté de la république. Ces diverses discussions envoyées au Sénat, lui firent comprendre que Foscarelli n'avait pas précisément les qualités propres aux circonstances. Pensant que Bataglia serait plus agréable à Napoléon, on le lui envoya comme Provéditeur-Général de toutes les provinces au-delà de l'Adige. C'était un homme souple, instruit, de maniéres douces, sincèrement attaché à la république, très porté pour la France d'autrefois, et préférant même la France républicaine à l'Autriche. Peu à peu le théâtre de la guerre s'étendit sur la totalité des possessions Vénitiennes; mais ce furent toujours les Autrichiens qui entamèrent de nouveaux territoires. *Beaulieu occupa le premier Peschiera, Vérone.*

Wurmser se jetta le premier dans Bassano, et traversa le premier Vicence et Padoue; Alvenzi, plus tard et l'Archiduc Charles occupérent le Frioul, Palma-Nova, et jusqu'aux limites les plus orientales de la république.

### 4.—*Factions à Brescia, Bergame, Vérone.*

Cependant une grande agitation prévalait dans toute la terre-ferme, le mécontentement se propageait avec rapidité. Aux causes naturelles de la constitution de Venise, se joignait aujourd'hui la fréquentation des Français, l'attrait de leurs opinions nouvelles, et la sorte d'admiration que répandirent les défaites de Wurmser, et les succès obtenus sur Alvenzi. On regardait généralement l'*Italie comme perdue pour l'Autriche* et l'on considérait que son expulsion devait entraîner la chute de l'aristocratie. Le Général Français chercha constamment à modérer ce mouvement. Lorsqu'il revint le Tolentino, tout entier à son projet *de marcher sur Vienne*, il porta toute son attention à prévenir les troubles qui pourraient avoir lieu durant son absence d'Italie. Les états Vénitiens lui donnaient de l'embarras; l'irritation avait été toujours croissant; Brescia et Bergame avaient à peu près opéré leur révolution. Les Fenaroli, les Martinengue, les Lecchi, les Alex-

andri étaient à la tête de ce mouvement; ils composaient les premières, les plus riches familles. Ces deux villes, sous le nom de municipalité, exerçaient une espèce d'indépendance: elles avaient les caisses, disposaient des revenus, et nommaient aux emplois; si le lion de St. Marc s'y voyait encore, c'était plutôt une déférence pour les volontés du général Français, qu'un acte de soumission à la souveraineté de Venise. C'était partout des déclamations amères et violentes contre les nobles Vénitiens, soit dans la conversation, soit par la voie de la presse. Partout on relevait avec aigreur l'injustice de leur souveraineté. Où est le droit de Venise, disait-on, de dominer sur nos villes? Sommes-nous moins braves, moins éclairés, moins riches? Que diverses provinces reconnaissent un monarque qui séjourne dans la capitale; cela se conçoit, parce que ces provinces et cette capitale sont égales à ses yeux, sont toutes sujettes et toutes favorisées des mêmes droits. Mais ici, que le noble Vénitien s'arroge exclusivement la souveraineté sur nous, qui le valons à tous égards; c'est une monstruosité insupportable et révoltante.

D'un autre côté, l'orgueil des sénateurs était vivement offensé, de voir des sujets, qui depuis des siècles étaient soumis à leurs ancêtres, ou-

blier l'immense distance qui les séparait. Ils n'oubliaient rien pour les faire rentrer dans le devoir : ils augmentaient les levées d'Esclavons, les menaçaient des succès des Autrichiens, les appelaient jacobins, faisaient courir les bruits les plus allarmans contre les Français : tout annonçait un choc violent.

Bataglia, dans ses dépêches au Sénat, adoucissait les outrages des Brescians, et diminuait aux yeux de ceux-ci la colère et les emportemens du Sénat. Toujours conciliant, il ne cessait dans ces nombreux rapports avec le général Français, de l'intéresser à la République. Cependant il était trop éclairé pour se dissimuler qu'il était impossible d'ajuster à l'amiable des passions si violemment contrariées.

*5.—Difficulté attachée aux affaires de Venise.*

*Le général Français* médita long-temps sur l'état des choses. Il lui semblait impossible de laisser ainsi sur ses derrières trois millions d'individus livrés au désordre et à l'anarchie. Il n'avait pas plus d'influence sur les amis de la France que sur le sénat même ; il pouvait bien les empêcher *de se porter à de telles démarches ;* mais il ne pouvait les empêcher de parler, d'écrire, d'irriter personnellement le sénat dans une foule *de détails d'administration* qui lui

étaient étrangers. Il fallait pourtant prendre un parti. Désarmer ceux de Brescia et de Bergame, se déclarer tout-à-fait pour le sénat, en proscrivant les novateurs ; en remplir les cachots de Venise, c'eût été s'aliéner le parti populaire sans se concilier l'affection du sénat. Et si cette atroce politique eût pu entrer dans l'esprit du général Français, elle eût eu pour résultat infaillible, comme sous Louis XII., de réunir à la fin toute la population contre lui. Porter le sénat à s'allier avec la France en modifiant sa constitution, en se rendant agréable aux peuples de la terre ferme, c'était sans doute le meilleur parti, aussi le général Français avait-il tout tenté pour l'y amener. A chaque succès *qu'il obtenait* il en renouvelait la proposition, mais il avait toujours échoué. *Il s'offrait un troisième parti : de* marcher sur Venise, de saisir cette capitale, et d'y opérer, par la force, le changement politique nécessaire, en modifiant ses lois, et procurant la supériorité aux partisans de la France. C'était la vrai manière de couper le nœud, ne pouvant le dénouer. Mais quand, après avoir arrêté ce projet, il voulait déterminer le moment de l'exécution, il lui devenait impossible de le concilier avec les circonstances et son grand projet sur Vienne.

Il ne pouvait marcher sur Venise tant que le

Prince Charles serait sur la Piave, il fallait donc commencer par le battre et le chasser d'Italie. Mais, si l'on obtenait ce grand avantage, convenait-il alors de perdre les fruits de la victoire ? fallait-il retarder le passage des montagnes pour ramener la guerre autour de Venise ? C'était donner au Prince Charles le temps de se reconnaître, de se renforcer, de créer de nouveaux obstacles. On ne pouvait attaquer Venise sans avoir battu le Prince Charles qui la couvrait; *et on ne le devait pas après l'avoir battu ; parce qu'alors le temps était trop précieux, et qu'il* convenait de le poursuivre jusqu'à Vienne. Venise était d'une grande force ; elle était défendue par ses lagunes, une grande quantité de bâtimens armés ; 15 mille Esclavons formaient sa garnison. Maîtresse de l'Adriatique, elle pouvait recevoir encore de nouvelles troupes ; enfin, elle recélait dans son sein la force morale de toutes ces familles souveraines qui allaient combattre pour leur existence politique. Qui pouvait évaluer le temps que nos troupes seraient retenues à cette entreprise, et pour peu que la lutte se prolongeât, de quel effet ne pouvait pas être une telle résistance sur le reste de l'Italie ? Cette nouvelle guerre ne manquait pas d'éprouver de grandes contradictions à Paris : Venise y avait un ministre très-actif ; les conseils y

étaient en opposition avec le directoire; le directoire lui-même était très-divisé. Si Napoléon consultait le directoire sur l'entreprise de Vénise, *celui-ci ne répondrait pas, ou éviterait la question.* Si, comme il avait fait jusque là, il agissait de son chef, *sans demander d'autorisation,* à moins d'un succès immédiat, on lui reprocherait d'avoir violé tous les principes; il n'avait le droit comme Général en Chef, que de repousser la force par la force; une guerre nouvelle contre une puissance indépendante ne pouvait être faite sans l'ordre de son gouvernement; c'eût été se rendre coupable de l'usurpation des droits de la souveraineté. . . . . . .

On ne put donc prendre le parti *décisif de déclarer la guerre à Vénise;* 1e Parce qu'on n'en avait pas le droit; 2e parce que cela n'était pas conciliable avec le projet *de porter la guerre en* Allemagne, *sans délai.* L'épisode *de Vénise* pouvait devenir une affaire principale, qui eût fait manquer *la grande affaire de* Vienne; il fallut donc se résoudre vis-à-vis des Vénitiens, à de simples précautions militaires. On était sûr de Brescia et de Bergame, et de tous les pays sur la rive droite de l'Adige; ses troupes occupaient les citadelles de ces deux villes; Vérone, moins bien disposée, fut contenue non seulement par ses châteaux bien approvisionnés;

mais encore par le vieux palais sur la rive droite, qu'on fit armer, qui devint une veritable citadelle au milieu de la ville, et rendit maître absolu d'un des trois ponts de pierre. Toutes les troupes qui avaient été employées à l'expédition contre le pape, furent destinées à former une réserve qui se tiendrait sur Vérone, et se porterait partout où il serait nécessaire.

6.—*Conférence avec Pezzaro.*

Napoléon au moment d'ouvrir la nouvelle campagne, toujours plus inquiet de la direction des affaires de Venise, ayant le pressentiment de quelques machinations secrètes de la part du sénat, résolut de tenter un nouvel effort de négociation, et voulut avoir un entretien avec Pezzaro, *le chef du parti Autrichien*, qui dans ce moment conduisait toutes les affaires de la république. Pezzarro peignit l'état critique de la république, le mauvais esprit des peuples, les plaintes légitimes *contre* Brescia et Bergame *et leurs partisans dans les autres provinces* de la terre-ferme. Il dit que ces circonstances difficiles exigeaient des mesures fortes de la part du sénat, et des armemens extraordinaires qui ne devaient causer aucun ombrage au général Français; *que le sénat* était dans l'obligation de faire des arrestations *à Venise et dans la terre ferme,*

et qu'il serait injuste de qualifier de rigueur contre les partisans de la France, ce qui n'était, de la part du sénat, que la juste punition des citoyens turbulents qui voulaient renverser les lois de leur pays. Le général Français ne disconvint pas de la situation critique de Venise, et sans perdre son tems à en discuter les causes, il aborda franchement les faits : "Vous voulez " arrêter ce que vous appelez vos ennemis, et que " nous appelons nos amis ; vous mettez en place " des personnes connues par la haine qu'elles " nous portent, et par leurs liaisons avec les " Autrichiens. Vos troupes s'augmentent; elles " marchent, *disent-elles* contre les Jacobins. " *Que vous reste-t-il à faire pour que nous* " *soyons en guerre?* Une guerre contre la " France ferait votre entière et prompte ruine ; " vainement vous compteriez sur le Prince " Charles ; votre calcul serait faux, je le battrai " et le chasserai de l'Italie, avant huit jours. Il " est un moyen de sortir de la situation pénible " où nous sommes ; je veux terminer vos an- " goisses ; je vous offre l'alliance de la répub- " lique ; je vous garantirai tous vos états de " terre ferme, même votre autorité dans Brescia " et dans Bergame. *Vous déclarerez la guerre* " *à l'Autriche, et vous me donnerez* 10,000 *hom-* " *mes pour contingent.* *Je crois convenable de*

" *mettre dans le livre d'or les principales familles*
" *de la terre ferme; mais je n'en fais pas une*
" *condition sine quâ non. Retournez à Venise;*
" *faites délibérer le senat, et venez signer un*
" *traité qui seul peut sauver votre patrie, et nous*
" *mettre d'accord.*" Pezzaro s'était fort avancé, il avait besoin de gagner du tems, il avoua la sagesse du projet, et partit pour Venise, en promettant de venir avant quinze jours.

Pendant cet intervalle il se passa bien des évènemens. Le 13 Mars l'armée Française passa la Piave. Aussitôt que Pezzaro, en fût instruit, il expédia à Bergame l'ordre de faire arrêter et traduire devant le Conseil des Dix, quatorze des principaux citoyens de cette ville; c'étaient les chefs du parti patriotique; mais ceux-ci prévenus par un commis de Venise, qui était de leur parti, interceptèrent le courrier porteur de cet ordre, arrêtèrent le provéditeur lui-même, et proclamèrent la liberté de Bergame le 14 Mars. Ils envoyèrent au général Français, pour l'en prévenir, des députés qui ne purent l'atteindre que sur le champ de bataille du Tagliamento. Cet événement le contraria beaucoup; mais il était sans remède. Les Bergamasques s'étaient déjà fédérés avec Milan, capitale de la république Lombarde, et Bologne, capitale de la république transpadane. La même révo-

lution s'opéra peu de jours après à Salo et à Brescia. Les 2 mille Esclavons qui étaient dans cette dernière ville furent désarmés; le provéditeur Bataglia fut respecté, mais renvoyé à Vérone. Pezzaro revint comme il l'avait promis, il rejoignit le général Français à Palma-Nova. Le Prince Charles avait été battu sur le Tagliamento, Palma-Nova, avait ouvert ses portes, et les drapeaux Français flottaient à Tarvis, au delà de l'Isonzo, sur le sommet des Alpes noriques?

" Ai-je tenu parole? dit Napoléon. Le terri-
" toire Vénitien est couvert de mes troupes; les
" Allemands fuyent devant moi; je serai sous peu
" de jours en Allemagne; que veut votre répu-
" blique; je lui ai offert l'alliance de la France;
" l'accepte-t elle?"—Non, dit Pezzaro. Venise
" se rejouit de vos triomphes; elle sait bien ne
" pouvoir exister que par le France; mais, fidèle
" à son antique et sage politique, elle veut rester
" neutre. D'ailleurs à quoi pourrions-nous être
" bons? Sous Louis XII., sous François premier,
" nous pouvions être de quelque poids sur le
" champ de battaille; mais aujourd'hui avec des
" armées si immenses, avec des populations en-
" tières sous les armes, *quel cas pourriez-vous*
" *faire de nos secours?*"—Mais, continuez-vous
" vos armements?"—Il le faut bien, dit Pezzaro.
" Brescia et Bergame ont levé l'étendart de la

"rébellion. Nos fidèles sujets sont menacés à "Crema, à Chiari, à Vérone; Venise même est "agitée.—Eh bien, lui répondit le général Fran-"çais, tout cela n'est-il pas une raison de plus "pour accepter les propositions que je vous "ai faites? Elles termineront tout. Mais votre "destinée vous entraine; toutefois songez-y; "le moment est plus décisif pour votre répub-"lique que vous ne pensez; je laisse en Italie "plus de force qu'il n'en faudrait pour vous "soumettre; je quitte l'Italie pour m'enfoncer "en Allemagne; s'il y avait sur mes derrières "des troubles par votre faute, si mes soldats "étaient insultés par l'impulsion que vous don-"nez aux vôtres *contre les jacobins*; ce qui n'eût "pas été un crime quand j'étais en Italie, en "serait un irrémissible si tôt que je serais en "Allemagne; votre république cesserait d'exis-"ter, vous auriez prononcé sa sentence. *Si j'ai "à me plaindre de vous, vainqueur ou vaincu, je "ferai la paix à vos dépens!*" Pezzaro, comme l'on le croit bien, s'étendit en vœux, en justifications, protestations, et l'on se sépara.

Les propositions offertes par le général Français, avaient été vivement discutées dans le sénat, et rejetées. "A quoi aboutirait une telle alliance, avait-on dit? à perdre nos dix milles "Esclavons; au premier combat, au premier

"triomphe, ils ne seraient plus à nous; Napo-
"léon leur donnerait des honneurs, des récom-
"penses; il les enleverait infailliblement par
"cette magie qui toujours enchaîne le soldat
"au général qui le fait vaincre." Ils arrêtèrent donc l'alliance de l'Autriche, et mandèrent à l'envoyé qu'ils avaient *à Vienne de conclure* malgré la défaite du Prince Charles. C'est ainsi que cette antique république courait aveuglément à sa perte, et était *la dupe de la politique traitresse et machiavélique de Vienne.*

*7.—Insurrection de Venise; Massacre des Français à Vérone.*

Laudon nommé commandant de la levée Tyrolienne qui s'était retiré à Inspruck, devant Joubert, ne le vit pas plutôt engagé dans le Pustherstthal, qu'il rentra dans le Tyrol pour continuer d'organiser son insurrection et suivre le petit corps d'observation Français, qui se retirait sur les débouchés de l'Italie pour protéger Vérone. Laudon avait peu de forces; presque tout ce qui avait été opposé à Joubert, avait eu ordre de filer en toute hâte pour rejoindre le Prince Charles; ce mouvement dans le Tyrol était donc de peu de conséquence. Il avait été calculé par Napoléon, qui avait préféré avant

tout d'avoir la totalité de ses troupes sous la main.

Laudon, avec l'activité et l'adresse qui caractérisent un partisan, inonda le pays de proclamations et de nouvelles; il répandait que les armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse, ayant voulu passer le Rhin, avaient été écrasées, que le Tyrol avait été le tombeau des Français; que l'armée de Joubert avait péri; il exhortait les Vénitiens et toute l'Italie à une révolte générale, et à se lever en masse sur les derrières des Français. Dans le même moment les mêmes nouvelles répandues par les amis de Pezzaro parvenaient de Venise. Elles arrivaient donc par deux sources différentes, et durent s'accréditer facilement dans tous les États Vénitiens, d'autant plus que l'année dernière, les armées du Rhin avaient eu un pareil échec. A Brescia, à Bergame, où les partisans de la liberté étaient les plus forts, ils prirent aussitôt les armes, se concertèrent avec les gouvernours Français, et envoyèrent des députations à Milan, à Modène, à Bologne, afin de se soutenir mutuellement.

A Vérone, au contraire, où le parti *du sénat* dominait, et que Pezzaro avait fait *le point d'appui de son parti*, le peuple, les militaires, les magistrats, éclatèrent contre les Français; nombre de ceux-ci furent arrêtés dans leurs maisons,

et 400 de nos malades furent égorgés dans les hôpitaux ; les Français durent s'enfermer dans les forts extérieurs de Vérone, et dans celui qui avait été pratiqué dans l'intérieur, au débouché du troisième pont.

Kilmiane, qui ne voulut pas se laisser couper de Victor, revenant de Rome, sortit de la ville avec ce qui n'était pas nécessaire à la garde des châteaux, et se retira sur le Mincio. Ainsi le lion de Saint-Marc se relevait triomphant et terrible ; car au lieu de réprimer ce dangereux mouvement, le parti de Pezzaro s'y livra tout entier, soit qu'il crût réellement à la perte de Joubert, soit qu'il ignorât que le corps de réserve de Victor, déjà assez près de Vérone, accourait en toute hâte ; soit enfin, qu'aveuglé par la haine, il espérât détruire tous les novateurs *et avoir le temps d'en faire un grand exemple ; soit pour satisfaire la vengeance de l'oligarchie*, il inonda la terre ferme de détachemens d'Esclavons, et poursuivit les patriotes avec fureur en sonnant le tocsin, et faisant retentir partout le cri de mort *aux novateurs* et à leurs partisans.

Vainement le ministre de France, auprès du sénat, fit des efforts pour lui montrer l'abîme qu'il creusait sous ses pas ; vainement il dévoua les désastres du Tyrol, et ceux des armées

de Sambre-et-Meuse et du Rhin; vainement il lui fit connaître le plan de campagne; lui apprenant que le mouvement de Joubert était un mouvement combiné: qu'il marchait sur la Carinthie par le Pusthersthal; que, loin d'être perdu, il avait atteint *son but*. On n'ajouta aucun crédit à ses paroles, on désirait trop vivement le contraire; la passion fut plus forte; on ne crut que ce que l'on souhaitait.

De son côté, la cour de Vienne ne manqua pas de promettre de signer tout ce que Venise *proposa*. Elle sentait trop de quelle importance il était pour elle d'entretenir une insurrection sur les derrières des Français.

Un corps de réserve laissé par le général Français à Palma-Nova, la garnison d'Osopo, et la prudence du provéditeur Mocenigo, firent qu'il se commit moins d'excès dans le Frioul; peut-être aussi, plus près de l'armée Française, on y fut mieux instruit de la vérité.

Cependant les Brescians et autres de la terre ferme, ainsi que tous les Italiens des républiques, montraient du courage et de la force contre les Vénitiens. D'un autre côté, il sortit de tous nos dépôts des bataillons de marche, et de nos places fortes des trains d'artillerie. Quoique tard, la division *Victor* arriva *enfin* de l'expédition de Rome, et Vérone fut bientôt

bloquée par une armée. Toutefois les insurgés firent une vive résistance ; ils ne cédèrent qu'à des forces supérieures et à des attaques réitérées, et se maintinrent jusqu'au 24 Avril.

*8.—L'aide-de-camp Junot au Sénat de Venise.*

Dès que le général Français fut instruit du désordre et des meurtres qui se commettaient sur ses derrières, il expédia à Venise son aide-de-camp Junot, et le chargea, pour le Sénat, d'une lettre, datée de Judemburg du 9 Avril, conçue en ces termes :

"Dans toute la terre ferme, les sujets de la " sérénissime république sont sous les armes ; " le cri de ralliement est : *Mort aux Français.*"

"Le nombre des soldats de l'armée d'Italie " qui en ont été les victimes, se montent déjà à " plusieurs centaines. Vous affectez en vain de " désavouer les attroupemens que vous-mêmes " avez préparés. Croyez-vous que, quand j'ai " pu porter nos armes au cœur de l'Allemagne, " je n'aurai pas la force de faire respecter le " premier peuple du monde? Pensez-vous que les " légions d'Italie puissent souffrir les massacres " que vous excitez ? Le sang de mes frères " d'armes sera vengé, et il n'est pas un seul " bataillon Français qui, chargé de cette mis-" sion généreuse, ne se sente trois fois plus de

"courage et de moyens qu'il ne lui en faut pour "vous punir. Le Sénat de Venise a répondu, "par la plus noire perfidie, à notre générosité "soutenue à son égard.

"Je prends le parti de vous envoyer mes "propositions par l'un de mes aides-de-camp "et chef de brigade : *La guerre ou la paix.* "Si vous ne prenez, sur-le-champ, toutes les "mesures pour dissiper les attroupemens ; si "vous ne faites au plus tôt arrêter et remettre "entre mes mains les auteurs des meurtres qui "se commettent, la guerre est déclarée.

"Le Turc n'est pas sur vos frontières, au-"cun ennemi ne vous menace ; et cependant "vous avez fait arrêter, de dessein prémédité, "des prêtres, pour faire naître un attroupement, "et le tourner contre l'armée. Je vous donne "vingt-quatre heures pour le dissiper : les temps "de Charles VIII. sont passés.

"Si, malgré la bienveillance que vous a "montrée le gouvernement Français, vous me "réduisez à vous faire la guerre, ne pensez pas "que le soldat Français, comme les brigands que "vous avez armés, aille ravager les champs du "peuple innocent et malheureux de la terre "ferme ; non, je le protégerai, et il bénira jus-"qu'aux forfaits qui auront obligé l'armée Fran-

" çaise de l'arracher à votre tyrannique gouverne-
" ment." [*Signé*] BONAPARTE.

L'aide-de-camp eut l'ordre de lire cette lettre lui-même, en plein sénat, et d'exprimer à cette assemblée toute l'indignation qu'excitait sa conduite. Mais déjà la terreur était dans Venise; le prestige était dissipé. On y savait que les armées du Rhin n'avaient pas bougé, pas essuyé d'échec; que Joubert était arrivé à Villach avec toute son armée; que Victor, revenu de Rome, investissait Vérone; qu'Augereau, de retour d'une mission à Paris, se portait sur les Lagunes, avec une division de bataillons de marche; qu'enfin Napoléon, victorieux dans tous ses combats, avait porté l'épouvante jusque dans Vienne; qu'il venait d'accorder une suspension d'armes à ses ennemis; que ceux-ci lui avaient envoyé des plenipotentiaires pour lui demander la paix. L'abattement était extrême.

Le ministre de France présenta Junot; le Sénat fut à ses pieds. Tous les moyens furent employés pour l'adoucir. Cependant il remplit sa mission avec toute la franchise et la rudesse d'un soldat; ce qui accrut de beaucoup l'épouvante du Sénat, exalta au contraire les amis de la liberté, et leur fit prendre tout-à-fait le dessus dans la ville. Le Sénat envoya une grande députation au général Français, lui proposant toutes

les réparations qu'il pourrait désirer, et lui offrant d'en passer par tout ce qu'il lui plairait de prescrire. *Tout fut mis en œuvre ; on offrit des millions à tout ce que l'on croyait avoir du crédit sur les esprits ; tout fut inutile.* Il expédia alors des courriers à Paris, et mit des sommes considérables à la disposition de son ministre, afin de se gagner *les membres du Directoire*, et faire donner au général Français des ordres propres à sauver *Venise*. Tous ces moyens furent inutiles auprès du général Francais : ils réussirent à Paris. La distribution de quelques sommes, et une promesse de 10 millions, valut au ministre de Venise des lettres et l'expedition d'ordres favorables. Mais ils n'étaient pas revêtus de toutes les formes voulues. D'ailleurs, les dépêches du ministre au Sénat furent interceptées. Le général Français y trouva le développement de toute l'intrigue, le montant des sommes données, celui des lettres-de-change, et par cela tout devenait nul.

Vers la fin d'Avril, Napoléon revint par Gratz, Laybach, Trieste, Palma-Nova ; il passa de-là à Trévise, sur le bord des lagunes, visita les différens débouchés des canaux ; et rendit, le 3 Mai, un ordre du jour, par lequel, se fondant sur le principe naturel de repousser la force par la force, il déclarait la guerre à Venise. Cet

ordre du jour acheva de porter le découragement au comble. Les armes tombèrent des mains de chacun, on ne songea pas même à se défendre. *Le grand Conseil de l'aristocratie se démit, et rendit la souveraineté au peuple. Une municipalité en fut la dépositaire.* Ainsi ces oligarques, si fiers, si long-temps ménagés par le général Français, dont l'alliance avait été sollicitée avec autant de bonne foi, tombèrent alors sans aucun moyen de salut. Ils sollicitèrent en vain, dans leurs angoisses, la cour de Vienne ; ils lui demandèrent inutilement de les comprendre dans la suspension d'armes, et dans les négociations de paix. Cette cour fut sourde à toutes leurs instances ; *elle avait ses vues.*

9.—*Les troupes Françaises entrent à Venise. Révolution de cette ville.*

Baraguay d'Hilliers entra dans Venise avec sa division, vers la moitié de Mai. Il saisit les lagunes, les forts, les batteries de la ville, et planta le drapeau tricolore sur la place Saint-Marc le 16. Aussitôt le parti de la liberté se réunit en assemblée populaire ; l'aristocratie fut détruite, et Dandolo, avocat de Venise, se mit à la tête de toutes les affaires. Le lion de Saint-Marc, et les fameux chevaux de Corinthe, qui étaient dans cette ville, furent

transportés à Paris. Il se trouva aussi environ douze vaisseaux de 64, autant de frégates et de moindres bâtimens : ils furent tous équipés et envoyés à Toulon.

Corfou était un des points les plus importans de la république Vénitienne. Le Général Gentili, celui-là même qui avait été envoyé à la reprise de la Corse, y fut expédié avec quatre bataillons et quelques compagnies d'artillerie ; une escadre, formée de vaisseaux Vénitiens, prit possession de cette place, la véritable clef de l'Adriatique, ainsi que des six autres îles Ioniennes, Zante, Cérigo, Céphalonie, etc.

Pezarro et ses principaux amis demeurèrent couverts de l'animadversion générale. On les accusa d'avoir perdu la république, en confiant ses destinées aux Autrichiens. Ils se sauvèrent de Venise, et furent prendre refuge à Vienne. Battaglia regretta sincèrement la perte de sa patrie. Blâmant depuis long-temps la marche suivie, il n'avait que trop prévu cette catastrophe, et mourut à quelque temps de-là.

10. — *Révolution dans toute la terre ferme.*

A la réception de l'ordre du jour qui déclarait la guerre à Venise, toute la terre ferme se souleva contre la capitale. Chaque ville proclama son indépendance, et se forma un gouver-

nement. Bergame, Brescia, Padoue, Vicence, Bassano, Udine, furent aussitôt autant de républiques séparées. C'est par ce même système qu'avaient commencé les républiques Cispadane et Transpadane. Partout on adopta les principes de la *révolution* Française ; on restreignit les couvens ; on constitua les domaines nationaux ; on supprima les priviléges féodaux ; l'élite de la noblesse et des grands propriétaires se réunirent en escadrons de hussards et de chasseurs, sous le titre de *Gardes-d'honneur ;* les classes inférieures se réunissaient en *bataillons* de garde nationale. On adopta les couleurs nationales d'Italie et l'on se fédéra.

Malgré l'extrême vigilance du général Français pour empêcher les abus et les dilapidations, il y en eut en ce moment plus qu'en aucune autre époque de la guerre d'Italie. Le pays était partagé entre deux factions très-animées ; les passions y furent plus ardentes, et les excès plus osés.

Lors de la reddition de Vérone, le Mont-de-Piété de cette ville, riche de 7 à 8 millions, fut volé. Le commissaire des guerres Bouquet et un colonel de hussards Andrieux, accusés de cette horrible dilapidation, furent arrêtés. Cette dilapidation portait un caractère d'autant plus révoltant, qu'elle était accrue par une série de

crimes nécessaires pour la cacher, et qu'elle s'exerçait sur la classe des indigens et des pauvres. Tout ce qui put être retrouvé dans les maisons des prévenus fut restitué aux propriétaires, dont la perte néanmoins resta très-considérable.

---

## FRAGMENS DE LEOBEN.

### 6.—*Opérations de Joubert dans le Tyrol.*

Joubert avait battu l'ennemi sur le Lavisio le 20 Mars: il lui avait fait plusieurs milliers de prisonniers; il l'avait poursuivi à Botzen, l'avoit défait de nouveau à Clausen, avait forcé les gorges d'Inspruch le 28, et se dirigeait à la droite par le Pustherstbal le long de la Drave, avait marché pour déboucher la Carinthie, et venir prendre la gauche de l'armée Française. Il avait laissé un corps d'observation sur le Lavisio pour couvrir Vérone en Italie. Ce corps devait au besoin se replier sur le Montebaldo.

Bernadotte, de son côté, après avoir organisé la Carniole, avait rejoint l'armée, en laissant sous les ordres du Général Friant un corps d'observation pour couvrir Laybach; on était menacé du côté de la Croatie. L'Autriche avait fait une levée très-considérable dans cette po-

pulation d'une organisation spéciale toute militaire. Friant avait eu des affaires très-brillantes; mais, ne croyant pas garder Fiume, il se contenta de prendre une position propre à couvrir Laybach et Trieste. Du reste, il avait eu pour instruction de regagner, en cas de besoin, Palma-Nova, qui avait été bien armée, et d'y grossir le corps d' observation qu'on y avait laissé pour couvrir l'Italie. De Clagenfurt, l'armée Française continua sa marche pour gagner la Mur.

Le Prince Charles espérait tenir dans les gorges de Newmarck; il lui était très-important de couvrir ses communications avec Salzbourg, l'Inn, et le Tyrol, d'où il attendait des renforts très-considérables. Pour en être plus certain, il demanda une suspension d'armes au général Français, qui, comprenant son but, la lui refusa. Il fut donc attaqué à Newmarck, et forcé sans coup férir: il perdit du canon et des prisonniers. Une division de grenadiers, venue du Rhin, couvrit sa retraite; il fut attaqué encore et battu de nouveau à Hundsmarck. Enfin, le quartier-général atteignit Judembourg, et nos avant-postes parvinrent jusqu'au Simmering. Dès-lors toute combinaison du Prince Charles, à l'égard de ses renforts, se trouva dejouée. Nous lui coupions désormais les deux routes du Tyrol et de Salzbourg. Les troupes qui avaient

été oposées à Joubert dans le Tyrol, et que ce Prince avait appelées à lui, celles bien plus considérables encore qui lui arrivaient du Rhin par Salzbourg, et qui se trovaient déjà les unes et les autres engagées dans ces routes transversales, furent obligées de rétrograder, ne pouvant plus désormais se rallier au Prince Charles que par derrière le Simmering.

Le désordre et la terreur régnaient dans Vienne; rien n'arrêtait cette redoutable armée Française. Tant de positions réputées inexpugnables, tant de gorges que l'on croyait impossibles de forcer, se trouvaient toutes franchies, et le pavillon tricolore flottait sur le sommet du Simmering, à trois journées de Vienne. Une partie de la famille impériale avait quitté cette capitale; Marie-Louise, mariée depuis à Napoléon et impératrice des Français, alors âgée de cinq ans, fut mise en route avec ses sœurs; les archives et les objets les plus précieux se transportaient en Hongrie, toutes les premières familles, imitant celle du souverain, faisaient evacuer à la hâte ce qu'elles avaient de plus cher; et les esprits les plus sages voyaient la monarchie à la veille d'un entier bouleversement.

Lorsque le général Français avait ouvert la campagne, le gouvernement lui avait promis

qu'aussitôt qu'il aurait passé l'Isonzo, les armées du Rhin et de Sambre et Meuse, fortes de plus de 250,000 hommes, sortiraient de leurs quartiers d'hiver, et pénétreraient en Allemagne. Mais l'Isonzo était déjà passé depuis long-temps, et ces armées demeuraient encore dans leurs quartiers d'hiver. Le général Français, profitant de la victoire du Tagliamento, et des fausses directions que le Prince Charles avait données à ses colonnes, avait franchi, et sans perte, par cette seule victoire, tous les obstacles entre les Alpes et le Simmering.

2.—*Napoléon écrit au Prince Charles.*

Le lendemain de la victoire du Tagliamento, Napoléon instruisit le Directoire, qu'il suivait le Prince Charles l'épée dans les reins, et que bientôt les drapeaux Français flotteraient sur les sommités du Simmering; qu'il se flattait que les armées du Rhin et de Sambre et Meuse étaient en marche, ou que, si elles n'y étaient pas, elles y seraient bientôt; il insistait surtout pour connaître le moment précis de leurs mouvemens; quinze à vingt jours de retard lui importaient peu; mais il devait en être instruit, afin d'agir en conséquence; il prévenait qu'il aurait constamment toute son armée réunie sous sa main, et que ses positions seraient telles, qu'il demeu-

rerait toujours maître des événemens, qu'il suffirait donc de lui désigner seulement l'époque précise de la marche de ces deux armées. Ce fut à Clagenfurt qu'il reçut la réponse à cette dépêche: elle portait les félicitations du Directoire sur ses nouveaux succès; mais contenait en même temps la déclaration singulière et inattendue, que les armées du Rhin, de Sambre et Meuse ne passeraient pas le Rhin, et qu'on ne devait plus compter sur leur diversion en Allemagne; parce que les désastres de la campagne dernière les privaient de bateaux et du matériel nécessaire. Cette étrange dépêche ne pouvait provenir que d'intrigues ou de vues politiques qu'il devenait inutile de pénétrer; seulement il ne convenait plus au général Français de réaliser désormais ce qui avait été le plus ardent de ses vœux, de planter ses drapeaux victorieux sur les ramparts de Vienne. Il ne devait plus songer à dépasser le Simmering, sans manquer aux règles de la sagesse. Aussi, deux heures après la réception du courrier, il écrivit au Prince Charles, qu'ayant pouvoir de négocier, il lui offrait la gloire de donner la paix au monde, et de finir les maux de son pays.

"Monsieur le Général en Chef,—Les braves " militaires font la guerre, et désirent la paix ; " celle-ci ne dure-t-elle pas depuis six ans ?

"Avons-nous assez tué de monde et assez commis de maux à la triste humanité? Elle réclame de tous côtés. L'Europe qui avait pris les armes contre la république Française les a posées; votre nation reste seule, et cependant le sang va couler encore plus que jamais. Cette sixième campagne s'annonce par des présages sinistres; quelle qu'en soit l'issue, nous tuerons, de part et d'autre, quelques milliers d'hommes de plus, et il faudra bien que l'on finisse par s'entendre, puisque tout a un terme, même les passions haîneuses!

"Le Directoire exécutif de la république Française avait fait connaître à sa majesté l'Empereur, le désir de mettre fin à la guerre qui désole tous les peuples; l'intervention de la cour de Londres s'y est opposée: n'y a-t-il donc aucun espoir de nous entendre? et faut-il, pour les intérêts et les passions d'une nation étrangère aux maux de la guerre, que nous continuions à nous entre-égorger? Vous, M. le Général en Chef, qui, par votre naissance, approchez si près du trône, et êtes au-dessus de toutes les petites passions qui animent souvent les ministres et les gouvernemens, êtes-vous decidé à mériter le titre de bienfaiteur de l'humanité entière, et de vrai sauveur de l'Allemagne? Ne croyez-

" pas, M. le General en Chef, que j'entende,
" par-là, qu'il ne soit pas possible de la sauver
" par la force des armes; mais dans la suppo-
" sition que les chances de la guerre vous de-
" viennent favorables, l'Allemagne n'en sera
" pas moins ravagée. Quant à moi, M. le Général
" en Chef, si l'ouverture que je viens de vous
" faire peut sauver la vie à un seul homme,
" je m'estimerai plus fier de la couronne ci-
" vique, que je me trouverais avoir méritée,
" que de la triste gloire qui peut revenir des
" succès militaires."

Je vous prie, etc. [*Signé*] BUONAPARTE.

Ces nouvelles laissèrent respirer à Vienne, et y donnèrent quelques espérances. Le Marquis de Gallo, ambassadeur de Naples, fut aussitôt envoyé au général Français; mais n'ayant pas de pouvoir, il fut obligé de retourner, après une conférence de deux heures. Le lendemain, les Généraux Bellegarde et Merfelt vinrent au quartier-général Français, à Judemburg, et sur leur parole que des plénipotentiaires allaient arriver de Vienne pour y traiter de la paix définitive, ils obtinrent une suspension d'armes, qui assurait à l'armée Française la possession des pays qu'elle occupait déjà, et d'autres encore qu'elle n'occupait pas, mais qui étaient nécessaires à sa ligne. Les généraux Autrichiens comprenaient

avec peine comment le général Français, dans sa belle situation, pouvait accorder un armistice, ils ne l'expliquaient que par l'inaction des armées Françaises sur le Rhin.

Cependant Napoléon ressentait vivement la force des circonstances; il déplorait, dans son cœur, qu'un défaut de combinaison, ou qu'une vaine jalousie le privassent des immenses résultats qu'il était à la veille de recueillir. S'il avait été peu sensible à la gloire d'entrer dans Rome, il s'était passionné de l'idée d'entrer dans Vienne, et rien que la seule déclaration du Directoire ne pouvait en ce moment l'en empêcher.

Les préliminaires furent signés à Leoben. Pour la signature, on se réunit dans une petite maison de campagne qu'on neutralisa. Les secrétaires dressèrent d'abord le procès-verbal de la neutralisation, et les plénipotentiaires respectifs s'y rendirent ensuite pour signer. Les commissaires Autrichiens avaient mis en tête du traité que l'Empereur reconnaissait la république Française. "Effacez, dit Napoléon: l'existence "de la république est aussi visible que le soleil: "un pareil article ne pourrait convenir qu'a "des aveugles; nous sommes maîtres chez nous; "nous voulons y établir le gouvernement qu'il "nous plaît, sans que personne y trouve à re- "dire." A Leoben, le quartier-général Fran-

çais se trouva chez l'évêque même. On était alors dans la semaine-sainte : toutes les cérémonies religieuses de cette semaine, et celles de Pâques, se firent avec la plus grande solennité, au milieu de l'armée Française. Cette armée, accoutumée au respect pour le culte et les religions du pays où elle se trouvait, en agit ici comme auraient agi les troupes Autrichiennes, ce qui satisfit, au dernier degré, le peuple et le clergé.

Les préliminaires avaient été signés à Leoben le 18 ; et, le 20, le général Français reçut de nouvelles dépêches du Directoire, annonçant que les armées du Rhin se mettaient en mouvement, qu'elles allaient passer le Rhin, et qu'elles seraient bientôt au cœur de l'Allemagne. Effectivement, quelques jours après, on apprit que l'armée de Sambre-et-Meuse, sous le commandement de Hoche, avait passé le Rhin le 19, veille du jour même de la signature des préliminaires de Leoben ; mais quarante jours après l'ouverture de la campagne en Italie. L'Adjudant-général Dessolles, qui portait les préliminaires à Paris, rencontra nos troupes aux prises avec celles de l'ennemi. Il est difficile d'expliquer la cause de ce changement subit dans le système du Gouvernement. Si Napoléon eût appris le 17, au lieu du 20, les nouvelles

intentions du Directoire, il est certain que les préliminaires n'auraient pas été signés, ou qu'on eût exigé de bien meilleures conditions; toutefois, celles qu'on obtint dépassèrent encore beaucoup les espérances du Directoire. Dans ses instructions au général Français, on l'avait autorisé à conclure la paix, toutes les fois que les frontières constitutionnelles de la république seraient reconnues. Il est vrai qu'en donnant ces instructions, le Directoire avait été loin de deviner les succès et l'ascendant de cette armée, et n'avait pu prévoir ainsi tout ce qu'il pourrait exiger.

Parmi les diverses causes auxquelles on attribua l'étrange conduite du Directoire dans cette occasion, beaucoup ont pensé que bien des personnes en France voyaient avec quelque jalousie la grande renommée de Napoléon: sa marche hardie et décidée leur inspirait des craintes sur les projets ultérieurs que pourrait nourrir son ambition. La proclamation par laquelle il avait protégé en Italie les prêtres déportés, et qui lui avait gagné beaucoup de partisans en France; son style respectueux envers le Pape; son refus de détruire le Saint-Siège; ses ménagemens pour le roi de Sardaigne, et pour les aristocraties de Gênes et de Venise; tout cela avait fait de grandes impressions, et se

trouvait commenté souvent avec des intentions fort malignes. Lorsqu'on vit la victoire du Tagliamento, et les succès qui suivirent, les Alpes Noriques passées, et l'Allemagne envahie par cette route inconnue, la joie de la république à la vue des grandes humiliations de notre implacable ennemi, fut beaucoup diminuée aux yeux de plusieurs, par la crainte de voir Napoléon acquérir une nouvelle gloire en entrant triomphant dans Vienne ; et réunir alors sous son commandement toutes les forces de la république. Qui pourra, se disaient-ils, sauver la liberté publique de l'influence d'un caractère et d'une gloire si extraordinaires ? Si les armées du Rhin ont été battues l'an passé, elles ne devront leur succès, cette année, qu'à Napoléon, qui aura tourné à lui seul toute l'Allemagne, et les devancera de 15 à 20 jours dans Vienne. Ces armées, d'ailleurs, participant déjà à la gloire de l'armée d'Italie par les deux divisions qui ont été envoyées, partageront aussi son enthousiasme pour le jeune héros : il les maîtrisera toutes. Beaucoup de raisons faisaient donc désirer que Napoléon fût empêché d'entrer dans Vienne ; que, non-seulement les trois armées demeurassent séparées, mais qu'encore on alimentât entr'elles une certaine jalousie. Il parut que ces idées influèrent d'abord sur la décision du Directoire : mais dès que les nouvelles des

brillans succès de l'armée d'Italie, et son entrée en Allemagne, eurent atteint les armées du Rhin, par la voie des papiers publics et les relations de l'ennemi ; alors elles s'indignèrent elles-mêmes de leur oisiveté, et demandèrent à grands cris si l'armée d'Italie devait tout faire. A ce mouvement se joignit le sentiment du grand nombre de familles qui avaient leurs enfans à l'armée d'Italie, et l'opinion de la généralité des citoyens, animés de sentimens nobles et purs, qui ne pouvaient rien comprendre à l'inaction des autres armées. L'impulsion fut si violente que ces armées du Rhin, de Sambre-et-Meuse, durent alors passer le fleuve, et marcher en Allemagne. On retira le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse à Beurnonville, homme nul, sans talent civil ou militaire, et on le confia à Hoche, jeune général du plus grand mérite ; son patriotisme ardent, joint à une extrême activité, à une ambition désordonnée, au soin qu'il prenait de se concilier les officiers et se de créer un grand nombre de partisans, faisait espérer que placé à la tête de l'armée la plus nombreuse, et secondé de toute l'influence du gouvernement, il serait aisément un rival propre à partager l'opinion des soldats et des citoyens, et garantir ainsi la république ; quelles que fussent d'ailleurs l'amitié, l'estime, l'espèce

d'enthousiasme même que Hoche n'eût cessé de témoigner en toute occasion pour Napoléon.

Ces réflexions étaient faites publiquement dans les sociétés de Paris, et ne pouvaient manquer de revenir à Napoléon, qui, au sommet des grandeurs et de la gloire, ne se trouvait donc environné que de précipices. La guerre ne pouvait plus désormais qu'empirer sa situation, surtout en accroissant sa gloire; il en chercha aussitôt une nouvelle dans la paix, qui devait le rendre cher à toute la population, et créer pour lui un nouvel ordre d'événemens; car c'était désormais le seul qui pût soustraire la république à la situation fâcheuse à laquelle la portait en ce moment la fausse direction de l'esprit public dans l'intérieur.

## RETOUR DE RADSTADT.

### 1.—*Retour de Radstadt à Paris.*

Napoléon partit de Radstadt, traversa la France incognito, *arriva* à Paris sans s'arrêter, et *descendit* à sa petite maison, chausée d'Antin, rue Chantereine. Une délibération de la municipalité de Paris *donna, quelques jours après, à cette rue,* le nom de rue de la Victoire. Le

corps municipal, l'administration du département, les conseils, cherchèrent à l'envi les moyens de lui témoigner la reconnaissance nationale. On proposa au Conseil des Anciens de lui donner la terre de Chambord et un grand hôtel à Paris ; c'eût été tout-à-fait convenable. Le général de l'armée d'Italie qui, pendant deux ans, avait nourri son armée, créé et entretenu son matériel, ***soldé plusieurs années de solde arriérée,*** fait passer 30 ou 40 millions aux caisses de France, ***et plusieurs centaines de millions en chefs-d'œuvre des arts,*** tout aux affaires ***publiques,*** avait negligé sa propre fortune. ***Il ne possédait pas*** cent mille écus en argenterie, bijoux, argent, ***meubles,*** etc. Une grande récompense nationale eût donc été tout-à-fait à sa place ; mais le Directoire, sans qu'on sache pourquoi, s'alarma de cette proposition, et ses affidés l'écartèrent en répandant, que les services du général n'étaient point de ceux qu'on récompense avec de l'argent.

Dès son arrivée, les chefs de tous les partis se présentèrent chez lui, mais ils n'y furent point admis. Le public était extrêmement avide de le voir ; les rues, les places, par où l'on croyait qu'il passerait, étaient pleines de monde, mais il ne se montrait nulle part.

L'Institut venait de le nommer membre de la

classe de *mécanique;* ce fut le costume qu'il adopta.

Il ne reçut d'habitude que quelques savans; tels que Monge, Bertholet, Borda, Laplace, Prôny, Lagrange; *peu de* généreux, *seulement* Kleber, Desaix, Lefebvre, Cafarelli-Dufalga, et un petit nombre de députés.

Le Directoire voulut le recevoir en audience publique; on fit des échaffaudages dans la place du Luxembourg pour cette cérémonie, où il fut conduit et présenté par le ministre des relations extérieures, Talleyrand. La substance de son discours fut que quand la république aurait les meilleurs lois organiques, son bonheur et celui de l'Europe seraient assurés. Il évita de parler de fructidor, des affaires *du temps et* de l'expédition d'Angleterre.

Ce discours simple donna *cependant* beaucoup à penser, et ne put donner prise à aucun ennemi. Le Directoire et le ministre des relations extérieures lui donnèrent deux fêtes; il parut à l'une et à l'autre; y *resta peu* de temps. *Il eut l'air d'être peu sensible à ces fêtes.* Celle du ministre des relations extérieures, Talleyrand, fut marquée au coin du bon goût; tout Paris y était. Une femme célèbre, déterminée à lutter avec le vainqueur de l'Italie, l'interpella au milieu d'un grand *cercle,* lui demandant

quelle était, à ses yeux, la première femme du monde, morte ou vivante? *Celle qui a fait le plus d'enfans, lui répondit-il.*

*On courait aux séances de l'Institut pour y voir le Général; il n'y manquait jamais. Il n'allait aux spectacles qu'en loge grillée. Il rejeta bien loin la proposition des administrateurs de l'Opéra, qui voulaient donner une représentation d'apparat. Le Maréchal de Saxe, de Lowendal, Dumoutier, y avaient triomphé au retour de l'armée.*

*Lorsqu'au retour d'Egypte, au* 18 *Brumaire, il parut aux Tuileries,* il était encore inconnu aux habitans de Paris, *ce qui redoubla le désir de le voir.*

2.—*Jalousie du Directoire.*

Le Directoire lui témoignait les plus grands égards; quand il le voulait consulter, il envoyait toujours un des ministres le prendre: il était admis sur-le-champ, prenait séance entre deux des Directeurs, et donnait son avis sur les objets du moment.

Les troupes *rentrant en France* chantaient des chansons en son honneur, le portaient aux nues. Elles disaient qu'il fallait chasser les avocats, et le faire Roi.

Les Directeurs affectaient la franchise jusqu'à

lui montrer les rapports secrets que leur en faisait la police ; mais *ils dissimulaient mal la peine qu'ils éprouvaient de tant de popularité. Le Général d'Italie* appréciait toute la delicatesse et les embarras de sa situation. *Le Gouvernement* marchait mal, et beaucoup d'espérances se tournaient vers lui. Le Directoire eut d'abord la pensée de le faire retourner à Radstadt, *pour* s'ôter la responsabilité du congrès ; mais le Général refusa cette mission, représentant qu'il ne convenait pas que la même main maniât la plume et l'épée. Depuis, le Directoire le nomma commandant de l'armée d'Angleterre, ce qui servit à couvrir, aux yeux de l'ennemi, l'intention et les apprêts de l'expédition d'Egypte.

Les troupes qui composaient cette armée d'Angleterre couvraient la Normandie, la Picardie, la Belgique. Son nouveau Général en Chef fut inspecter tous ces points ; mais il voulut les parcourir incognito : ces courses mystérieuses inquiétaient d'autant plus l'ennemi, et masquaient davantage les préparatifs du Midi. Il avait la satisfation de vérifier partout les sentimens qu'imprimaient sa personne et sa gloire. Il se trouvait partout l'objet de toutes les conversations, de tous les préparatifs. C'est dans ce voyage, en visitant Anvers, qu'il conçut, pour la première fois, les grandes idées mari-

times qu'il y fit exécuter depuis. C'est alors encore qu'il jugea à Saint Quentin de tous les avantages du canal qu'il a fait construire dans la suite. Enfin, c'est alors qu'il fixa ses idées sur la supériorité que la marée donnait à Boulogne sur Calais, pour tenter avec de simples *péniches* une entreprise sur l'Angleterre.

3.—*Premier incident qui détermine le Directoire à abandonner les principes de politique posés à Campo-Formio.*

Les principes de la politique qui réglaient la république avaient été déterminés à Campo-Formio. Le Directoire y était étranger. *D'ailleurs il ne pouvait maîtriser ses passions; chaque incident le dominait.* La Suisse *en fournit le premier exemple.* La France avait constamment à se plaindre du canton de Berne, et de l'aristocratie Suisse. Tous les agens étrangers qui avaient agité la France avaient toujours eu à Berne leur levier, leur point d'appui. Il s'agissait de profiter de la grande influence que nous venions d'acquérir en Europe, pour détruire la prépondérance de nos ennemis en Suisse. *Le Général d'Italie* approuvait fort le ressentiment du Directoire; il pensait que le moment était venu d'assurer à la France l'influence politique de la Suisse, mais il ne croyait pas nécessaire pour cela de bouleverser ce pays. Il fal-

lait, pour se conformer à la politique *adoptée*, arriver à son but avec le moins de changemens possible. Il proposait que notre ambassadeur en Suisse présentât une note, appuyée de deux corps d'armée en Savoie et en Franche-Comté, dans laquelle il ferait connaître que la France et l'Italie croyaient nécessaire à leur politique et à leur sûreté, ainsi qu'à la dignité réciproque des trois nations, que le pays de Vaud, l'Argovie et les baillages Italiens devinssent des cantons libres, indépendans, égaux aux autres cantons; que la France et l'Italie avaient beaucoup à se plaindre de l'aristocratie de certaines familles de Berne, de Soleure, de Fribourg, mais qu'elles oublieraient tout, si les paysans de ces cantons étaient réintégrés dans leurs *droits* politiques. *Tous ces changemens se seraient opérés sans efforts et sans l'emploi des armes;* mais Rewbell, *entraîné* par des démagogues de la Suisse, fit adopter un système différent, sans égard aux mœurs, à la religion, et aux localités des cantons. On arrêta de soumettre toute la Suisse à une constitution unique, semblable à celle de la France. Les petits cantons s'irritèrent de perdre leur liberté, et toute la Suisse se souleva à l'aspect d'un bouleversement qui forçait tous les intérêts, allumait toutes les passions. On courut aux armes. Il fallut faire entrer nos troupes,

et conquérir tout le pays. *Du sang fut versé:* l'Europe fut alarmée.

4.—*Second incident.*

D'un autre còté, cette misérable cour de Rome, par une suite de vertige qui la caractérisait, aigrie plutôt que corrigée par le traité de Tolentino, continuait dans son système d'aversion et de fautes contre la France, dans l'espoir de comprimer dans son sein les amis de la France. Ce cabinet de faibles vieillards sans sagesse fit fermenter autour d'eux les opinions contraires. Il se mit en querelle avec la république Cisalpine. Il eut l'imprudence de mettre le Général Autrichien Provera à la tête de ses troupes. Il excita son propre parti de toutes les manières. Il y eut tumulte; le jeune *Duphot*, Général de la plus belle espérance qui se trouvait à Rome comme voyageur, fut massacré à la porte de l'ambassadeur de France, cherchant à empêcher le désordre, et l'ambassadeur Français, Joseph, frère du *Général*, se retira à Florence.

Napoléon consulté répondit, par son adage accoutumé, que ce n'était point à un incident à gouverner la politique, mais bien à la politique à gouverner les incidens; que, quelque tort qu'eut cette inepte cour de Rome, le parti à prendre vis-à-vis d'elle demeurait toujours une fort

grande question. Qu'il fallait la corriger, mais non pas la détruire ; qu'en renversant le Pape, et révolutionnant Rome, on aurait infailliblement la guerre avec Naples, ce qu'il fallait, sur toutes choses, éviter. Qu'il fallait ordonner à notre ambassadeur de retourner à Rome, demander un exemple des coupables, exiger qu'une ambassade extraordinaire vînt faire des excuses au Luxembourg ; faire sortir Provera, mettre à la tête des affaires les Prélats les plus modérés, et forcer le Pape à conclure un concordat avec la république Cisalpine, afin que, par toutes ces mesures réunies, Rome tranquille ne pût plus avoir part aux affaires. Que ce concordat avec la Cisalpine aurait de plus l'avantage de préparer de loin les esprits en France à une pareille mesure. Mais la Reveillère, entouré de ses Théophilanthropes, fît décider qu'on marcherait contre le Pape. Le temps était venu, disait-il, de faire disparaître cette Idole. Le mot d'ailleurs de république romaine suffisait pour transporter toutes les imaginations ardentes de la révolution. Le général Français avait été trop circonspect, dans le temps, et si on avait des querelles aujourd'hui avec le Pape, c'était uniquement sa faute ; mais peut-être avait-il ses vues particulières ! En effet, ses formes civiles, ses ménagemens vis-à-vis du Pape, sa généreuse

compassion pour des prêtres déportés avaient, dans le temps, fortement frappé les esprits en France.

Quant à la crainte que la révolution de Rome n'entraînât la guerre avec Naples, on la traita de subtilité. Nous avions nous-mêmes un parti nombreux à Naples, et nous ne devions rien craindre d'une puissance du troisième ordre. Berthier reçut donc l'ordre d'aller avec une armée saisir Rome, et y établir la république Romaine; ce qui fut exécuté. On établit à Rome trois consuls pour exercer le pouvoir; un sénat et un tribunat composèrent la législature. Quatorze cardinaux se rendirent à la basilique de Saint-Pierre; et chantèrent un Te Deum en commémoration du rétablissement de la république Romaine, qui n'était rien moins que l'abolition de l'autorité temporelle du Pape. Mais le peuple, enivré un moment de l'idée de l'indépendance, entraîna la plus grande partie du clergé. Cependant la main qui avait jusque-là retenu les officiers et les administrations de l'armée n'y était plus; on se livra dans Rome aux dernières dilapidations, on gaspilla tout le mobilier du Vatican, on saisit partout les tableaux et les objets rares. On indisposa tellement le pays, que le pays à son tour vint à bout d'indisposer l'armée: elle se souleva contre des généraux qu'elle

accusait. Ce mouvement séditieux des soldats fut du plus grand danger; on eut beaucoup de peine à les contenir. On croit avec raison qu'ils furent excités par des agens Napolitains, Anglais, Autrichiens.

5.—*Troisième incident.*

Bernadotte avait été nommé ambassadeur à Vienne. Ce choix *ne fut pas bon:* un général ne pouvait être agréable à une nation si constamment battue, il aurait fallu envoyer un personnage de l'ordre civil; mais le Directoire avait peu de ceux-ci à sa disposition, ou ils étaient trop obscurs, ou il les avait éloignés. Quoi qu'il en soit, Bernadotte, alors d'un caractère fort exalté, fit des fautes graves dans son ambassade. Un jour, sans qu'on en puisse deviner le motif, il fit arborer le pavillon tricolore au haut de sa maison. On pense qu'il y fut insidieusement poussé par des agens qui voulaient compromettre l'Autriche. En effet, la populace, à l'instigation des mêmes agens, se trouva tout-à-coup insurgée: elle arracha le drapeau, et insulta Bernadotte.

Le Directoire, dans sa fureur, manda *le Général d'Italie* pour s'appuyer de son influence dans l'opinion, et lui donna lecture d'un message aux Conseils, qui déclarait la guerre à

l'Autriche, et d'un décret qui lui donnait, à lui-même, le commandement de l'armée d'Allemagne. Il ne partagea pas l'opinion du Directoire. Si vous vouliez la guerre, il fallait vous y préparer indépendamment de l'événement de Bernadotte; il fallait ne pas engager vos troupes en Suisse, dans l'Italie méridionale, sur les bords de l'Océan; *il fallait ne pas proclamer le projet de réduire l'armée* à cent mille hommes: projet qui n'est pas encore exécuté, il est vrai, mais qui est connu, et décourage l'armée. Ces mesures indiquent que vous aviez compté sur la paix. Bernadotte a matériellement tort: en déclarant la guerre, c'est le jeu de l'Angleterre que vous jouez. Ce n'est pas connaître la politique du cabinet de Vienne que de croire que s'il eût voulu la guerre, il vous eût insulté. Il vous aurait caressé, endormi, pendant qu'il ferait marcher ses troupes. Vous n'auriez connu ses véritables intentions que par son premier coup de canon. Soyez sûrs que l'Autriche vous donnera toute satisfaction. Ce n'est point avoir un système politique, *que d'être entraîné ainsi par tous les événemens.* La force de la vérité calma le gouvernement. L'Autriche donna des satisfactions; les conférences de Selze eurent lieu, mais cet incident retarda l'expédition d'Égypte de quinze jours.

6.—*Retard de l'expédition d'Egypte.*

Napoléon commença à craindre, qu'au milieu des orages que l'impéritie du gouvernement et la nature des choses accumulaient autour de nous, cette entreprise ne fût funeste aux vrais intérêts de la patrie; il témoigna sa pensée au Directoire: L'Europe, disait-il, n'était rien moins que tranquille. Le congrès de Rastadt ne se terminait pas. On était obligé de garder des troupes dans l'intérieur, pour s'assurer des élections et comprimer les départemens de l'Ouest. Il proposait de contremander l'expédition, d'attendre des circonstances plus favorables.

Le Directoire, alarmé, soupçonnant *qu'il avait* le projet d'aspirer à la direction des affaires, n'en fut que plus ardent à presser l'expédition, d'autant plus qu'il ne sentait pas toutes les *conséquences* des changemens qu'il avait faits dans *le système public.* Selon lui, l'événement de la Suisse, loin de nous affaiblir, nous donnait d'excellentes positions, et les troupes Helvétiques pour auxiliaires. L'affaire de Rome était terminée, puisque le Pontife était déjà à Florence et la république Romaine proclamée; et celle de Bernadotte ne devait plus avoir de suite, car l'Empereur avait offert des répara-

tions. Le moment était donc plus favorable que jamais d'attaquer l'Angleterre, ainsi qu'on l'avait médité, en Irlande et en Egypte. Il offrit alors de laisser au moins Kléber ou Desaix, qui brûlaient d'être *de l'expédition.* Leur grand caractère et leurs talents supérieurs pourraient au besoin être en France d'une grande utilité; mais on refusa Kléber, que Rewbell détestait, et Desaix qu'on n'appréciait pas. La république, répondit-on, n'en était pas à ces deux Généraux près. Il s'en trouverait une foule pour faire triompher la patrie, si jamais elle était en danger.

7.—*L'intérieur de la République est menacé d'une crise.*

*Le Directoire était sur un abîme, mais il ne le croyait pas.* Les affaires allaient mal, aussi, dans l'intérieur. Le Directoire avait abusé de sa victoire de Fructidor. Il avait eu le tort de ne pas rallier à la république tout ce qui, n'ayant pas fait partie de la faction de l'étranger, n'avait été que séduit ou égaré. Il était privé par-là de l'assistance et des talens d'un grand nombre d'individus qui, par ressentiment, se jetaient dans le parti opposé à la république, bien que leurs intérêts et leurs opinions les portassent naturellement vers ce gouvernement. Il se trouvait contraint d'employer des hommes sans moralité.

De-là le mécontentement de l'opinion publique, et la nécessité de maintenir un grand nombre de troupes au-dedans, pour s'assurer des élections et contenir la Vendée.

Il était facile de prévoir que les nouvelles élections amèneraient une crise, que le nouveau tiers de législateurs serait composé d'hommes exagérés qui accroîtraient la source des maux qui pesaient sur la patrie. Le Directoire n'avait aucune politique intérieure; il marchait au jour le jour, entraîné par le caractère individuel des Directeurs, ou par la nature vicieuse d'un gouvernement de cinq personnes. Il ne prévoyait rien, et n'apercevait de difficultés que quand il était matériellement arrêté. Quand on leur disait : Comment ferez-vous aux élections prochaines ?—Nous y pourvoirons par une loi, répondait La Réveillère. La suite a fait voir de quelle nature était la loi méditée par le Directoire. *Quand on leur disait : Pourquoi ne relevez-vous pas tous les amis de la République qui n'ont été que menés et trompés, en Fructidor, par le parti de l'étranger ? Pourquoi ne pas rappeler Carnot, Portalis, Dumolard, Barbé-Marbois, etc. etc. afin de faire un faisceau contre le parti de l'étranger et les exagérés ? Mais les Directeurs attachaient peu de prix à ces observations ; ils se croyaient*

*populaires, et assis sur un terrain solide et ferme. Un parti composé de députés ayant influence dans les deux Conseils, des Fructidoriens patriotes qui cherchaient un protecteur, des genéraux les plus influens et les plus éclairés, pressèrent long-temps le Général d'Italie de faire un mouvement, et de se mettre à la tête de la République; il s'y refusa: il n'était pas encore assez fort pour marcher tout seul.* Il avait sur l'art de gouverner, et sur ce qu'il fallait à une grande nation, des idèes si differentes des hommes de la révolution et des assemblées, que, ne pouvant agir seul, *il cragnait* de compromettre son caractère. Il se détermina à partir pour l'Egypte, mais résolu de reparaître si les circonstances venaient à rendre sa personne nécessaire ou utile.

8.—*Cérémonie du 21 Janvier.*

Talleyrand, ministre des relations extérieures, *était l'homme* du Directoire. Il était évêque d'Autun, lors de la Révolution; il fut un des trois évêques qui prêtèrent serment à la constitution civile du clergé, et qui sacrèrent les évêques constitutionnels; ce fut lui qui dit la messe à la fameuse fédération de 1790. Député à l'Assemblée constituante, il y fit plusieurs rapports sur les biens du clergé. Sous la législ-

lative, il fut envoyé à Londres pour traiter avec le Gouvernement Anglais. Mais quand la Révolution eut pris une pente plus rapide et plus acerbe, *il devint suspect*, et fut contraint de se réfugier en Amérique.

Après le 13 Vendémiaire, la Convention raya l'ancien évêque d'Autun de la liste des émigrés: il reparut alors en France, et y fut très-protégé par *la coterie* de Madame de Staël. Il était discret, souple, insinuant, et gagna la faveur des Directeurs Barras, Merlin, Rewbell, et même de la Réveillère Lepaux, auxquels il faisait la cour, comme il la faisait jadis à Versailles. Il devint ministre des affaires étrangères, ce qui le mit en correspondance avec le négociateur de Campo-Formio. Talleyrand s'attacha, dès cet instant, à plaire *au général*, et à s'insinuer dans son esprit; c'est lui que le Directoire employait constamment auprès *du Général d'Italie*. A l'approche du 21 Janvier, où le Gouvernement célébrait l'anniversaire de l'exécution de Louis XVI. ce fut un grand objet de discussion entre les Directeurs et les ministres, de savoir si Napoléon devait aller à la cérémonie ou non. On craignait d'un côté, que s'il n'y allait pas, cela ne dépopularisât la fête; de l'autre, que s'il y allait, on n'oubliât le Directoire, pour s'occuper de lui. Néanmoins on conclut

qu'il devait y aller. Talleyrand, comme de coutume, se chargea de la négociation ; *le général* s'en excusa, disant qu'il n'avait pas de fonctions publiques, qu'il n'avait personnellement rien à faire à cette cérémonie, qui, par sa nature, plaisait à fort peu de monde. Il ajoutait que cette fête était des plus impolitiques ; que l'événement qu'elle rappelait était une catastrophe, un vrai malheur national. Qu'il comprenait très-bien qu'on célébrât le 14 Juillet, parce que c'était une époque où le peuple avait conquis ses droits ; mais que le peuple aurait pu conquérir ses droits, établir même une république, sans se souiller du supplice *d'un Prince déclaré inviolable, et non responsable par la constitution même.* Qu'il ne prétendait pas discuter si cela avait été utile ou inutile, mais qu'il soutenait que c'était un incident malheureux. Qu'on célébrât des fêtes nationales pour des victoires, mais qu'on pleurait sur les victimes *restées sur le champ de bataille.* Qu'il était assez simple d'ailleurs que lui, Talleyrand, étant ministre, dût y paraître, mais qu'un simple particulier n'avait rien à y faire. Que cette politique de célébrer la mort d'un homme ne pouvait jamais être l'acte d'un gouvernement ; mais seulement celui d'une faction, *comme qui dirait d'un club de Jacobins.* Qu'il ne concevait pas comment le

Directoire, qui avait proscrit les jacobins et les anarchistes; qui aujourd'hui traitait avec tant de Princes, ne sentait pas qu'une telle cérémonie faisait à la république beaucoup plus d'ennemis que d'amis, éloignait au lieu de rapprocher, aigrissait au lieu d'adoucir, ébranlait au lieu de raffermir, était indigne enfin du gouvernement d'une grande nation. Talleyrand mettait en jeu tous ses moyens : il essayait de prouver que c'était juste, parce que c'était politique, et que c'était politique, disait-il ; car tous les pays et toutes les républiques avaient célébré, comme un triomphe, la chute du pouvoir absolu et le meurtre des tyrans. Ainsi Athènes avait toujours célébré la mort de Pisistrate, et Rome, la chute des Décemvirs. Il ajoutait que, d'ailleurs, c'était une loi qui régissait le pays, et que, dès-lors, chacun lui devait soumission et obéissance ; il concluait enfin que l'influence du général sur l'opinion était telle, qu'il devait y paraître, ou qu'autrement son absence pourrait blesser les intérêts de la chose publique. Après plusieurs pourparlers on trouva un *mezzo* terminé : l'Institut se rendait à cette fête ; il fut convenu que *le membre de l'Institut suivrait* sa classe qui remplissait un devoir de corps. Cette affaire, ainsi ménagée par Talleyrand, fut très-agréable au Directoire.

Cependant, quand l'Institut entra à Saint-Sulpice, où se célébrait cette cérémonie, quelqu'un, qui reconnut Napoléon, l'ayant fait apercevoir, il n'y eut plus, dès cet instant, d'autres yeux que pour lui. Ce que le Directoire avait craint, lui-même, arriva ; il se trouva complètement éclipsé. Quand la fête fut terminée, on laissa le Directoire sortir tout seul. La multitude demeura pour celui qui avait voulu se perdre dans la foule de l'Institut, et fit retentir les airs de *vive le Général de l'armée d'Italie!* de sorte que cet événement ne fit qu'accroître le déplaisir des gouvernans.

Un autre événement mit Talleyrand à même d'être encore *agréable au Directoire.* Dans un café, ou lieu public, chez Garchi, deux jeunes gens, sous prétexte de ralliement politique, dans la manière dont leurs cheveux étaient tressés, furent insultés, attaqués, assassinés. Ce guet-à-pens avait été dirigé par les ordres du ministre de la police, Sottin, et par ses agens. Or les circonstances étaient déjà telles pour *le Général d'Italie,* que, bien qu'au fond de son domicile, il était obligé néanmoins, pour sa propre sûreté, de porter une attention inquisitive sur des événemens de cette nature. Il fit éclater son indignation, et Talleyrand lui fut envoyé pour le calmer. Celui-ci disait qu'un pareil

événement était commun en temps de crise, que les momens de révolution sortaient de la loi commune, qu'ici il devenait nécessaire d'en imposer à la haute société, et de réprimer la hardiesse des salons ; qu'il était des genres de fautes que les tribunaux ne sauraient atteindre ou réprimer ; qu'on ne pouvait sans doute approuver la lanterne de l'Assemblée constituante, et que cependant, sans elle, la révolution n'eût jamais marché ; qu'il est des maux qu'on doit tolérer, parce qui'ls évitaient de plus grands maux. *Le Général* répondait qu'un pareil langage eût été tout au plus supportable avant Fructidor, lorsque les partis étaient en présence, et qu'on avait mis le Directoire plutôt dans le cas de se défendre, que dans la situation d'administrer ; qu'alors, peut-être, cet acte eût pu s'excuser sur la nécessité ; mais qu'aujourd'hui que ce gouvernement se trouvait investi de toute la puissance, que la loi ne trouvait d'opposition nulle part, que les citoyens étaient tous, si non affectionnés, du moins soumis ; cette action devenait un crime atroce, un véritable outrage à la civilisation ; que partout où se prononçaient les mots de loi et de liberté, tous les citoyens demeuraient solidaires les uns des autres : qu'ici, dans cette expédition de coupe-jarrets, chacun devait se trouver frappé de terreur, se demander où cela s'ar-

rêterait, se croire sous le régime des janissaires. Ces raisons étaient trop plausibles pour avoir besoin d'être développées à un homme de l'esprit et du caractère de M. de Talleyrand; mais il avait une mission, il cherchait à justifier une administration dont il ambitionnait de conserver la faveur et la confiance.

---

## JOURNAL RESUMÉ.

### SAMEDI 1er JUIN.

*Voltaire. — Jean Jacques. — Anglais et Français, différence caractéristique. — M. de Chateaubriand. — Son discours pour l'Institut. — Colères feintes de l'Empereur; ses principes à cet égard.*

L'Empereur m'a fait venir; il avait pris un bain de trois heures. Il me donnait à deviner ce qu'il y avait lu; c'était la Nouvelle-Héloïse qui l'avait tant charmé à Briars. En l'analysant de nouveau, il la sabrait cette fois tout-à-fait. Le rocher de la Meillerie est venu en citation; il croyait l'avoir détruit par la route qu'il avait fait ouvrir pour le passage du Simplon; je l'ai assuré qu'il en restait encore assez pour en con-

server le parfait souvenir : il s'avançait, disais-je, en saillie sur le chemin même, et ferait encore, au besoin, un très-beau saut de Leucade.

L'Empereur attribuait, en grande partie, au beau portrait de milord Edouard, dans la Nouvelle Héloïse, et à quelques pièces de Théâtre de Voltaire, la belle réputation du caractère Anglais en France. Il s'étonnait de la facilité de l'opinion dans ces temps-là: Voltaire et J. Jacques l'avaient gouvernée à leur gré; ils seraient bien moins heureux aujourd'hui. Si Voltaire surtout avait régné sur ses contemporains, disait-il, s'il avait été le héros du temps, c'est que tous alors n'étaient que des nains.

Passant à la différence des Anglais aux Français : " La première classe, chez les Anglais, " disait l'Empereur, avait de l'orgueil; chez " nous, elle avait le malheur de n'avoir que de " la vanité: là gisait la grande différence ca-" ractéristique des deux peuples. La masse " du nôtre présentait certainement aujourd'hui " le peuple de l'Europe qui avait le plus de " sentiment national; il avait profité de ses " vingt-cinq ans de révolution; mais malheu-" reusement la classe qu'elle avait élevée, ob-" servait-il, n'avait point répondu à ses nou-" velles destinées; elle n'avait montré que cor-" ruption et versatilité; elle n'avait déployé

" dans les dernières crises, ni talens, ni carac-
" tère, ni vertu; elle avait perdu l'honneur du
" peuple."

On a lu à l'Empereur un discours de M. de Chateaubriand pour rendre le clergé apte à hériter; c'était, observait-il, un discours d'Académie, et non pas une opinion de législateur. Il y avait beaucoup d'esprit, fort peu de sens, aucune vue. " Laissez hériter le clergé, disait " l'Empereur, et personne ne mourra sans être " obligé de payer son absolution; car, de quelque " opinion qu'on soit, personne ne sait où il va en " quittant la vie. C'est là le grand, le dernier " compte, aussi personne ne peut répondre de " son dernier sentiment, ni de la force de sa " tête. Qui peut dire que je ne mourrai pas " dans les bras d'un confesseur, et qu'il ne me " fera pas faire amende honorable pour le mal " même que je n'aurai pas fait?"—Du reste, a " observé quelqu'un, ici M. de Chateaubriand " soutient une opinion plutôt qu'un sentiment; ' on a des raisons de croire qu'*en religion* et " *en politique*, il prêche souvent ce dont il n'est " pas convaincu."

*En religion.*

On sait qu'avant de travailler à son Génie du Christianisme, il publia à Londres un ouvrage

très-anti-religieux *. Un bénédictin de Serèze (Dulau), homme d'esprit et de jugement, que l'émigration avait fait libraire à Londres, et auquel M. de Chateaubriand avait confié la vente de son ouvrage, se permit de lui donner un sage conseil. Il lui observa que les lieux et les temps n'étaient plus favorables aux déclamations anti-religieuses ; qu'elles étaient devenues banales et de mauvais ton ; que le moyen le plus sûr de capter désormais l'intérêt public, serait de prendre le contrepied, de se vouer, au contraire, à la défense de la religion. M. de Chateaubriand le crut, et fit son Génie du Christianisme. Or, le bénedictin avait si bien jugé le choix du moment, qu'il est à croire que si le Génie du Christianisme venait à paraître aujourd'hui, en dépit de tout son mérite intrinsèque, il n'obtiendrait pas parmi nous tout le succès qu'il a eu.

La nomination de l'auteur du Génie du Christianisme, précisément à la légation de Rome, fut considérée dans le temps comme une vraie galanterie de la part du Premier Consul, et reçue par M. de Chateaubriand comme un premier triomphe qui lui en assurait de bien plus grands encore dans la capitale du monde chrétien, au sein des princes de l'Eglise. Mais il ne tarda pas à se convaincre d'un gros mécompte ; car on

* Essai sur les Revolutions, Anciennes et Modernes.

se montra fort scandalisé, à Rome, de voir la religion transformée en Roman, et les docteurs réprouvèrent sans balancer le *Génie du Christianisme*, qu'ils disaient hérissé d'hérésies.

Toutefois M. de Chateaubriand, intrépidement retranché derrière son mérite, eut pour ressource de prendre en pitié de pareilles niaiseries! Et, à quelque temps de là, se trouvant parrain d'une petite fille, il lui donna le nom d'*Atala*; mais le prêtre refusa net, tandis que, de son côté, M. de Chateaubriand insista avec toute l'obstination d'un auteur et la fierté d'un ambassadeur. Cela fit du bruit, et il porta plainte au Cardinal-Gouvernant, qui se trouva de l'opinion du prêtre, et reçut fort mal une confidence de M. de Chateaubriand, qui, croyant avoir acquis les droits d'initié, terminait ses argumens, disant: "Qu'il était bien ridicule que ce fût à "lui qu'on fît une pareille difficulté; car, obser- "vait-il, votre Eminence, *entre nous*, doit bien "savoir que d'Atala à toutes les autres saintes il "n'y a pas grande différence."

L'Empereur a été fort amusé de ces détails, qu'il disait entendre pour la première fois; et le narrateur a observé que bien qu'il ne pût pas les garantir précisément, ils avaient néanmoins pour lui le caractère de l'authenticité, ayant été recueillis d'un des successeurs de M. de Chateaubriand à la lègation de Rome.

*En Politique.*

On a vu, continuait-on, M. de Chateaubriand venir à Napoléon, et s'en éloigner, y venir de nouveau pour s'en éloigner encore. Et lorsqu'il a été à son service, l'Empereur se plaint de sa malveillance, de sa déloyauté, notamment dans sa légation de Rome, auprès du vieux Roi de Sardaigne *.

Lors de la catastrophe de 1814, il s'est signalé par des pamphlets si outrageusement passionnés, tellement virulens, si effrontément calomnieux, qu'ils inspirèrent le dégoût, et qu'il est à croire qu'il les regrette à présent, et qu'un aussi beau talent que le sien ne se prostituerait pas à les reproduire aujourd'hui.

Quelques années avant nos désastres, l'Empereur, lisant quelques morceaux de cet écrivain, demanda comment il se faisait qu'il ne fût pas de l'Institut. Ces paroles furent aussitôt une recommandation toute-puissante: M. de Chateaubriand s'empressa d'en aller solliciter le prix, et fut nommé à la presque unanimité.

C'était un usage de rigueur à l'Institut que le récipiendaire fît l'éloge de son prédécesseur; M. de Chateaubriand, assuré que, pour peu

* Voyez les lettres du Cap, page .....

qu'on eût déjà occupé le moindrement l'attention publique, le moyen le plus sûr de devenir tout à-fait célèbre était de sortir de la route battue, et de prendre au rebours des autres, consacra une partie de son discours à flétrir les principes politiques de M. Chénier, son devancier, et à le proscrire comme régicide. Ce fut un vrai plaidoyer politique où il discutait la restauration de la monarchie, le jugement et la mort de Louis XVI. Ce fut alors une grande rumeur dans tout l'Institut ; les uns refusant d'entendre un discours qui leur paraissait indécent ; d'autres, au contraire, appuyant pour qu'on en admît la lecture. De l'Institut la querelle se répandit dans Paris, elle remplit et divisa bientôt tous les cercles de la capitale. L'Empereur, à qui tout parvenait et qui voulait tout connaître, se fit apporter ce discours ; il le trouva de la dernière extravagance, et en prononça sur le champ l'interdiction. Un de ses grands-officiers, membre de l'Institut, qui avait opiné vivement pour la lecture du discours, lui servit à l'un de ses couchers, à manifester son opinion : "Et depuis "quand, Monsieur, lui dit-il avec sévérité, "l'Institut se permet-il de devenir une assem- "blée politique? Qu'il fasse des vers, qu'il cen- "sure les fautes de la langue ; mais qu'il ne sorte "pas du domaine des muses, ou je saurai l'y

" faire rentrer... Est-ce bien vous, Monsieur, " qui avez voulu autoriser une pareille diatribe? " Que M. de Chateaubriand ait de l'insanité ou " de la malveillance, il y a pour lui des pe- " tites-maisons ou un châtiment, et puis peut- " être encore est-ce son opinion, et il n'en doit " pas le sacrifice à ma politique qu'il ignore, " comme vous, qui la connaissez si bien; il peut " avoir son excuse; vous ne sauriez avoir la " vôtre, vous qui vivez à mes côtés, qui savez " ce que je fais, ce que je veux. Monsieur, je " vous tiens pour coupable, pour criminel: vous " ne tendez à rien moins qu'à ramener le désor- " dre, la confusion, l'anarchie, les massacres. " Sommes-nous donc des bandits, et ne suis-je " qu'un usurpateur! Je n'ai détrôné personne; " Monsieur; j'ai trouvé, j'ai relevé la couronne " dans le ruisseau, et le peuple l'a mise sur ma " tête; qu'on respecte ses actes !...

" Analyser en public, mettre en question, dis- " cuter des faits aussi récens, dans les circon- " stances où nous nous trouvons, c'est recher- " cher des convulsions nouvelles, c'est être " l'ennemi du repos public. La restauration de " la monarchie est et doit demeurer un mystère; " et puis, qu'est-ce que cette nouvelle proscrip- " tion prétendue des conventionnels et des ré- " gicides? Comment oser réveiller des points

" aussi délicats? Laissons à Dieu à prononcer " sur ce qu'il n'est plus permis aux hommes de " juger! Seriez-vous donc plus difficile que " l'Impératrice? Elle a bien des intérêts aussi " chers que vous peut-être, et bien autrement " directs; imitez bien plutôt sa modération, sa " magnanimité; elle n'a voulu rien apprendre, " ni rien connaître."

" Eh quoi! l'objet de tous mes soins, le fruit " de tous mes efforts serait-il donc perdu! C'est " donc à dire que si je venais à vous manquer; " demain, vous vous égorgeriez encore entre " vous de plus belle." Et marchant à grands pas il se frappait le front de la main, disant: " *Ah! pauvre France! que tu as long temps en-* " *core besoin d'un tuteur!*"

Puis il reprit: "J'ai fait tout au monde pour " accorder tous les partis: je vous ai réunis " dans les mêmes appartemens, fait manger aux " mêmes tables, boire dans les mêmes coupes; " votre union a été l'objet constant de mes " soins: j'ai le droit d'exiger qu'on me se- " conde . . ."

" Depuis que je suis à la tête du gouverne- " ment, m'a-t-on jamais entendu demander ce " qu'on était? ce qu'on avait été? ce qu'on avait " dit, fait, écrit? qu'on m'imite!"

" On ne m'a jamais connu qu'une question,

" un but unique: *Voulez-vous être bon Français* " *avec moi?* et sur l'affirmative j'ai poussé chacun dans un défilé de granit, sans issue à " droite ou à gauche, obligé de marcher vers " l'autre extrémité où je montrais, de la main, " l'honneur, la gloire, la splendeur de la " patrie."

La mercuriale fut si vive que celui à qui elle s'adressait, homme d'honneur et de grande délicatesse d'ailleurs, se crut obligé de demander une audience le lendemain, voulant remettre sa démission. Cette audience lui fut accordée, et l'Empereur, l'apercevant, lui dit: "Mon cher, " vous venez pour la conversation d'hier; elle " vous a affligé, et moi aussi; mais c'est un aver- " tissement que j'ai voulu donner à beaucoup; " s'il produit quelque bien, ce doit être notre " consolation à tous deux; qu'il n'en soit plus " question." Et il parla d'autres choses.

C'est ainsi que souvent l'Empereur attaquait tout en masse, sur de simples individus; et il le faisait avec un grand éclat, pour qu'on en demeurât frappé davantage; mais ses colères publiques, dont on a fait tant de bruit, n'étaient que feintes et factices. L'Empereur disait qu'il avait prévenu par-là bien des fautes, et s'était épargné beaucoup de châtimens.

Un jour, dans une de ses grandes audiences,

il attaqua un colonel, avec la plus grande chaleur et tout-à-fait avec l'accent de la colère, sur de légers désordres commis par son régiment envers les habitans du pays qu'il venait de traverser en rentrant en France; et comme le colonel, pensant la punition fort au-dessus de la faute commise, cherchait à se disculper, et y revenait souvent; l'Empereur lui disait à voix basse, sans discontinuer la mercuriale publique: "C'est "bien; mais taisez-vous... je vous crois; mais "demeurez tranquille..." Et plus tard, en le revoyant seul, il lui dit: "C'est que je fustigeais "en vous des généraux qui vous entouraient, et "qui, si je me fusse adressé directement à eux, "se seraient trouvés mériter la dernière dégra-"dation, peut-être davantage."

Mais si l'Empereur attaquait de la sorte en public, il lui arrivait parfois aussi de se voir attaqué à son tour: j'ai été témoin de plusieurs exemples.

Un jour à Saint-Cloud, à la grande audience du dimanche, et précisément à mon côté, un sous-préfet ou autre fonctionnaire Piémontais, l'air égaré, et tout hors de lui, l'interpelle de la voix la plus élevée lui demandant justice sur sa destitution, soutenant qu'il avait été faussement accusé, condamné. — "Allez trouver mes "ministres, lui répondit l'Empereur. — Non,

"Sire, c'est par vous que je veux être jugé.—
"Je ne le saurais; je n'en ai point le temps; j'ai
"à m'occuper de tout l'Empire, et mes ministres
"sont institués pour s'occuper des individus.—
"Mais ils me condamneront toujours.—Et pour-
"quoi?—Parce que tout le monde m'en veut.—
"Et pourquoi encore?—Parce que je vous aime.
"Il suffit qu'on vous soit attaché pour qu'on
"devienne en horreur à tout le monde.—Ce
"que vous dites là est bien fort, Monsieur, dit
"l'Empereur avec calme; j'aime à croire que
"vous vous trompez." Et il passa tranquillement au voisin, tandis que nous en demeurions déconcertés, et en avions rougi d'embarras. Une autre fois, à une parade, un jeune officier, aussi tout hors de lui, sort des rangs pour se plaindre qu'il est maltraité, dégradé; qu'on a été injuste à son égard, qu'on lui a fait éprouver des passedroits, et qu'il y a cinq ans qu'il est lieutenant sans pouvoir obtenir d'avancement. —"Calmez vous, lui dit l'Empereur, moi je l'ai
"bien été sept ans, et vous voyez qu'après tout,
"cela n'empêche pas de faire son chemin."
Tout le monde de rire, et le jeune officier, subitement refroidi, d'aller reprendre son rang. En tout, rien n'était plus commun que de voir les individus s'attaquer à l'Empereur et lui tenir tête.

Je l'ai vu maintes fois, dans de vives et chaudes réclamations, ne pouvoir obtenir la dernière parole, et prendre le parti de céder en passant à d'autres personnes ou en changeant de sujet.

*Principe général.*

Les actes de l'Empereur, quelque passionnés qu'ils parussent, étaient toujours accompagnés de calcul. "Quand un de mes ministres, disait-il, ou quelqu'autre grand personnage avait fait une faute grave, qu'il y avait vraiment lieu à se fâcher, que je devais vraiment me mettre en colère, être furieux ; alors j'avais toujours le soin d'admettre un tiers à cette scène ; j'avais pour règle que, quand je me décidais à frapper, le coup devait porter sur beaucoup ; celui qui le recevait ne m'en voulait ni plus ni moins ; et celui qui en était le témoin, dont il eût fallu voir la figure et l'embarras, allait discrètement transmettre au loin ce qu'il avait vu et entendu ; une terreur salutaire circulait de veine en veine dans le corps social. Les choses en marchaient mieux ; je punissais moins, je recueillais infiniment, et sans avoir fait beaucoup de mal."

DIMANCHE 2.

*Réflexions sur le Gouverneur.—Dépenses de la maison de l'Empereur aux Tuileries.—Sur les bonnes comptabilités.— MM. Mollien, Labouillerie.*

L'Empereur est sorti à cheval sur les huit heures; il y avait bien long-temps qu'il s'en était abstenu. En remontant la vallée du jardin de la compagnie, il est entré chez un des adjudans du camp, dont la femme est catholique; il y est demeuré quelques instans, et y a été fort gai. De-là nous nous sommes dirigés vers la demeure de Mme Bertrand, où l'Empereur est descendu, et est demeuré fort long-temps. Il y peignait énergiquement et avec beaucoup d'esprit les rapports du Gouverneur avec nous; ses mesures subalternes, son peu d'égards, le rétréci de sa police, le ridicule de sa gestion, son ignorance des affaires et des manières. « Nous avions, disait-il, à nous plaindre sans « doute de l'Amiral, mais au moins était-il « Anglais; au lieu que celui-ci n'était qu'un « mauvais sbire d'Italie. Nous n'avons pas les « mêmes mœurs, disait-il, nous ne saurions nous « entendre; nos sentimens ne parlent pas le « même langage: il ne se doute pas que des « monceaux de diamans ne sauraient effacer

« l'arrestation qu'il est venu faire d'un de nos « domestiques, presque à mes yeux. Depuis « ce jour-là, il a répandu la pâleur sur toute « ma maison. »

Au retour, nous avons déjeûné dans le jardin.

Le soir, durant le double tour de calèche, le temps s'est passé à tracer le budjet de celui qui à Paris, aurait 150 mille livres de rente : l'écurie, disait l'Empereur, devait y entrer pour un sixième, la table pour un quart, etc.

J'ai déjà dit qu'il aimait ces calculs, qui prenaient toujours quelque chose de neuf et de piquant dans sa bouche.

La conversation a conduit à des détails plus curieux sur la liste civile et les dépenses de la maison de l'Empereur. Voici ce que j'en ai recueilli :

La table était d'un million, et pourtant le dîner de la personne de l'Empereur n'était dans ce compte que pour cent francs par jour. Jamais on n'a pu arriver à le faire manger chaud, parce qu'une fois au travail, on ne savait jamais quand il quitterait ; aussi, l'heure du dîner venue, on mettait pour lui des poulets à la broche de demi-heure en demi-heure ; et l'on en a vu rôtir des douzaines avant d'atteindre celui qui lui a été présenté.

La conversation est passée de-là aux avan-

tages d'une bonne comptabilité. L'Empereur citait surtout sur ce point Messieurs *de Mollien* et *Labouillerie*. Le premier avait ramené le trésor public à une simple maison de banque; si bien que l'Empereur, dans un seul tout petit cahier, avait, disait-il, constamment sous les yeux l'état complet de ses affaires, sa recette, sa dépense, ses arriérés, ses ressources, etc. etc.

L'Empereur disait avoir eu dans ses caves, aux Tuileries, jusqu'à 400 millions en or, qui étaient tellement à lui, qu'il n'en existait d'autres traces qu'un petit livret dans les mains de son trésorier particulier. Tout s'est fondu à mesure, et surtout lors des revers, dans les dépenses de l'État. Comment aurait-il pu, disait-il, songer à s'en réserver rien, il s'était identifié tout-à-fait avec la nation.

Il disait encore avoir fait entrer en France plus de deux milliards de numéraire, sans compter tout ce que les individus pouvaient en avoir rapporté pour leur propre compte.

L'Empereur disait avoir été vivement sensible à ce qu'en 1814 M. de Labouillerie, se trouvant à Orléans avec des dixaines de millions, à lui Napoléon, sa propriété personnelle, les eût portés à M. le Comte d'Artois, à Paris, au lieu de les conduire à Fontainebleau, comme cela était de son devoir et de sa conscience.

" Labouillerie pourtant n'était pas un méchant " homme, disait l'Empereur, je l'avais aimé et " estimé. Au retour de 1815, il sollicita vive- " ment d'être admis près de moi et de pouvoir " se justifier ; il aurait prouvé sans doute que " c'était la faute de son ignorance et non de " son cœur. Il me connaissait bien ; il savait " que s'il arrivait jusqu'à moi, il en serait quitte " pour quelques paroles de colère. Mais je " me connaissais aussi, j'étais résolu de ne pas " le reprendre : je refusai de le voir. C'était " le seul moyen que j'avais en cette occasion " de résister à lui et à plusieurs autres."

" Toutefois *Estève*, son prédécesseur, n'en " eût pas fait autant ; il m'était chaudement at- " taché ; il m'eût conduit mon trésor par force " à Fontainebleau. S'il ne l'eût pu, il l'eût en- " terré, jeté dans les rivières, distribué, plutôt " que de le livrer."

LUNDI 3.

*Sur les femmes, etc.—La polygamie.*

L'Empereur, après un bain de trois heures, est sorti vers les cinq heures pour promener dans le jardin. Il était fort triste, silencieux, avait l'air souffrant. Nous sommes montés en calèche, et peu à peu il a repris, et est devenu plus causant.

Au retour, il a promené encore quelque temps, pour faire la guerre à l'une de ces dames qui étaient avec nous. Il s'est amusé à déclamer contre les femmes. "Nous n'y entendions rien, "nous autres peuples de l'Occident, disait-il, "et un clignottement de côté nous prévenait "de sa malice, nous avions tout gâté en trai-"tant les femmes trop bien. Nous les avions "portées, à grand tort, presque à l'égal de "nous. Les peuples de l'Orient avaient bien "plus d'esprit et de justesse, ils les avaient "déclarées la véritable propriété de l'homme, "et, en effet, la nature les avait faites nos es-"claves; ce n'est que par nos travers d'esprit "qu'elles osent prétendre à être nos souve-"raines; elles abusaient de quelques avantages "pour nous séduire et nous gouverner. Pour "une qui nous inspirait quelque chose de "bien, il en était cent qui nous faisaient faire "des sottises." Et, continuant d'applaudir aux maximes de l'Orient, il approuvait fort la polygamie, la prétendait dans la nature, était très-adroit et très-fécond à le prouver. "La "femme, disait-il, est donnée à l'homme pour "qu'elle fasse des enfans. Or, une femme "unique ne pourrait suffire à l'homme pour "cet objet; elle ne peut être sa femme quand "elle est grosse, elle ne peut être sa femme

" quand elle nourrit, elle ne peut être sa " femme quand elle est malade, elle cesse d'être " sa femme quand elle ne peut plus lui donner " d'enfans ; l'homme, que la nature n'arrête ni " par l'âge, ni par aucun de ces inconvéniens, " doit donc avoir plusieurs femmes, etc. etc."

" Et de quoi vous plaindriez-vous après tout, " Mesdames, continuait-il en souriant de côté, " ne vous avons-nous pas reconnu une ame? " vous savez qu'il est des philosophes qui ont " balancé. Vous prétendriez à l'égalité? Mais " c'est folie : la femme est notre propriété, " nous ne sommes pas la sienne ; car elle nous " donne des enfans, et l'homme ne lui en donne " pas. Elle est donc sa propriété comme l'arbre " à fruit est celle du jardinier. Si l'homme fait " une infidélité à sa femme, qu'il lui en fasse " l'aveu, s'en repente, il n'en demeure plus " de traces ; la femme se fâche, pardonne, ou " se raccommode, et encore y gagne-t-elle par- " fois. Il ne saurait en être ainsi de l'infidélité " de la femme : elle aurait beau l'avouer, s'en " repentir : qui garantit qu'il n'en demeurera " rien? Le mal est irréparable, aussi ne doit- " elle, ne peut-elle jamais en convenir. Il n'y a " donc, Mesdames, et vous devez en convenir, " que le manque de jugement, des idées com- " munes et le défaut d'éducation qui puisse

"porter une femme à se croire en tout l'égale
"de son mari. Il n'y a, du reste, rien de désho-
"norant dans la différence; chacun a ses pro-
"priétés et ses obligations: vos propriétés,
"Mesdames, sont la beauté, les grâces, la sé-
"duction; vos obligations, la dépendance et la
"soumission, etc. etc."

Après le dîner, l'Empereur a envoyé mon fils chercher les Mémoires du chevalier de Grammont et un volume du Théâtre de Voltaire. Se créant, disait-il, la tâche d'atteindre onze heures, il a lu assez long-temps du premier ouvrage, observant combien peu de chose peut amuser quand on y répand du véritable esprit. Quant à Voltaire, il a parcouru Mahomet, Sémiramis et autres, en faisant ressortir les vices, et concluant, comme de coutume, que Voltaire n'a connu ni les choses, ni les hommes, ni les grandes passions.

MARDI 4.

*Reprises des Mémoires de l'Empereur, etc.*

L'Empereur m'a fait appeler vers les quatre heures, pour aller en calèche. Il m'a dit qu'il venait enfin de dicter de nouveau, et que cela n'était pas sans quelque mérite; qu'il avait été toute la matinée d'une humeur détestable; qu'il

avait d'abord essayé de sortir vers une heure, mais qu'il était rentré bientôt, absorbé par le dégoût et l'ennui, et que, ne sachant que faire, il lui était venu dans l'idée de se remettre à dicter.

Il y avait long-temps que l'Empereur avait interrompu le travail régulier de ses Mémoires. Ma campagne d'Italie était finie depuis plusieurs mois; celle d'Egypte de Bertrand l'était aussi; le Général Gourgaud avait été fort malade; tout cela avait amené des lacunes qui avaient créé le dégoût. L'Empereur en était demeuré là, et ne se sentait pas le courage de s'y remettre. J'ai profité de ce qu'il venait de dire pour lui observer que ses dictées étaient pour lui le grand, le seul moyen de tromper son ennui, d'user le temps, et pour nous l'inestimable avantage d'acquérir de véritables trésors chers à l'honneur, à la gloire de la France. Qu'il était d'une importance réelle qu'il continuât son Histoire. Chacun de nous, assurais-je, donnerait volontiers son sang pour l'obtenir; il le devait à sa mémoire, à sa famille, à nous. Où son fils trouverait-il sa véritable Histoire? Qui pourrait la lui tracer dignement? Sans ces documens précieux, que de choses finiraient avec Napoléon! Nous qui l'entourions jadis, que savions-nous alors? que n'avons-nous pas appris ici? etc. etc.

L'Empereur a répondu qu'il allait s'y remettre, et il a posé la question sur le plan à suivre: serait-ce une Histoire? seraient-ce des Annales? Il l'a discuté long-temps sans pouvoir rien arrêter.

A dîner, il a dit: "J'ai été fort grondé aujourd'hui sur ma paresse; je vais donc me remettre au travail, attaquer plusieurs points à la fois, chacun aura son lot. Hérodote n'a-t-il pas, je crois, donné le nom des Muses à ses livres, a-t-il dit en me regardant? Eh bien! je veux que chacun des miens porte un des vôtres. Il n'y aura pas jusqu'au petit Emmanuel qui n'ait le sien. Je vais entamer le consulat avec Montholon. Gourgaud aura quelque autre époque ou des batailles détachées, et le petit Emmanuel préparera les pièces et les matériaux de l'époque du couronnement."

MERCREDI 5.

*Ecole militaire.—Plan d'éducation ordonné par l'Empereur.—Ses intentions pour les vieux Militaires.—Changemens opérés dans les habitudes de la Capitale.*

L'Empereur est sorti vers les quatre heures, il ne se portait pas bien du tout; il avait pris un bain de trois heures. La temperature était pourtant délicieuse; c'était une belle soirée d'Europe. Nous avons été joindre la calèche en

promenant, et avons fait notre tour accoutumé. Notre conversation a été sur l'ancienne École militaire de Paris, le luxe qu'on y employait à notre égard, la sévérité au contraire que l'Empereur avait établie dans les siennes.

A l'Ecole militaire de Paris, nous étions nourris, servis magnifiquement, traités en toute chose comme des officiers jouissant d'une grande aisance, plus grande que celle de la plupart de nos familles, plus grande que celle dont la plupart de nous devions jouir un jour. L'Empereur, dans ses Ecoles militaires, avait voulu, disait-il, éviter ce travers; il avait voulu surtout que ses jeunes officiers, qui devaient commander un jour des soldats, eussent commencé par être eux-mêmes de vrais soldats, eussent pratiqué eux-mêmes tous les détails techniques, ce qui est d'un avantage immense, disait-il, dans le reste de la vie, pour pouvoir les suivre et les faire observer dans ceux que l'on doit faire obéir. Ainsi, à Saint-Germain, les jeunes gens pansaient eux-mêmes leurs chevaux, apprenaient à les ferrer, etc. etc. A Saint-Cyr, s'observaient tous les détails correspondans: ils étaient vraiment à la chambrée, mangeaient à la gamelle, etc. etc., le tout sans que le reste des instructions analogues à leur condition future en souffrît aucunement; en un mot, ils ne

sortaient qu'ayant réellement gagné leur grade d'officier, et capables de commander et de faire aller, des soldats. "Aussi, disait l'Empereur, "si les jeunes gens qui se présentèrent dans les "corps à l'origine de cette institution, y fu-"rent reçus d'abord avec une grande jalousie, "du moins fut-on obligé de rendre pleine jus-"tice à leur tenue et à leur capacité."

On voit le même esprit présider aux institutions d'Ecouen, de Saint-Denis, et autres établissemens que la bienfaisante sollicitude de Napoléon créa pour les filles des membres de la Légion d'honneur. Des réglemens, dressés par lui-même, ordonnaient de n'y employer que ce qui aurait été confectionné dans la maison et par les mains mêmes des élèves. Ces réglemens bannissaient tout espèce de luxe, la coquetterie, le théâtre, et devaient n'avoir d'autre but, disait l'Empereur, que d'en faire de bonnes ménagères et d'honnêtes femmes.

Napoléon, auquel la voix publique donnait, au temps de sa puissance, un caractère si dur et un cœur si froid, est pourtant bien certainement le souverain qui a mis le plus de véritables sentimens en action; c'est que, par une tournure d'esprit qui lui était particulière, il évitait toutes démonstrations de sensibilité avec

autant de soin que d'autres en mettent à les prodiguer.

Il avait adopté tous les enfans des militaires tués à Austerlitz, et pour lui un tel acte ne se bornait pas à une pure formalité: il les eût dotés.

Je tiens de la bouche d'un jeune homme, qui me l'a raconté depuis mon retour en Europe, et encore avec les larmes de la reconnaissance, qu'ayant été assez heureux, sortant à peine de l'enfance, pour donner une preuve de dévouement, qui avait été remarquée, l'Empereur lui demanda quelle carrière il voulait suivre, et, sans attendre sa réponse, en désigna une lui-même. A quoi le jeune homme ayant observé que la fortune de son père ne le lui permettrait pas : "Que vous importe, reprit vivement Napo-" léon, *ne suis-je pas aussi votre père?*" Ceux qui l'ont connu dans son intérieur, ou ont vécu près de sa personne, peuvent citer mille traits de la sorte.

Il avait beaucoup fait pour les militaires et les vétérans, et il se proposait encore bien davantage : c'était chaque jour quelques pensées nouvelles.

Il nous fut présenté au Conseil d'État un projet de décret pour qu'à l'avenir les places dans

les douanes, les perceptions, les droits réunis, etc. etc. fussent données à des militaires blessés ou à des vétérans susceptibles de les exercer, à partir du simple soldat jusqu'aux rangs supérieurs. Et comme ce projet était reçu avec froideur, l'Empereur, adressant son adage ordinaire à l'un des opposans, le somma d'aborder franchement la question et de dire toute sa pensée.—"Eh bien! Sire, dit M. Malouet, c'est que "je crains que les citoyens ne se trouvent heurtés de se voir préférer les militaires.—Monsieur, repartit vivement l'Empereur, vous "séparez là ce qui ne l'est pas ; les citoyens et "les soldats aujourd'hui ne font qu'un. Dans la "crise où nous nous trouvons, la conscription "atteint tout le monde ; la carrière militaire "n'est plus une affaire de goût, elle est une "affaire de force. La plupart de ceux qui s'y "trouvent ont perdu leur état contre leur gré ; "il est donc juste de leur en tenir compte.— "Mais, observa encore l'opposant, c'est qu'on "pourrait croire, par le projet, que Votre Majesté ne veut désormais donner la plus grande "partie de ces places qu'aux militaires.—Mais "c'est bien aussi mon intention, Monsieur, dit "l'Empereur; il ne s'agit que de savoir si j'en ai "le droit et si je blesse la justice. Or, la constitution me donne la nomination à tous ces

"emplois, et il me semble qu'il est de toute jus-"tice que ce soit ceux qui ont le plus souffert "qui aient le plus de droits aux indemnités." Puis, haussant la voix : "Messieurs, la guerre "n'est point un métier de rose ; vous ne la con-"naissez ici sur vos bancs, que d'après la lecture "des Bulletins, ou le récit de nos triomphes. "Vous ne connaissez pas nos bivouacs, nos "marches forcées, nos privations de tous genres, "nos souffrances de toutes espèces. Moi, je les "connais, parce que je les vois, et que parfois je "les partage."

Quoi qu'il en soit, ce projet de décret, après plusieurs rédactions, finit par disparaître, comme beaucoup d'autres ; et les intentions de l'Empereur ne furent même pas connues du public, que je sache, bien qu'il eût semblé mettre un vif intérêt à le voir adopté, et qu'il en eût poursuivi la défense dans les plus petits détails.

"Mais, Sire, lui avait-on objecté dans le "principe, Votre Majesté donnerait-elle de ces "places à un militaire qui ne saurait point lire ? "—Pourquoi pas ?—Mais comment pourrait-il "remplir sa place, tenir ses registres ?—Eh bien ! "Monsieur, il appellerait son voisin, il ferait ve-"nir un de ses parens, et le bienfait, intentionné "pour un, se répandrait sur plusieurs. D'ail-

leurs, je ne tiens point à votre objection; nous n'avons qu'à prescrire la condition qu'il sera capable de la remplir, etc. etc."

A la nuit, l'Empereur m'a fait appeler dans sa chambre; il y était seul avec un peu de feu, dans l'ombre: les lumières étaient dans la chambre voisine. Cette obscurité plaisait, disait-il, à sa mélancolie. Il était triste et silencieux.

Après le dîner, il a repris la lecture du chevalier de Grammont, qu'il n'a pu continuer.

On s'est mis alors à analyser les moyens qui faisaient passer le temps à Paris. On a parlé des habitudes de la société ancienne et moderne. L'Empereur répétait avoir beaucoup médité sur les moyens de recréer la société. Il avait eu des cercles à la cour, des spectacles, des voyages à Fontainebleau. Cela gênait, disait-il, les gens de la cour, et n'influait pas sur les cercles de la capitale. Il n'y avait point encore assez de cohésion dans toutes ces parties hétérogènes pour qu'elles pussent réagir convenablement les unes sur les autres; cependant cela fût venu avec le temps, assurait-il. On lui observait qu'il avait beaucoup contribué à raccourcir les soirées de la capitale. Tout ce qui tenait au gouvernement travaillait beaucoup, et devant se lever de bon matin, était obligé de se coucher de fort bonne heure.

"Ce fut, du reste, un grand étonnement "pour Paris, disait l'Empereur, une véritable "révolution dans les mœurs, presque une sé-"dition dans la société, lorsque le premier "Consul voulut qu'on quittât les bottes pour "venir en société, qu'on se mît en bas, et soi-"gnât tant soit peu sa toilette."

L'Empereur revenait beaucoup sur ce qui formait le bon ton et les manères agréables des sociétés de notre jeunesse. Il s'est arreté surtout à définir ce qui rendait les intimités agréables: la teinte légère de flatterie réciproque ou du moins l'opposition fine et délicate, etc. etc.

### JEUDI 6.

*Résistance à la médecine.—Gil Blas.—Général Bizanet. Beaux-faits d'armes Français.—Réflexions, etc.*

Je n'ai vu l'Empereur qu'à six heures; il était demeuré dans sa chambre, souffrant, et n'avait encore rien mangé de la journée. Il se trouvait dérangé, disait-il, s'amusait à parcourir des gravures sur la ville de Londres, que le docteur lui avait prêtées. Celui-ci avait eu l'honneur de le voir dans la journée, et l'avait beaucoup fait rire. "Apprenant que je n'étais "pas bien, disait l'Empereur, il avait prétendu "se saisir de moi comme de sa proie, en me "conseillant aussitôt une médecine, à moi, qui

"ne me rappelle point d'en avoir jamais pris
"dans ma vie."

Il était déjà plus de sept heures; l'Empereur a dit que celui qui se sentait faim n'était pas bien malade. Il a demandé à manger, on lui a apporté un poulet, qu'il a trouvé excellent; cela l'a remis, il est devenu causant, et a passé en revue divers romans Français. La lecture du Gil Blas avait rempli la plus grande partie de sa journée. Il était plein d'esprit, disait-il, mais il aurait mérité les galères, lui et tous les siens. Delà il s'est mis à parcourir un recueil chronologique, et s'est arrêté sur la belle affaire de Berg-op-zoom par le Général *Bizanet*.

"Que de belles actions, disait l'Empereur, "ont été se perdre dans la confusion de nos "désastres, ou même dans la multiplicité de "celles que nous avons produites. Celle de "Berg-op-zoom est du nombre: la garnison "naturelle de cette place était de 8 à 10 mille "hommes peut-être, et pourtant elle ne comp"tait en cet instant pas plus de 2,700 combat"tans. Un Général Anglais, à la faveur de la "nuit, et d'intelligence avec les habitans, s'y "introduit avec 4,800 hommes d'élites. Ils sont "dans la place, la population est pour eux; "mais rien ne saurait triompher de la valeur "Française! on se bat en désespérés dans les

" rues, et la presque totalité de la troupe An-
" glaise est tuée ou demeure prisonnière. Certes,
" concluait l'Empereur, voilà un acte de braves!
" le Général Bizanet est un brave!"

Il est sûr que dans nos derniers momens, comme le disait l'Empereur, une foule de hauts faits, de traits historiques, ont été se perdre dans la confusion de nos désastres et le gouffre de nos malheurs.

C'est l'extraordinaire et singulière défense d'Huningue, par l'intrépide *Barbanègre.*

C'est l'expédition brillante du brave *Excelmans,* dans Versailles, qui eût pu avoir des suites si importantes, si elle eût été soutenue, ainsi que cela avait été décidé; et enfin un grand nombre d'autres.

Toutefois ces beaux traits, dans ces momens décisifs, ont honoré les rangs de l'armée beaucoup plus que ses principaux chefs. On eût aimé, dans cette crise fatale, au milieu de l'effroyable catastrophe, à retrouver dans nos premiers généraux, de ces efforts d'audace, de ces actes éclatans qui signalèrent le commencement de nos triomphes, et que la gestion de Napoléon avait rendus presque une habitude parmi nous; quelqu'en eût été le résultat, le lustre national y eût trouvé quelque soulagement, et la patrie s'arrêterait avec complaisance sur des

convulsions héroïques de son agonie. Nous ne devions pas finir par des actes ordinaires.

A cette époque de douleur, nous nous trouvions avoir plus de troupes au dehors qu'au dedans : Dresde comptait une véritable armée : une seconde était dans Hambourg ; une troisième dans Dantzick ; de nombreuses garnisons intermédiaires en eussent composé une quatrième, tant elles renfermaient de nos soldats. Tous les efforts de l'ennemi ne tendaient qu'à séparer ces braves de la France, et à y prévenir leur retour. Que n'est-il venu au cœur et à la pensée de quelque chef du dehors de profiter de ces circonstances pour dégager le sol sacré, en attaquant audacieusement lui-même celui de l'ennemi, et le forçant par-là de revenir sur lui ? La réunion en masse de la plupart de ces corps eût-elle donc été impossible ?

L'agglomération de Dresde, Torgau, Magdebourg, Hambourg, n'eût-elle pas produit une armée formidable sur les derrières de l'ennemi, capable de l'enfoncer ou de le compromettre ? n'eût-elle pas pu enlever Berlin, dégager les garnisons de l'Oder, secourir Dantzick, et insurger la Pologne si bien disposée ; ou bien, enfin, tout autre chose d'audacieux, brillant, inattendu, en un mot, digne de nous ?

Et que fallait-il donc pour changer nos des-

tinées ? Avant l'entrée des alliés en France, le plus léger épisode eût suffi pour faire conclure raisonnablement à Francfort; et même encore plus tard à l'ennemi déjà sur notre territoire, la plus petite inquietude sur ses derrières, aux époques héroïques de Champaubert, de Montmirail, de Vauchamp, de Craon, de Montereau, n'eût-elle pas décidé la retraite précipitée des alliés, notre triomphe, peut-être leur destruction. Que si le général qui eût osé se dévouer ainsi eût succombé, ce n'eût pas été pire pour nous qui avons péri; mais pour lui, avec nos mœurs nationales, il devenait un héros et se rendait immortel.

Au lieu de cela, près de cent mille hommes furent perdus pour la France, en accomplissant *routinement* leurs destinées; ce à quoi nous n'étions plus faits depuis long-temps. Mais peut-être parlé-je ici trop légèrement, et sans connaissance de cause; peut-être me répondrait-on victorieusement par des localités, des obstacles qui me sont inconnus; la santé des troupes, le dénuement de toutes choses; la non-reception des ordres, car l'Empereur essaya d'en donner à cet égard et dans ce sens; la crainte de déranger le plan principal; celle d'éprouver une trop haute responsabilité, etc. etc.

Mais ne serait-ce pas bien plus encore parce

que le véritable foyer de ces hautes conceptions, et de leurs héroïques accomplissemens, ne résidait qu'en Napoléon, et que là où il n'était plus, ainsi qu'on l'a pu remarquer souvent, les choses redevenaient abandonnées à leur marche ordinaire?

Quoi qu'il en soit, quelque chose de la sorte fut pourtant suggéré, au moment de la capitulation de Dantzick, au Général en Chef, commandant l'armée de cette place. L'idée vint d'un officier bien inférieur, il est vrai, mais dont la témérité, l'audace, et les succès lui devenaient peut-être quelques titres pour émettre une telle opinion: c'était *le capitaine de Chambure*, le chef de cette célèbre compagnie franche qui se couvrit de gloire durant le siège. Elle avait été composée, pour le service même du siége, de cent hommes d'élite, tirés des plus notoirement intrépides de tous les corps de l'armée; elle justifia, surpassa même tout ce qu'on en attendait: les assiégeans, terrifiés par ses coups, l'honorèrent de l'épithète d'*infernale*. On la vit débarquer la nuit sur les derrières de l'armée Russe, égorger ses sentinelles, enclouer les canons, brûler les magasins, détruire les parcs, mettre en péril la personne des généraux même, et regagner la place en traversant le camp ennemi, marchant sur le ventre de tous ceux qui s'op-

posaient à son passage. Ces faits, et beaucoup d'autres, sont consacrés dans les ordres du jour de cette armée.

Assurément dans les temps ordinaires qui nous ont devancès, il n'est pas un de ces actes qui n'eût suffi pour immortaliser chacun de ceux qui y avaient pris part. Et même parmi les prodiges de nos jours, ils méritaient encore d'être distingués. Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, voulut voir le brave Chambure, qui avait été criblé de blessures; il lui fut amené par le ministre de la guerre, et se trouva dès lors désigné pour commander un corps de partisans sur la frontière orientale de la France: il s'y montra digne de lui-même. Deux officiers Anglais tombèrent entre ses mains au cœur même de la France, et au moment de la violente exaspération que causaient nos nouveaux revers. De Chambure les sauva de la fureur des siens; leurs équipages, leurs effets furent même respectés. Le croira-t-on? à peu de temps de là, cet officier, dont le courage, la loyauté, la délicatesse surtout, eussent mérité une couronne, fut condamné, par un tribunal Français, aux galères à perpétuité, à la marque et au carcan, pour avoir détroussé, était-il dit, sur le grand chemin deux officiers ennemis! Telle était la justice des partis! Quelles monstrueuses

aberrations ne peuvent pas exercer les troubles civils sur le jugement et la conscience!

Le colonel Chambure n'eut plus qu'à se dérober par une prompte expatriation; vainement chercha-t-il à faire connaître de loin la vérité; vainement les deux officiers Anglais eux-mêmes donnèrent-ils la plus grande publicité à leurs témoignages, à leur reconnaissance; ce ne fut qu'après bien du temps écoulé et dans un moment de bonace politique qu'il lui devint possible d'en appeler de nouveau devant les tribunaux, en venant leur livrer sa personne: et ils déclarèrent cette fois qu'il n'y avait pas même lieu à inculpation; certes voilà un des traits caractéristiques du temps.

### VENDREDI 7 AU SAMEDI 8.

*Romans de l'Empereur. — Napoléon peu connu de sa maison même. — Ses idées religieuses.*

Dans une longue conversation privée du matin, l'Empereur aujourd'hui revenait sur toutes les horreurs de notre situation présente, et épuisait les chances d'un meilleur avenir.

A la suite de tous ces objets, que je ne puis rendre ici, s'abandonnant à son imagination, il disait qu'il n'y avait plus pour lui de séjour que l'Angleterre et l'Amérique. Celui de son inclination, disait-il, serait l'Amérique, parce qu'il y

serait vraiment libre, et qu'il n'aspirait plus qu'à l'indépendance et au repos; et il faisait alors son roman. Il se voyait près de son frère Joseph, entouré d'une petite France, etc. etc.

Toutefois la politique, observait-il, pouvait décider pour l'Angleterre. Il devait demeurer peut-être l'esclave des événemens. Il se devait, après tout, à un peuple qui avait fait plus pour lui qu'il ne lui avait rendu lui-même à son tour, etc. Et alors, il faisait encore son roman, etc. etc.

De-là, la conversation allant toujours, l'Empereur ne revenait pas de s'être convaincu que beaucoup de ceux qui l'entouraient et qui formaient sa cour, croyaient la plupart des absurdités et des balivernes qui avaient été débitées sur son compte, allaient jusqu'à douter de la fausseté des horreurs dont on souillait son caractère. Qu'ainsi nous le croyions cuirassé au milieu de nous, soumis aux pressentimens et au fatalisme, sujet à des accès de rage ou d'épilepsie, ayant étranglé Pichegru, fait couper le cou à un petit capitaine Anglais, etc. etc... Et sa sortie contre nous était en quelque sorte méritée; nous étions obligés d'en convenir: seulement nous avions à répondre que bien des circonstances se réunissaient pour que le gros de son entourage d'alors demeurât encore le

vulgaire. Nous apercevions souvent sa personne, disais-je; mais nous n'avions jamais aucune communication avec lui, tout demeurait mystère pour nous. Aucune voix ne s'élevait pour réfuter, tandis qu'il en était une foule dans l'ombre, et quelques-unes des plus rapprochées de lui, qui, par travers d'esprit ou mauvaise intention, ne semblaient occupées qu'à insinuer sans cesse. Quant à moi, je confessais de bonne foi n'avoir eu d'idée certaine de son caractère qu'ici, bien que j'eusse à me féliciter de l'avoir réellement en partie deviné. "Et pour-"tant, observait-il à cela, vous m'avez vu et "entendu souvent au Conseil d'État."

Le soir, après le dîner, la conversation tomba sur la religion. L'Empereur s'y est arrêté longtemps. Je vais en transcrire ici avec soin le résumé comme tout à fait caractéristique, sur un point qui a dû exercer sans doute souvent la curiosité de plusieurs.

L'Empereur, après un mouvement très-vif et très-chaud, a dit: "Tout proclame l'existence "d'un Dieu, c'est indubitable; mais toutes "nos religions sont évidemment les enfans des "hommes. Pourquoi y en avait-il tant? pour-"quoi la nôtre n'avait-elle pas toujours existé? "pourquoi était-elle exclusive? que devenaient "les hommes vertueux qui nous avaient de-

" vancés ? pourquoi ces religions se décriaient-
" elles, se combattaient-elles, s'exterminaient-
" elles ? pourquoi cela avait-il été de tous les
" temps, de tous les lieux ? C'est que les hommes
" sont toujours les hommes, c'est que les prêtres
" ont toujours glissé partout la fraude et le men-
" songe. Toutefois, disait l'Empereur, dès que
" j'ai eu le pouvoir je me suis empressé de ré-
" tablir la religion. Je m'en servais comme de
" base et de racine. Elle était à mes yeux l'ap-
" pui de la bonne morale, des vrais principes,
" des bonnes mœurs. Et puis l'inquiétude de
" l'homme est telle, qu'il lui faut ce vague et ce
" merveileux qu'elle lui présente. Il vaut mieux
" qu'il le prenne là que d'aller le chercher chez
" Cagliostro, chez M^lle Lenormand, chez toutes
" les diseuses de bonne aventure et les fripons."
Quelqu'un ayant osé lui dire qu'il pourrait se faire qu'il finît par être dévot, l'Empereur a répondu avec l'air de la conviction qu'il craignait que non, et qu'il le prononçait à regret ; car c'était sans doute une grande consolation, mais que son incrédulité ne venait ni de travers, ni de libertinage d'esprit ; mais seulement de la force de sa raison. "Cependant, ajoutait-il, l'homme
" ne doit jurer de rien sur tout sur ce qui con-
" cerne ses derniers instans. En ce moment, sans
" doute, je crois bien que je mourrai sans con-

" fesseur; et neanmoins voilà un tel, montrant " l'un de nous, qui me confessera peut-être. Je " suis bien loin d'être athée, assurement; mais " je ne puis croire tout ce que l'on m'enseigne, " en dépit de ma raison, sous peine d'être faux " et hypocrite.

" Sous l'empire, et surtout après le mariage " de Marie Louise, on fit tout au monde pour " me porter, à la manière de nos rois, à aller " en grande pompe communier à Notre-Dame, " je m'y refusai tout-à-fait: je n'y croyais pas " assez, disais-je, pour que ce pût m'être béné- " ficiel, et j'y croyais trop encore pour m'ex- " poser froidement à un sacrilége." A cela comme on citait quelqu'un qui s'était vanté en quelque sorte de n'avoir pas fait sa première communion: " C'est fort mal à lui, a repris l'Em- " pereur: il a manqué là à son éducation, ou l'on " s'est rendu coupable vis-à-vis d'elle." Puis continuant son sujet: " Dire d'où je viens, ce " que je suis, où je vais, est au dessus de mes " idées, et pourtant tout cela est. Je suis la " montre qui existe, et ne se connaît pas. Toute- " fois le sentiment religieux est si consolant, " que c'est un bienfait du Ciel que de le possé- " der. De quelle ressource ne nous serait-il pas " ici? quelle puissance pourraient avoir sur moi " les hommes et les choses, si prenant en vue de

" Dieu mes revers et mes peines, j'en attendais " le bonheur futur pour récompense ! A quoi " n'aurais-je pas droit, moi qui ai traversé une " carrière aussi extraordinaire, aussi orageuse " que la mienne, sans commettre un seul crime, " et j'ai pu tant en commettre ! Je puis paraître " devant ce tribunal de Dieu, je puis attendre " son jugement sans crainte. Il n'entreverra " jamais au dedans de moi l'idée de l'assassinat, " de l'empoisonnement, de la mort injuste ou " préméditée, si communes dans les carrières qui " ressemblent à la mienne. Je n'ai voulu que la " gloire, la force, le lustre de la France. Toutes " mes facultés, tous mes efforts, tous mes mo- " mens étaient là. Ce ne saurait être un crime, " je n'ai vu là que des vertus ! Quelle serait donc " ma jouissance, si le charme d'un avenir futur " se présentait à moi pour couronner la fin de " ma vie, etc. etc.

...., Plus loin, il disait : " Mais comment " pouvoir être convaincu par la bouche absurde, " les actes iniques de la plupart de ceux qui nous " prêchent. Je suis entouré de prêtres, qui me " répètent sans cesse que leur règne n'est pas de " ce monde, et ils se saisissent de tout ce qu'ils " peuvent. Le Pape est le chef de cette reli- " gion du Ciel, et il ne s'occupe que de la terre. " Que de choses celui d'aujourd'hui, qui assu-

" rément est un brave et saint homme, m'of-
" frait pour retourner à Rome! La discipline
" de l'Eglise, l'institution des évêques ne lui
" étaient plus rien, s'il pouvait à ce prix re-
" devenir prince temporel. Aujourd'hui même
" il est l'ami de tous les protestans qui lui ac-
" cordent tout, parce qu'ils ne le craignent pas.
" Il n'est l'ennemi que de l'Autriche catho-
" lique, parce que celle-ci serre de près son ter-
" ritoire, etc. etc.

" . . . . , Nul doute du reste, observait-il en-
" core, que mon espèce d'incrédulité ne fût,
" en ma qualité d'Empereur, un bienfait pour
" les peuples ; et comment autrement aurais-je
" pu exercer une véritable tolérance ? Comment
" aurais-je pu favoriser avec égalité des sectes
" aussi contraires, si j'avais été dominé par une
" seule ? Comment aurais-je conservé l'indépen-
" dance de ma pensée et de mes mouvemens
" sous la suggestion d'un confesseur, qui m'eût
" gouverné par les craintes de l'enfer ? Quel
" empire un méchant, le plus stupide des hom-
" mes, ne peut-il pas, à ce titre, exercer sur
" ceux qui gouvernent les nations ? N'est-ce
" pas alors le moucheur de chandelles, qui, dans
" la coulisse, peut faire mouvoir à son gré l'Her-
" cule de l'Opéra ? Qui doute que les dernières
" années de Louis XIV. n'eussent été bien dif-

" férentes avec un autre confesseur? J'étais " tellement pénétré de ces vérités, que je me " promettais bien de faire en sorte, autant qu'il " eût été en moi, d'élever mon fils dans la même " ligne religieuse où je me trouve, etc. etc."

L'Empereur a terminé cette conversation en envoyant mon fils chercher l'Évangile, et le prenant au commencement, il ne s'est arrêté qu'après le discours de Jésus sur la montagne. Il se disait ravi, extasié de la pureté, du sublime et de la beauté d'une telle morale, et nous tous l'étions de même.

### DIMANCHE 9.

*Portrait des Directeurs.—Anecdotes.*—18 *Fructidor.*

L'Empereur a beaucoup parlé de la création du Directoire; il l'avait installé, se trouvant alors commandant en chef de l'armée de l'intérieur. Cela l'a conduit à passer en revue les cinq Directeurs dont il a donné les portraits et le caractère. Il a peint leurs ridicules et leurs fautes, ce qui a conduit aux événemens de Fructidor, et a fourni un grand nombre de choses fort curieuses. Voici ce que j'en ai recueilli; partie de ses conversations perdues, partie de ses dictées sur les campagnes d'Italie.

" *Barras,* disait l'Empereur, d'une des bonnes

" familles de Provence, était officier au régi-
" ment de l'Ile-de-France; à la révolution, il
" fut nommé député à la Convention Nationale,
" par le département du Var. Il n'avait aucun
" talent pour la tribune, et nulle habitude de
" travail. Après le 31 Mai, il fut nommé avec
" Fréron, commissaire à l'armée d'Italie, et
" en Provence, alors foyer de la guerre civile.
" De retour à Paris, il se jeta dans le parti
" Thermidorien; menacé par Robespierre, ainsi
" que Tallien et tout le reste du parti de
" Danton, ils se réunirent, et firent la journée
" du 9 Thermidor. Au moment de la crise, la
" Convention le nomma pour marcher contre
" la commune qui s'était insurgée en faveur de
" Robespierre; il réussit.

" Cet événement lui donna une grande célé-
" brité. Tous les Thermidoriens, après la chute
" de Robespierre, devinrent les hommes de la
" France.

" Le 12 Vendémiaire, au moment de la crise,
" on imagina, pour se défaire subitement des
" trois commissaires près de l'armée de l'inté-
" rieur, de réunir, dans sa personne, les pou-
" voirs de commissaires et ceux de commandant
" de cette armée. Mais les circonstances étaient
" trop graves pour lui, elles étaient au-dessus
" de ses forces: Barras n'avait pas fait la guerre,

" il avait quitté le service n'étant que capitaine ; " il n'avait d'ailleurs aucune connaissance mi- " litaire.

" Les événemens de Thermidor et de Ven- " démiaire le portèrent au Directoire : il n'avait " point les qualités nécessaires pour cette place ; " il fit mieux que ceux qui le connaissaient n'at- " tendaient de lui.

" Il donna de l'éclat à sa maison ; il avait un " train de chasse, et faisait une dépense consi- " dérable. Quand il sortit du Directoire, au 18 " Brumaire, il lui restait encore une grande for- " tune ; il ne la dissimulait pas. Cette fortune " n'était pas, il s'en faut, de nature à avoir in- " flué sur le dérangement des finances ; mais la " manière dont il l'avait acquise, en favorisant " les fournisseurs, altéra la morale publique.

" Barras était d'une haute stature ; il parla " quelquefois dans des momens d'orage, et sa " voix couvrait alors la salle. Ses facultés mo- " rales ne lui permettaient pas d'aller au-delà " de quelques phrases. Le passion avec laquelle " il parlait, l'aurait fait prendre pour un homme " de résolution. Il ne l'était point ; il n'avait " aucune opinion faite sur aucune partie de " l'administration publique.

" En Fructidor, il forma, avec Rewbell et " La Réveillère-Lepaux, la majorité contre

" Carnot et Barthelemi ; après cette journée il
" fut, en apparence, l'homme le plus considé-
" rable du Directoire ; mais, en réalité, c'é-
" tait Rewbell qui avait la véritable influence
" des affaires. Barras soutint constamment, en
" public, le rôle d'un ami chaud de Napoléon.
" Lors du 30 Prairial, il eut l'adresse de se con-
" cilier le parti dominant dans l'assemblée, et
" ne partagea pas la disgrâce de ses collègues.

" *La Réveillère-Lepaux*, natif d'Angers, était
" de la très-petite bourgeoisie, petit, bossu,
" de l'extérieur le plus désagréable qu'on puisse
" imaginer : c'était un véritable Esope. Il
" écrivait passablement ; son esprit était de peu
" d'étendue ; il n'avait ni l'habitude des affaires,
" ni la connaissance des hommes. Il fut alterna-
" tivement dominé, selon les temps, par Carnot
" et Rewbell. Le Jardin des Plantes, et la *Théo-*
" *philanthropie*, nouvelle religion dont il avait
" la manie de vouloir être fondateur, faisaient
" toute son occupation. Du reste, il était pa-
" triote chaud et sincère, honnête homme, ci-
" toyen probe et instruit ; il entra pauvre au
" Directoire, et en sortit pauvre. La nature ne
" lui avait accordé que les qualités d'un ma-
" gistrat subalterne."

Napoléon, après son retour de l'armée d'Italie, se trouva, sans qu'il en pût deviner la cause,

l'objet tout particulier du soin, de l'attention et des cajoleries du Directeur La Réveillère, qui un jour lui offrit un dîner, *strictement* en famille, " et cela, disait-il, pour être plus ensemble." Le jeune général l'accepta, et, en effet, il ne s'y trouvait que la femme et la fille du Directeur ; et tous les trois, par parenthèse disait l'Empereur, étaient trois chefs-d'œuvre de laideur. Après le dessert, les deux femmes se retirèrent, et la conversation devint sérieuse. La Réveillère s'étendit longuement sur les inconvéniens de notre religion, sur la nécessité néanmoins d'en avoir une, et vanta en grand détail les avantages de celle qu'il prétendait instituer: *La Théophilanthropie.* " Je commençais à " trouver, disait l'Empereur, la conversation " longue et un peu lourde, quand tout-à-" coup se frottant les mains avec satisfaction, " il me dit avec affectation et d'un air malin : " De quel prix serait pourtant une acquisition " comme la vôtre ? de quelle utilité, de quel " poids ne serait pas votre nom ? et comme cela " serait glorieux pour vous ? Allons, qu'en pen-" sez-vous ? Le jeune général était loin de " s'attendre à une pareille proposition ; toute-" fois il répondit avec humilité qu'il ne se sen-" tait pas digne d'un tel honneur ; et puis, que, " dans les routes obscures, il avait pour prin-

"cipe de suivre ceux qui le devançaient ; qu'ainsi "il était résolu de faire là-dessus comme avaient "fait son père et sa mère. Une réponse si po-"sitive fit bien voir au grand-prêtre qu'il n'y "avait rien à faire, et il en demeura là ; mais "aussi, depuis, plus de petits soins, ni de cajo-"leries pour le jeune général."

" *Rewbel,* disait l'Empereur, natif d'Alsace, "était un des meilleurs avocats de Colmar. Il "avait de l'esprit, de cet esprit qui caractérise "un bon praticien ; il influa presque toujours "les délibérations, prenait facilement des pré-"jugés, croyait peu à la vertu, était d'un pa-"triotisme assez exalté. C'est un problême que "de savoir s'il s'est enrichi au Directoire ; il était "environné de fournisseurs, il est vrai ; mais, "par la tournure de son esprit, il serait possible "qu'il se fût plu seulement dans la conversa-"tion d'hommes actifs et entreprenans, et qu'il "eût joui de leurs flatteries sans leur faire payer "les complaisances qu'il avait pour eux. Il avait "une haine particulière contre le système Ger-"manique : il a montré de l'énergie dans les as-"semblées soit avant ou après sa magistrature ; "il aimait à travailler et à agir ; il avait été "membre de la constituante et de la conven-"tion ; celle-ci le nomma commissaire à Mayen-"ce, où il montra peu de caractère et nul talent

" militaire; il contribua à la reddition de la
" place, qui pouvait encore se defendre. Il avait,
" comme les praticiens, un préjugé d'état contre
" les militaires.

" *Carnot*, natif de Bourgogne, était entré très-
" jeune dans le génie, et soutint dans son corps
" le système de Montalembert. Il passait pour
" un original parmi les camarades, et était déjà
" chevalier de Saint-Louis, lors de la révolution,
" qu'il embrassa chaudement. Il fut nommé à
" la convention, et membre du Comité de Salut
" Public avec Robespierre, Barrère, Couthon,
" Saint-Juste, Billaud-Varennes, Collot-d'Her-
" bois, etc. Il montra une grande exaltation con-
" tre les nobles, ce qui lui occasionna plusieurs
" querelles avec Robespierre, qui, sur les der-
" niers temps, en protégeait un grand nombre.

" Carnot était travailleur, sincère dans tout;
" mais sans intrigues, et facile à tromper. Il
" fut employé auprès de Jourdan comme com-
" missaire de la convention au déblocus de Mau-
" beuge, où il rendit des services; au Comité de
" Salut Public, il dirigea les opérations de la
" guerre, où il fut utile, du reste, sans expé-
" rience ni habitude de la guerre. Il montra
" toujours un grand courage moral.

" Après Thermidor, lorsque la convention mit
" en arrestation tous les membres du Comité de

" Salut Public excepté lui, Carnot voulut par-
" tager leur sort. Cette conduite fut d'autant
" plus noble, que l'opinion publique était vio-
" lemment prononcée contre le Comité. Il fut
" nommé membre du Directoire après Vendé-
" miaire; mais depuis le 9 Thermidor, il avait
" l'ame déchirée par les reproches de l'opinion
" publique, qui attribuait au Comité tout le sang
" qui avait coulé sur les échafauds. Il sentit le
" besoin d'acquérir de l'estime, et en croyant
" diriger lui-même, il se laissa entraîner par des
" meneurs du parti de l'étranger. Alors il fut
" porté aux nues; mais il ne mérita pas les élo-
" ges des ennemis de la patrie; il se trouva
" placé dans une fausse position, et succomba
" en Fructidor.

" Après le 18 Brumaire, Carnot fut rappelé
" et mis au ministère de la guerre par le Pre-
" mier Consul; il eut beaucoup de querelles avec
" le ministre des finances et le directeur du
" trésor Dufrènes, dans lesquelles il est juste de
" dire qu'il avait toujours tort. Enfin il quitta le
" ministère, persuadé qu'il ne pourrait plus aller
" faute d'argent.

" Membre du Tribunat, il parla et vota con-
" tre l'Empire; mais sa conduite toujours droite
" ne donna point d'ombrage à l'administration.
" Plus tard il fut fait inspecteur en chef aux

" revues, et reçut de l'Empereur une pension
" de retraite de 20 mille francs.

" Tant que les choses prospérèrent l'Empe-
" reur n'en entendit point parler : mais après la
" campagne de Russie, lors des malheurs de la
" France, Carnot demanda du service ; la ville
" d'Anvers lui fut confiée ; il s'y comporta bien.
" Au retour de 1815, l'Empereur, après quelque
" hésitation, le nomma ministre de l'intérieur,
" et il n'eut pas lieu de s'en plaindre : il le trou-
" va fidèle, probe, travailleur, et toujours vrai.
" Nommé de la commission du gouvernement
" provisoire au mois de Juin, et peu propre à
" cette fonction, il y fut joué.

" *Le Tourneur de la Manche* est né en Nor-
" mandie ; il avait été officier dans le génie avant
" la révolution. On a peine à s'expliquer com-
" ment il fut nommé au Directoire ; ce ne peut-
" être que par une de ces bizarreries attachées
" aux grandes assemblées. Il était de peu d'es-
" prit, de peu d'instruction et d'un petit carac-
" tère. Il y avait à la convention cinq cents
" députés qui lui étaient préférables ; du reste
" il était probe et honnête homme : il sortit
" pauvre du Directoire.

Le Tourneur se rendit la fable et la risée de Paris. Il vint, dit-on, de son département, prendre possession au directoire, dans un chariot

avec sa gouvernante, ses ustenciles de cuisine, sa basse cour. Les mauvais plaisans de la capitale l'ajustèrent, et il fut aussitôt noyé. On le faisait revenir du jardin des plantes, où il était accouru tout d'abord, et raconter ce qu'il y avait trouvé de rare; et, comme on lui demandait s'il y avait vu *Lacépède*, il s'étonnait fort de l'avoir passée, assurant qu'on ne lui avait montré que *la Giraffe* *.

" A peine le Directoire fut établi, qu'il se com-" promit à tous les yeux par de grands travers " d'esprit, de mœurs et de combinaisons. Ce " ne fut que fautes et absurdités; il se trouva " discrédité, perdu au moment même de son " apparition. Les directeurs, étourdis de leur " élévation, songèrent à se donner des manières, " et coururent après le bon ton. Pour mieux y " réussir, chacun des directeurs se composa une " petite cour, où fut accueillie la haute classe, " jusque là disgraciée et leur ennemie naturelle; " tandis qu'on en repoussait la masse des an-" ciennes connaissances, celle des camarades, " comme trop vulgaire désormais. Tout ceux " qui, dans la révolution, avaient montré plus " d'énergie que les membres du Directoire, ou

* On m'a assuré depuis qu'une partie de ces quolibets ne devait regarder qu'un nommé Letourneux, ministre vers ces temps-là.

" avaient marché avec eux, leur devinrent im-
" portuns, et furent aussitôt éloignés. Le Direc-
" toire donna donc à rire à l'un des deux partis,
" et s'aliéna l'autre. Les cinq petites cours exi-
" geaient d'autant plus de servitude, qu'elles
" étaient subalternes et ridicules; mais un grand
" nombre d'hommes ne purent se résoudre à
" plier devant des formes, que ni les circon-
" stances récentes, ni la nature du gouverne-
" ment, ni le prestige des gouvernans ne pou-
" vaient faire admettre.

" Cependant tout ce que le Directoire fit
" pour gagner les salons de Paris ne lui réus-
" sit pas; il n'acquit aucune influence sur eux;
" et le parti des Bourbons gagna du terrain.
" Lorsque le Directoire s'en aperçut, il revint
" brusquement en arrière; mais alors il ne trouva
" plus les républicains qu'il avait aliénés. Ce
" furent donc des oscillations perpétuelles qui
" ressemblaient à des caprices; on naviguait
" sans direction, on n'avait aucun but, on n'é-
" tait pas un. On ne voulait ni terreur, ni roya-
" lisme; mais on ne savait pas prendre la route
" qui devait faire arriver.

" Le Directoire crut alors remédier à ces in-
" certitudes, et éviter ces perpétuelles oscilla-
" tions, en frappant à la fois les deux partis
" extrêmes, qu'ils l'eussent mérité ou non: s'il

" faisait arrêter un royaliste qui avait conspiré " ou troublé la tranquillité publique, il faisait " au même instant arrêter un républicain, n'eût " il rien fait. Ce système s'appela *la bascule " politique*. L'injustice, la fausseté de ce sys- " tème discrédita le gouvernement; toutes les " ames se resserrèrent; ce fut un gouverne- " ment de plomb. Tous les sentimens vrais et " généreux furent contre le Directoire.

" Les gens d'affaires, les agioteurs, les in- " trigans s'emparèrent des ressorts, et eurent " tout crédit; les places furent données à des " hommes vils, à des protégés ou à des parens, " la corruption s'introduisit dans toutes les " branches de l'administration; les dilapida- " teurs l'eurent bientôt senti, et purent agir " sans crainte. Les affaires étrangères, les ar- " mées, les finances, l'intérieur, tout se ressentit " d'un système aussi vicieux.

" Un tel état de choses amoncela bientôt un " orage politique; et l'on marcha à grands pas " vers la crise de Fructidor.

" A cette époque, la manière du Directoire " continua d'être molle, capricieuse, incer- " taine; des émigrés rentrés, des journalistes " aux gages de l'étranger flétrissaient auda- " cieusement les meilleurs patriotes. La rage

" des ennemis de la gloire nationale irritait, ex-
" aspérait les soldats de l'armée d'Italie ; ceux-
" ci se prononçaient hautement contre eux ; les
" conseils de leur côté ne parlaient plus que
" prêtres, cloches et émigrés ; ils agissaient en
" vrais contre-révolutionnaires ; aussi tout les
" officiers de l'armée qui avaient plus ou moins
" marqué dans les départemens, dans les batail-
" lons volontaires, ou même dans les troupes de
" ligne, se sentant attaqués dans ce qui les tou-
" chait de plus près, irritaient encore la colère
" de leurs soldats ; tous les esprits étaient en-
" flammés.

" Dans une circonstance aussi orageuse, quel
" parti devait prendre le général de l'armée
" d'Italie ? Il s'en présentait trois :

" 1°. Se ranger du parti dominant dans les
" Conseils ? Mais il était déjà trop tard ; l'ar-
" mée se prononçait, et les meneurs du parti,
" les orateurs du Conseil, en l'attaquant sans
" cesse, lui et l'armée, ne lui laissaient plus la
" possibilité de prendre cette résolution.

" 2°. De prendre le parti du Directoire et
" de la République ? C'était le plus simple,
" celui du devoir, l'impulsion de l'armée, celui-
" même où l'on se trouvait déjà engagé ; car
" tous les écrivains restés fidèles à la révolu-

" tion s'étaient déclarés d'eux-mêmes les ardens " defenseurs et les apologistes zélés de l'armée " et de son chef.

" 3°. De dominer les deux factions, en se " présentant franchement dans la lutte comme " régulateur de la République? Mais quelque " fort que Napoléon se sentît de l'appui des " armées, quelqu'accrédité qu'il fût en France, " il ne pensait pas qu'il fût encore dans l'es- " prit du temps, ni dans l'opinion publique, " de lui permettre une marche aussi auda- " cieuse. Et d'ailleurs, quand ce troisième parti " eût été son but secret, il n'eût pu y arriver " immédiatement et sans avoir au préalable " épousé un des deux partis qui se partageaient " en ce moment l'arêne politique. Il fallait de " nécessité d'abord se ranger ou du côté des " Conseils, ou du côté du Directoire, lors même " qu'on eût voulu former un tiers parti.

"Ainsi, des trois partis à prendre, le troi- " sième, pour son exécution, rentrait dans l'un " des deux premiers: depuis le renouvelle- " ment des Conseils et l'attaque déjà formée " par eux contre Napoléon, l'un des deux " autres, le premier, lui était absolument in- " terdit.

" Cette analyse, observait l'Empereur, res- " sortait tout naturellement d'une profonde

« méditation sur les circonstances actuelles de
« la France. Le général n'avait donc rien à faire
« qu'à laisser aller les événemens et seconder
« l'impulsion naturelle de ses troupes! De là
« l'Adresse de l'armée d'Italie et le fameux
« Ordre du jour de son général.

« Soldats, je le sais, disait-il, votre cœur est
« plein d'angoisses sur les malheurs de la pa-
« trie; mais si les armées de l'étranger pou-
« vaient l'emporter, nous volerions du sommet
« des Alpes avec la rapidité de l'aigle, pour
« défendre cette cause qui nous a déjà coûté
« tant de sang."

"Ces mots décidèrent la question, les soldats,
« en délire, voulaient tous marcher sur Paris,
« le contre-coup en retentit aussitôt dans la
« capitale. Il s'y fit une véritable explosion;
« et le Directoire, que chacun croyait perdu,
« qui, l'instant d'auparavant chancelait seul et
« abandonné, se trouva tout-à-coup fort de
« l'opinion publique; il prit aussitôt l'attitude
« et la marche d'un parti triomphant, il terrassa
« à l'instant tous ses ennemis.

« Le général de l'armée d'Italie avait fait
« porter l'Adresse de ses soldats au Directoire
« par Augereau, parce qu'il était de Paris, et
« fort prononcé dans les idées du moment."

« Cependant les politiques du temps se dé-

" manièrent ? Qu'aurait fait Napoléon, si les " Conseils l'eussent emporté ; si cette faction, " qui fut vaincue, avait au contraire culbuté " le Directoire ? Dans ce cas, il paraît qu'il " était décidé à marcher sur Lyon et Mirbel " avec quinze mille hommes. Là se fussent " aussitôt ralliés à lui tous les républicains du " Midi et de la Bourgogne. Les Conseils, vic- " torieux, n'auraient pas été trois ou quatre " jours sans se diviser violemment ; car si ses " membres étaient uniformes dans leur marche " contre le Directoire, on savait qu'ils étaient " loin de l'être dans le but ultérieur qu'ils se " proposaient. Les meneurs tels que Pichegru, " Imbert-Colomès et autres, vendus à l'étranger, " poussaient violemment au royalisme et à la " contre-révolution ; tandis que Carnot et autres " voulaient des résultats tout-à-fait contraires. " La confusion et l'anarchie n'eussent donc pas " manqué d'être aussitôt dans l'état. Alors tou- " tes les classes des citoyens, toutes les factions " auraient vu avec plaisir, dans Napoléon, une " ancre de salut, un point de ralliement, seul " propre à sauver tout à la fois, et de la terreur " royale, et de la terreur démagogique. Il de- " vait donc arriver facilement à Paris, et s'y " trouver naturellement porté à la tête des af- " faires, par le vœu et l'assentiment de tous les

" partis. La majorité des conseils était forte et " positive, à la vérité; mais c'était uniquement " contre les directeurs. Elle devait se diviser à " l'infini, sitôt qu'ils seraient renversés.

" Le choix de trois nouveaux directeurs " venant à mettre au grand jour la véritable in- " tention des mesures de la contre révolution, " l'immensité des citoyens, dans leur effroi, " allaient se précipiter vers Napoléon déployant " l'oriflamme national; car les vrais contre-révo- " lutionnaires étaient au fait en petit nombre, " et leurs prétentions trop ridicules et trop ab- " surdes. Tout eût plié devant Napoléon. L'eût- " on appelé César ou Cromwel? il marchait avec " une religion, un parti dont les idées étaient " fixes et populaires; il était maître de ses sol- " dats; les caisses de l'armée étaient pleines; il " possédait tous les autres moyens propres à " s'assurer leur constance et leur fidélité; et s'il " s'agissait de dire si Napoléon, dans le secret " de son cœur, n'aurait pas désiré que les affai- " res eussent pris cette tournure; nous pense- " rions que oui. Que le triomphe de la majorité " des Consuls, fut son désir et son espérance? " Nous sommes portés à le croire par le fait " suivant: c'est que dans le moment de la crise " entre les deux factions, un arrêté secret, signé " des trois membres composant le parti du

" Directoire, lui demanda trois millions pour " soutenir l'attaque des conseils, et que Napo- " léon, sous divers prétextes, ne les envoya pas, " quoique cela lui fût facile; et l'on sait qu'il " n'est pas dans son caractère d'hésiter pour des " mesures d'argent.

" Aussi, quand la lutte fut finie, et que le " Directoire triomphant se plut à déclarer tout " haut qu'il devait toute son existence à Napo- " léon, il conserva néanmoins, dans le cœur, " quelques sentimens vagues que Napoléon n'a- " vait embrassé son parti que dans l'espoir de le " voir culbuté, et de se mettre à sa place.

" Quoi qu'il en soit, après le 18 Fructidor, " l'ivresse de l'armée fut au comble, et le triom- " phe de Napoléon complet. Mais le Directoire, " malgré sa reconnaissance apparente, l'entoura, " dès ce moment, de nombreux agens qui épiè- " rent ses pas, et cherchèrent à pénétrer ses " pensées.

" La position de Napoléon était délicate, " quoique sa conduite eût été si régulière et si " parfaite, qu'encore même à présent, nous " n'entretenons que de simples conjectures sur " cet objet; seulement c'est dans cette délica- " tesse de position que nous croyons trouver les " principales raisons de la conclusion de la paix " à Campo-Formio, du refus de demeurer au

" congrès de Rastadt, et enfin de l'entreprise " de l'expédition d'Egypte.

" Comme il arrive toujours en France, aus- " sitôt après le 18 Fructidor, le parti vaincu " disparut tout-à-coup, et la majorité du Direc- " toire triompha sans modération. Il devint tout, " et réduisit les conseils à rien.

" Napoléon sentit alors la nécessité de la paix, " qui, terminant les affaires actuelles, lui don- " nerait une nouvelle popularité : il avait tout à " craindre de la continuation de la guerre ; elle " pouvait fournir à ceux qui l'auraient suspecté, " des prétextes faciles de lui nuire ; on pouvait " vouloir l'exposer dans des situations difficiles, " et se servir contre lui du concours des autres " généraux.

" Deux des plus célèbres d'alors avaient ma- " nifesté des dispositions authentiques dans " cette grande affaire de Fructidor : c'étaient " Moreau et Hoche.

" Moreau s'était tout-à-fait montré contre le " Directoire, et, par une conduite pusillanime " et répréhensible, il se perdit tout-à-la-fois " sous le rapport du devoir et sous celui du " point d'honneur.

" Hoche fut en entier pour le Directoire ; " cédant à la fougue de son caractère, il fit mar- " cher sur Paris une partie de son armée, et

« manqua son but par trop d'impétuosité. Ses « troupes furent contremandées par la puis- « sance des Conseils, et lui-même fut obligé de « se sauver de Paris, dans la crainte de se voir « arrêté par ces mêmes Conseils.

« Hoche n'avait donc rien fait pour le succès « de cette journée, il y avait même nui par « trop de zèle ; mais il avait montré un homme « tout dévoué, et la majorité du Directoire « pouvait se fier aveuglément à lui, bien que « son imprudence eût manqué de le perdre.

« Cette même majorité du Directoire doutait « au contraire de Napoléon, qui l'avait fait tri- « ompher ; il lui restait toujours que ce général « avait pu calculer que le Directoire succom- « berait sous les Conseils, et qu'il pourrait s'é- « lever sur ses ruines.

« Cependant, comment le Directoire pou- « vait-il arranger cette pensée avec les actes de « ce général, qui avait tout mis dans la balance « pour le faire triompher ; car il est évident « que, sans l'ordre du jour de Napoléon et l'a- « dresse de son armée, le Directoire était « perdu. . . . . . . . .

« Des personnes bien instruites pensent qu'au « vrai Napoléon n'avait pas assez calculé son in- « fluence personnelle en France, qu'il s'en était « laissé imposer par les libelles et les journaux

" dirigés contre lui ; qu'il avait cru les mesures
" qu'il prenait propres, non à faire triompher
" tout-à-fait le Directoire, mais juste ce qu'elles
" devaient être pour devenir lui-même le sau-
" veur et le vrai soutien de la République. Ces
" personnes ajoutent que, lorsque les officiers
" que Napoléon avait à Paris et toute la corres-
" pondance de la France lui eut appris que sa
" proclamation avait, du soir au matin, changé
" tout-à-fait l'esprit de l'intérieur, alors seule-
" ment il s'aperçut qu'il avait trop fait. Nous
" nous rangerions d'autant plus volontiers de
" cette opinion, que nous ne saurions compren-
" dre comment Napoléon aurait pensé sérieuse-
" ment à conserver trois Directeurs, dont il ne
" faisait aucun cas. Celui de tous qu'il estimait
" (Carnot) était du parti opposé; et nous savons
" qu'il était indigné de la corruption ou de la
" faiblesse des autres.

" Le nommé Bottot, agent intime de Barras,
" fut expédié auprès de Napoléon, avec la mis-
" sion secrète de le pénétrer, et de savoir pour-
" quoi il n'avait pas envoyé les trois millions
" dont le Directoire avait eu tant de besoin !

" Bottot joignit le général Français à Passe-
" riano ; il intrigua beaucoup dans les alentours
" de Napoléon ; mais il trouva chacun très-chaud
" pour le parti qui avait triomphé ; et, ayant

"quelques intérêts à traiter pour lui-même, il "finit par avouer dans quelques conversations "intimes le secret de sa mission et les soupçons "vagues du Directoire. Il avait été facilement "détrompé par la simplicité de l'entourage du "général, la franchise de Napoléon, et surtout "par l'élan de toute l'armée, et celui de l'Italie "entière en sa faveur. Mais le Directoire eût-il "eu raison, il n'eût pas été difficile au milieu "de cette atmosphère, avec des prévenances et "quelques conversations naïves et simples, d'ôter "à Bottot jusqu'au plus petit ombrage. Aussi "écrivit-il à Paris que les craintes conçues n'é-"taient que de véritables chimères, bien moins "dangereuses que le mauvais esprit des gens "qui voulaient les faire croire. Mais les trois "millions, lui disait-on, d'où peut venir ce "refus?—Napoléon avait prouvé que l'ordre "envoyé par le Directoire était mystérieux, irré-"gulier, et qu'environné de fripons tels que F.... "et autres, qui avaient déjà volé le trésor, il "avait dû s'assurer prudemment de la verité; "qu'il avait aussitôt expédié à Paris son aide "de camp de confiance Lavalette, et qu'aussitôt "que Lavalette lui eut mandé le véritable état "des choses, les trois millions partaient, lorsque "la journée se trouva décidée."

LUNDI 10.

*Sur la diplomatie Anglaise.—Lord Whitworth.—Chatham. Castlereagh, Cornwallis, Fox, etc.*

Aujourd'hui, la suite de la conversation a conduit l'Empereur à dire que rien n'était dangereux et perfide comme les conversations officielles avec les agens diplomatiques Anglais. " Les ministres Anglais, disait-il, ne présentent " jamais une affaire comme de leur nation à une " autre nation, mais bien comme d'eux-mêmes " à leur propre nation. Ils s'importent peu de " ce qu'ont dit ou disent leurs adversaires; ils " presentent hardiment ce qu'ont dit leurs agens " diplomatiques, ou ce qu'ils leur font dire, se " retranchant sur ce que ces agens, ayant un " caractère public, étant notariés, doivent avoir " titre de foi dans leurs rapports. C'est ainsi, " observait-il, que les ministres Anglais avaient, " dans le temps, publié une longue conversa- " tion avec moi, Napoléon, sous le nom de " Lord Whitworth, laquelle etait entièrement " fausse *."

* Nous tous qui avons été à Sainte-Hélène, nous tous qui avons vu et avons été pour quelque chose dans les faits allégues au Parlement d'Angleterre par Lord Bathurst, nous pouvons affirmer, devant Dieu et devant les hommes, que les Ministres Anglais n'ont pas cessé de mériter les justes

Cet ambassadeur avait sollicité une audience du premier Consul, et des communications personnelles. Le premier Consul, qui lui-même aimait à traiter directement les affaires, s'y prêta volontiers. " Mais ce fut pour moi, disait l'Em-
" pereur, une leçon qui changea ma méthode
" pour jamais. A compter de cet instant, je
" ne traitai plus officiellement d'affaires poli-
" tiques que par l'intermédiaire de mon ministre
" des relations extérieures. Celui-là du moins
" pouvait donner un démenti authentique et
" formel: le souverain ne le pouvait pas.

" Il est entièrement faux, continuait l'Em-
" pereur, que notre entrevue personnelle ait
" eu rien qui sortît des bienséances accoutu-
" mées. Lord Whitworth, lui-même, au sortir
" de la conférence, se trouvant avec d'autres
" ambassadeurs, leur dit en avoir été très-sa-
" tisfait, et qu'il ne doutait pas que toutes nos
" affaires ne se terminassent à bien. Or quel ne
" fut pas l'étonnement de ces mêmes ambassa-
" deurs de lire, à quelque temps de là, dans les
" papiers Anglais, le rapport de Lord Whit-
" worth, dans lequel il m'accusait de m'être
" livré à des emportemens extrêmes et incon-

reproches encourus au temps de Lord Whitworth. Nombre d'Anglais, sur les lieux même, en sont demeurés d'accord avec nous, et en ont rougi, ont-ils dit, pour leur pays ! ! ! . . . .

" venans? Nous avions alors des amis chauds " parmi ces ambassadeurs, et quelques-uns fu-" rent jusqu'à témoigner leur surprise au di-" plomate Anglais, en lui rappelant que cela " ressemblait peu à ce qu'il leur avait dit au " sortir de la conférence même. Lord Whit-" worth escobarda comme il put, mais n'en " maintint pas moins les assertions du docu-" ment officiel.

" Le fait, observait l'Empereur, est que tous " les agens politiques Anglais sont dans le cas " de faire deux rapports sur le même objet; " l'un public et faux pour les archives minis-" térielles, l'autre confidentiel et vrai pour les " seuls ministres: et quand la reponsabilité de " ceux-ci se trouve en jeu, ils produisent le " premier, qui, bien que faux, répond à tout, et " les met à couvert. Et c'est ainsi, disait l'Em-" pereur, que les meilleures institutions de-" viennent vicieuses quand la morale cesse d'en " être la base, et quand les agens ne sont plus " conduits que par l'égoïsme, l'orgueil, et l'in-" solence. Le pouvoir absolu n'a pas besoin de " mentir; il se tait. Le gouvernement respon-" sable, obligé de parler, déguise et ment ef-" frontément.

" C'est, du reste, une chose bien remarqua-" ble, que, dans ma grande lutte avec l'Angle-

« terre, son gouvernement ait eu l'art de jeter « constamment tant d'odieux sur ma personne « et mes actes ; qu'ils se soient si impudemment « récriés sur mon despotisme, mon égoïsme, « mon ambition, ma perfidie, précisément quand « lui seul était coupable de tout ce dont il osait « m'accuser. Il fallait donc qu'il existât un bien « fort préjugé contre moi, et que je fusse réel- « lement bien à craindre, puisqu'on pouvait s'y « laisser prendre. Je le conçois, de la part des « rois et des cabinets, il y allait de leur exis- « tence ; mais de la part des peuples ! ! . . .

« Les ministres Anglais ne cessaient de par- « ler de mes déceptions ; mais pouvait-il être « rien de comparable à leur machiavélisme, à « leur égoïsme durant tout le temps de boule- « versement, et les convulsions qu'ils alimen- « taient eux-mêmes ?

« Ils sacrifièrent la malheureuse Autriche, en « 1805, uniquement pour échapper à l'invasion « dont je les menaçais.

« Ils la sacrifièrent encore, en 1809, seule- « ment pour se mettre plus à l'aise sur la pénin- « sule Espagnole.

« Ils sacrifièrent la Prusse, en 1806, dans « l'espoir de recouvrer le Hanovre.

« Ils ne secoururent pas la Russie, en 1807,

" parce qu'ils préféraient aller saisir des colo-
" nies lointaines, et qu'ils essayaient de s'em-
" parer de l'Egypte.

" Ils donnèrent le spectacle de l'infâme bom-
" bardement de Copenhague, en pleine paix ;
" et du larcin de la flotte Danoise, par un vrai
" guet-à-pens. Déjà ils avaient donné un pareil
" spectacle, par la saisie, aussi en plein paix,
" de quatre frégates Espagnoles chargées de
" riches trésors, ce qu'ils avaient opéré en véri-
" table vol de grands chemins.

" Enfin, durant toute la guerre de la pénin-
" sule, dont ils cherchent à prolonger la con-
" fusion et l'anarchie, on ne les voit s'em-
" presser qu'à trafiquer des besoins et du sang
" Espagnol, en faisant acheter leurs services et
" leurs fournitures au poids de l'or et des con-
" cessions.

" Quand toute l'Europe s'égorge à la faveur
" de leurs intrigues et de leurs subsides, eux
" ne s'occupent, à l'écart, que de leur propre
" sûreté, des avantages de leur commerce, de
" la souveraineté des mers et du monopole du
" monde. Pour moi, je n'avais jamais rien fait
" de tout cela, et, jusqu'à la malheureuse af-
" faire d'Espagne, qui, du reste, ne vient qu'a-
" près celle de Copenhague, je puis dire que ma

" moralité demeure inattaquable. Mes transac-" tions avaient pu être tranchantes, dictatoriales, " mais jamais perfides.

" Et que l'on s'étonne à-présent ! que l'on se " demande comment il s'est fait qu'en 1814, " l'Angleterre ayant été la vraie libératrice de " l'Europe, aucun Anglais néanmoins n'ait pû " faire un pas sur le continent sans trouver par-" tout les malédictions, la haine, l'exécration ? " C'est que tout arbre porte son fruit, que l'on " ne recueille que ce que l'on a semé; et que tél " devait être le resultat infaillible des méfaits de " l'administration Anglaise, de la dureté, de l'in-" solence des ministres à Londres, et de celles " de leurs agens par tout le globe.

" Depuis un demi-siècle, les ministères An-" glais ont toujours été en baissant de considé-" ration et d'estime publiques. Jadis ils étaient " disputés par de grands partis nationaux, ca-" ractérisés par de grands systèmes distincts; " aujourd'hui ce ne sont plus que les débats d'une " même olygarchie, ayant toujours le même but, " et dont les membres discordans s'arrangent " entre eux, à l'aide de concessions et de com-" promis: ils ont fait du cabinet de St-James " une boutique.

" La politique de Lord Chatham pouvait avoir " ses injustices, mais il les proclamait du moins

"avec audace et énergie; elles avaient une certaine grandeur. M. Pitt y a introduit l'astuce et l'hypocrisie; Lord Castlereagh, son soi-disant héritier, y a réuni le comble de toutes les sortes de turpitudes et d'immoralités. Chatham se faisait gloire d'être un *marchand;* Lord Castlereagh, au grand détriment de sa nation, s'est donné la jouissance de faire le *Monsieur;* il a sacrifié son pays pour fraterniser avec les grands du continent, et dès-lors a joint les vices du salon à la cupidité du comptoir; la duplicité, la souplesse du courtisan, à la dureté, à l'insolence du parvenu.

"La pauvre constitution Anglaise est gravement compromise aujourd'hui: il y a loin de là aux Fox, aux Sheridan, aux Grey; à ces grands talens, à ces beaux caractères de l'opposition, que l'oligarchie victorieuse a tant bafoués."

"Lord Cornwallis, observait l'Empereur, est le premier Anglais qui m'ait donné une sérieuse bonne opinion de sa nation; puis Fox, et je pourrais encore ajouter ici, au besoin, l'amiral d'aujourd'hui: (Malcolm.)

"*Cornwallis*, disait-il, était dans toute l'étendue du terme un digne, brave, et honnête homme. Lors du traité d'Amiens, et l'affaire convenue, il avait promis de signer de lende-

" main à une certaine heure : quelqu'empêche-
" ment majeur le retint chez lui ; mais il en-
" voya sa parole. Le soir même un courrier de
" Londres vint lui interdire certains articles ; il
" répondit qu'il avait signé, et vint apposer sa
" signature. Nous nous entendions à merveille ;
" je lui avais livré un régiment qu'il s'amusait
" fort à faire manœuvrer. En tout j'en ai con-
" servé un agréable souvenir, et il est certain
" qu'une demande de lui eût eu plus d'empire
" sur moi, peut-être, que celle d'un souverain.
" Sa famille a paru le deviner ; on m'a fait quel-
" quefois des demandes en son nom, elles ont
" toutes été satisfaites.

" *Fox* vint en France immédiatement après
" le traité d'Amiens. Il s'occupait d'une histoire
" des Stuart, et me fit demander à fouiller dans
" nos archives diplomatiques. J'ordonnai que
" tout fût mis à sa disposition. Je le recevais
" souvent ; la renommée m'avait entretenu de
" ses talens ; je reconnus bientôt en lui une
" belle ame, un bon cœur, des vues larges, géné-
" reuses, libérales, un ornement de l'humanité ;
" je l'aimais. Nous causions souvent, et sans nul
" préjugé, sur une foule d'objets ; quand je vou-
" lais l'astigoter, je le ramenais sur la machine
" infernale ; je lui disais que ses ministres avaient
" voulu m'assassiner ; il me combattait alors

"avec chaleur, et finissait toujours en me disant "dans son mauvais Français: ***Premier Consul,*** "***ôtez-vous donc cela de votre tête.*** Mais il "n'était pas convaincu sans doute de la bonté "de sa cause, et il est à croire qu'il s'escri-"mait bien plus en défense de l'honneur de "son pays, qu'en défense de la moralité des "ministres."

L'Empereur a terminé disant: "Il suffirait "d'une demi-douzaine de Fox et de Cornwallis, "pour faire la fortune morale d'une nation.... "Avec de telles gens, je me serais toujours en-"tendu; nous eussions été bientôt d'accord. "Non-seulement nous aurions eu la paix avec "une nation foncièrement très-estimable; mais "encore nous aurions fait ensemble de très-"bonne besogne."

*Histoire de la Convention par Lacretelle.—Statistique des bœufs de l'île.—Calembourgs.—De la statistique en général.*

11. C'était de ces jours affreux de pluie et de vent. L'Empereur a profité d'un petit moment sur les trois heures, pour aller au jardin. Il m'y a fait appeler; il venait de lire l'histoire de la Convention par Lacretelle. Ce n'était pas mal écrit sans doute, disait-il; mais c'était mal digéré, on n'en retenait rien: le tout était une

surface plane, sans nulle aspérité qui vous arrêtât. Il ne creusait pas son sujet; il ne rendait pas assez de justice à beaucoup d'acteurs célèbres; il ne faisait pas assez ressortir les crimes de plusieurs autres, etc. etc.

La pluie nous a forcés de rentrer; nous avons promené seuls long-temps dans le salon et la salle à manger.

On nous disait qu'il y avait dans l'île quatre mille bœufs, et qu'il s'en consommait en ce moment cinq cents dans l'année, dont cent cinquante pour nous, cinquante pour la colonie, et trois cents pour les vaisseaux. On ajoutait qu'il fallait quatre ans pour reproduire les bœufs, etc.; et de là nous faisons nos calculs: on sait combien l'Empereur les aimait.

C'est une grande affaire dans l'île que l'existence de ces bœufs et leur consommation: il ne peut s'en tuer un seul, sans l'ordre préalable du Gouverneur; et l'un des nôtres racontait à ce sujet que, dans une des maisons ou cabanes de l'Ile, le maître lui avait dit: "On prétend que "vous vous plaignez là-haut, et que vous vous "trouvez malheureux (il parlait de Longwood); "mais nous ne le comprenons pas; car on dit "que vous avez du bœuf tous les jours; nous, "nous ne pouvons en avoir que trois ou quatre "fois l'année, et encore nous le payons trente

"ou quarante sous la livre." L'Empereur, qui riait fort de ce détail, a dit: "Vous auriez dû "l'assurer qu'il nous coûtait à nous plusieurs "*couronnes.*" *Couronne* en Anglais, et dans plusieurs langues du continent, veut dire aussi un écu.

J'observais, plus tard, que c'était le seul calembourg que j'eusse jusqu'ici entendu de la bouche de l'Empereur; mais celui à qui je parlais me dit alors en avoir recueilli un pareil, et sur le même sujet, à l'île d'Elbe. Un maçon employé aux constructions ordonnées par l'Empereur, était tombé et s'était blessé. L'Empereur, cherchant à le rassurer, lui disait que cela ne serait rien. "J'ai fait bien une autre chute "que toi, lui disait-il, et pourtant regarde-moi: "je suis debout, je me porte bien."

L'Empereur s'est arrêté sur *la statistique politique.* Il a beaucoup vanté les progrès et l'utilité de cette science nouvelle, si propre, disait-il, à mettre sur la voie de la vérité, et à asseoir le jugement et les décisions. Il l'appelait *le budjet des choses:* et sans budjet point de salut, disait-il gaiement.

Alors quelqu'un a cité l'application singulière qu'en avait faite un Anglais ou un Allemand qui avait eu la patience et le courage d'évaluer le nombre de fois que chaque lettre de l'alphabet

se trouvait répétée dans la bible. Il en a cité une autre application moins triste et non moins singulière : celle d'un vieil Allemand de 80 ans qui s'était amusé à évaluer ce qu'il pouvait bien avoir mangé durant sa vie en bœufs, moutons, volailles, légumes, etc.; ce qu'il pouvait avoir bu. Or cela composait d'immenses troupeaux, d'énormes amoncèlemens de toute espèce. La place publique ne suffisait plus à contenir tout ce qu'il avait engouffré. Le minutieux staticien ne s'en tenait pas là; il avait la curiosité de rechercher combien de fois il pouvait avoir remangé les mêmes choses. Car, observait-il judicieusement, leur transmutation dans sa personne devait avoir nécessairement servi à les reproduire, etc. etc. L'Empereur a beaucoup ri de ce calcul, et surtout de la rotation des allées et des venues des mêmes choses.

### MERCREDI 12.

*Caractères.—Bailli, Lafayette, Monge, Grégoire, etc.—Saint-Domingue.—Système à suivre.—Dictées sur la Convention.*

Nous avions eu trois jours d'un temps affreux; l'Empereur a profité d'un instant de beau, pour monter en calèche. Il venait de lire l'histoire de la constituante par Rabeau de St.-Etienne. Il portait contre celui-ci à peu près les mêmes

plaintes que contre Lacretelle ; il est passé de là à certains caractères : " *Bailli*, disait-il, n'a-" vait point été méchant, mais bien un niais " politique.

" *Lafayette* était encore un autre niais ; il " n'était nullement taillé pour le haut rôle qu'il " avait voulu jouer. Sa bonhomie politique " devait le rendre constamment dupe des " hommes et des choses.

" Son insurrection des chambres, au retour de " Waterloo, avait tout perdu. Qui avait donc " pu lui persuader que je n'arrivais que pour " les dissoudre, moi qui n'avais de salut que par " elles."

Quelqu'un ayant dit, comme excuse ou atténuation : " Sire, c'est pourtant le même homme " qui, traitant plus tard avec les alliés, s'est in-" digné qu'on lui proposât de livrer Votre Ma-" jesté, leur demandant avec chaleur, si c'était " bien au prisonnier d'Olmutz qu'on osait " s'adresser.—Mais, Monsieur, a repris l'Em-" pereur, vous quittez là un sujet pour en pren-" dre un autre, ou plutôt vous concordez avec " ma pensée, loin de la combattre. Je n'ai point " attaqué les sentimens ni les intentions de " M. de Lafayette, je ne me suis plaint que de " ses funestes résultats.

Puis l'Empereur a continué de la sorte à

passer en revue les premiers acteurs du temps; il s'est fort arrêté sur l'affaire Favras, etc.

" Du reste, observait l'Empereur, rien n'était " plus commun que de rencontrer des hommes " de cette époque fort au rebours de la répu-" tation que sembleraient justifier leurs paroles " et leurs actes d'alors. On pourrait croire " *Monge*, par exemple, un homme terrible: " Quand la guerre fut décidée, il monta à la tri-" bune des Jacobins, et déclara qu'il donnait " d'avance ses deux filles aux deux premiers " soldats qui seraient blesseés par l'ennemi; ce " qu'il pouvait faire à toute rigueur, pour " son compte, disait l'Empereur; mais il pré-" tendait qu'on y obligeât tout le monde et " voulait qu'on tuât tous les nobles, etc.—Or " Monges était le plus doux, le plus faible des " hommes, et n'aurait pas laissé tuer un poulet, " s'il eût fallu en faire l'exécution lui-même, ou " seulement devant lui. Ce forcéné républicain, " à ce qu'il croyait, avait pourtant une espèce " de culte pour moi, c'était de l'adoration: il " m'aimait comme on aime sa maîtresse, etc.

" Autre exemple, disait l'Empereur: *Gre-" goire*, si acharné contre le clergé, qu'il vou-" lait ramener à sa simplicité première, eût pu " être pris pour un héros d'irreligion: et Gré-

"goire, quand les révolutionnaires reniaient "Dieu et abolissaient la prêtrise, faillit se "faire massacrer en montant à la tribune, "pour y proclamer hautement ses sentimens "religieux, et protester qu'il mourrait prêtre. "Quand on détruisait les autels dans toutes les "églises, Grégoire en élevait un dans sa cham-"bre, et y disait la messe chaque jour. Du "reste, disait l'Empereur, le lot de celui-ci "est tout trouvé. S'ils le chassent de France, il "doit aller se réfugier à Saint-Domingue. "L'ami, l'avocat, le panégyriste des nègres, "sera un Dieu, un saint parmi eux.

De là, la conversation est passée naturellement à Saint-Domingue. Dans ma jeunesse j'avais vu cette colonie au plus haut point de sa splendeur. L'Empereur m'a questionné beaucoup; et s'est informé de tous les détails de cette époque éloignée. Après toutes mes réponses, il a dit: "Je vais bien vous étonner "sans doute: mais je suis persuadé, d'après vos "renseignemens mêmes, que cette île n'a pas, "en ce moment, perdu d'un tiers, bien sûre-"ment pas d'une moitié, et que, sous peu, elle "vaudra tout ce qu'elle a valu."

Au fait, je n'en serais pas étonné; les contes absurdes que l'on avait répandus au dehors, en

Europe, sur notre France, devaient nous tenir en garde sur ceux qu'on pourrait bien nous faire touchant Saint-Domingue.

Après la restauration, disait l'Empereur, le gouvernement Français y avait envoyé des emissaires et des propositions qui avaient fait rire les nègres. "Pour moi, ajouta-t-il, à mon re-"tour de l'île d'Elbe, je me fusse accommodé "avec eux : j'eusse reconnu leur indépendance, "je me fusse contenté de quelques comptoirs, "à la manière des côtes d'Afrique, et j'eusse "tâché de les rallier à la mère patrie, et d'établir "avec eux un commerce de famille, ce qui, je "pense, eût été facile à obtenir.

"J'ai à me reprocher une tentative sur cette "colonie lors du consulat. C'était une grande "faute que d'avoir voulu la soumettre par la "force ; je devais me contenter de la gouver-"ner par l'intermédiaire de Toussaint. La paix "n'était pas encore assez établie avec l'Angle-"terre. Les richesses territoriales, que j'eusse "acquises en la soumettant, n'auraient enrichi "que nos ennemis." L'Empereur avait d'autant plus à se reprocher cette faute, disait-il, qu'il l'avait vue et qu'elle était contre son inclination. Il n'avait fait que céder à l'opinion du Conseil d'État et à celle de ses ministres, entraînés par les criailleries des Colons, qui for-

maient, à Paris, un gros parti, et qui de plus, observait-il, étaient presque tous royalistes et vendus à la faction Anglaise.

L'Empereur assurait que l'armée qui y fut envoyée n'était que de seize mille hommes, et qu'elle était suffisante. Si l'expédition manqua, ce fut purement par des circonstances accidentelles, comme la fièvre jaune, la mort du Général en Chef, une nouvelle guerre, etc. etc. etc.

"Toussaint, disait l'Empereur, n'était pas "un homme sans mérite, bien qu'il ne fût pas "ce qu'on a essayé de le peindre dans le "temps. Son caractère d'ailleurs prêtait peu, "il faut le dire, à inspirer une véritable con-"fiance ; nous avons eu fort à nous en plaindre. "Il eût fallu toujours s'en défier. Un officier de "génie ou d'artillerie le conduisait en grande "partie. Cet officier était venu en France avant "l'expédition de Leclerc ; on avait conféré long-"temps avec lui ; il avait beaucoup cherché a "détourner de l'enterprise ; il en avait peint ex-"actement toutes les difficultés, sans prétendre "néanmoins qu'elle fût impossible." L'Empereur pensait que les Bourbons réussiraient à soumettre Saint-Domingue, s'ils employaient la force ; mais ce n'était pas le résultat des armes qu'il fallait calculer ici ; c'était plutôt le résultat du commerce et de la haute politique. Trois

ou quatre cent millions de capitaux enlevés de France pour être transportés au loin, un temps indéfini pour en recueillir les avantages, la presque certitude de les voir enlevés par les Anglais ou les révolutions, etc. etc.——voilà ce qu'il y avait à considérer, et l'Empereur terminait, disant : "Le système colonial que nous avons vu "est fini pour nous, il l'est pour tout le continent de l'Europe ; nous devons y renoncer et "nous rabattre desormais sur la libre navigation des mers, et l'entière liberté d'un échange "universel."

L'histoire de la Convention, dont on a vu plus haut que Napoléon se montrait si mécontent, lui revenait dans la tête ; il était loin d'être satisfait de Lacretelle. "Beaucoup de "phrases, répétait-il, et peu de couleurs ; point "de résultats : il est académique et nullement historien." Il m'a fait appeler mon fils, et a dicté les deux notes suivantes, que je transcris littéralement ici, quelle que puisse être d'ailleurs leur imperfection ; car il ne les a jamais relues. Mais j'ai pensé que tout ce qui vient de lui est précieux.

1re Note.—La Convention, appelée par une loi de l'Assemblée Législative pour donner une nouvelle constitution à la France, décréta la République ; non que les meilleurs esprits ne

pensassent dès-lors que le système républicain était incompatible avec les mœurs présentes de la France, mais parce qu'on ne pouvait continuer la monarchie sans prendre pour monarque le Duc d'Orléans, qui eût éloigné une grande partie de la nation.

"La Convention décréta, pour la marche des affaires de la République, un pouvoir exécutif composé de cinq ministres.

"Deux partis se disputaient le pouvoir dans "la Convention Nationale: celui des ***Girondins***, "composé des hommes qui avaient influencé "l'Assemblée Legislative; et celui de la ***Mon-*** "***tagne***, formé par la commune de Paris, laquelle "avait dirigé les journées du 10 Août et du 2 "Septembre, et maîtrisait la population de la "capitale.

"Vergniaud, Brissot, Condorcet, Guadet, "et Rolland, étaient les Chefs des Girondins: "Danton, Robespierre, Marat, Collot-d'Her-"bois, Billaud Varennes, étaient les Chefs de la "Montagne: ces deux partis étaient également "exaltés sur les principes de la Révolution; leurs "meneurs sortaient des sociétés populaires qu'ils "avaient successivement maîtrisées.

"Le parti des Girondins étaient le plus fort "en talens: il était éminemment populaire dans "les grandes villes de province, et spécialement

" à Bordeaux, Montpellier, Marseille, Caen,
" Lyon, etc.

" Le parti de la Montagne avait plus d'é-
" nergie et de passion : il était éminemment
" populaire dans la capitale et parmi les clubs
" des départemens.

" Le parti des Girondins, qui, dans l'Assemblée
" Législative, avait été le parti le plus chaud de la
" Révolution, devint, dans la Convention, le parti
" modéré ; parce qu'il se trouvait avoir en pré-
" sence le parti beaucoup plus fougueux que lui
" qui, sous la législative, se trouvait en dehors de
" l'assemblée.

" Les Girondins appellaient leurs adversaires
" la faction de Septembre, et leur reprochaient
" sans cesse les indignes massacres dont ils
" s'etaient rendus coupables. Ils accusaient
" ce parti de ne vouloir point d'Assemblée Natio-
" nale, et de vouloir faire gouverner la France
" par la commune de Paris ; mais par là les Gi-
" rondins ne faisaient précisément qu'exciter
" contre eux-mêmes les jacobins de tous les dé-
" partemens.

" De son côté la commune de Paris, (les
" Montagnards) appelaient les Girondins fédéra-
" listes, les accusant de vouloir établir en France
" un système fédératif, semblable à celui de la
" Suisse. Ils les accusaient encore de chercher

"à exciter les provinces contre la capitale, et les "signalaient par là à la haine du peuple de Paris, "qui ne pouvait conserver sa splendeur que par "l'union et l'unité de tout le territoire. Lorsque "les Girondins accusaient les Montagnards des "massacres du 2 Septembre, ceux-ci reprochaient "aux Girondins d'avoir, sous la législative, im-"prudemment et sans raison, déclaré la guerre "à toute l'Europe.

"Dans la Convention, les Girondins parurent "d'abord prendre le dessus; ils firent mettre en "jugement Marat, et ordonnèrent qu'il serait "procédé au jugement des journées de Septem-"bre. Mais Marat, soutenu par les Jacobins et "la commune de Paris, fut acquitté par le tri-"bunal révolutionnaire, et rentra en triomphe "dans le sein de l'assemblée.

"Le procès du Roi avait été une autre pomme "de discorde. Les deux partis semblèrent mar-"cher d'accord, et votèrent, il est vrai, pour la "mort; mais la plus grande partie des Girondins "vota aussi pour l'appel au peuple; et ici il est "difficile de comprendre la raison de la conduite "de ce parti dans cette circonstance. S'il vou-"lait sauver le Roi, il en était le maître, il n'avait "qu'à voter pour la déportation, l'exil ou l'ajourne-"ment; mais le condamner à mort, et faire dé-"pendre son sort d'une volonté populaire, était

" le comble de l'inconséquence et de l'impoli-" tique : c'était, après avoir tué la monarchie, " vouloir encore déchirer la France en lambeaux " par la guerre civile.

" Dès ce moment se vérifia ce qu'on avait " toujours pensé depuis le commencement de la " révolution, que le parti le plus audacieux et " le plus exagéré aurait toujours le dessus. Néan-" moins les Girondins luttèrent avec courage, et " très-souvent obtinrent la majorité dans l'as-" semblée, pendant tous les mois de Mars, " Avril, et Mai. Mais le parti de la Montagne " usa dans cette circonstance du moyen qu'il " avait constamment employé : le 31 Mai, une " insurrection des sections de Paris décida du " sort du parti Girondin ; vingt-sept furent ar-" rêtés, traduits au tribunal révolutionnaire et " condamnés à mort ; soixante-treize furent " retenus dans les prisons ; dès lors la Montagne " triomphante ne connut plus d'obstacles dans " la Convention. Mais une partie des membres " de la députation de la Gironde s'était réfugiée " à Caen, et y arbora l'étendart de l'insurrection. " Lyon, Marseille, Bordeaux, Montpellier, plu-" sieurs villes de la Bretagne épousèrent la cause " des Girondins, et s'insurgèrent aussi contre la " Convention.

" Tous ces efforts isolés ne pouvaient rien

" contre la capitale ; et la Montagne restait " en possession paisible de la tribune nationale. " Une circonstance toute particulière contri- " buait à assurer la prépondérance de Paris ; " c'étaient les assignats, alors la seule ressource " qui alimentât le trésor : on ne payait plus " aucune imposition.

" Les provinces apprirent l'événement du 31 " Mai, puis la mort des hommes les plus fameux " du parti Girondin, et s'en émurent grandement. " Les armées ne furent point ébranlées par ces " catastrophes ; elles ne participèrent point aux " insurrections de quelques provinces ; elles res- " tèrent toutes attachées à la Convention et au " parti qui dominait à Paris.

" Lorsque les insurrections partielles de " quelques villes, en faveur des Girondins, " furent connues, toutes les armées avaient déjà " prêté leur serment, et fait leurs actes d'adhésion " à la Montagne ; et puis, pour les Français, " Paris était la France. D'ailleurs les départe- " mens d'Alsace, de la Moselle, de la Flandre, " de la Franche-Comté, du Dauphiné, où étaient " les principales forces de la république, ne par- " tageaient pas l'esprit des villes fédéralistes.

" Le 31 Mai priva la France d'hommes d'un " grand talent, qui étaient chaudement attachés " à la liberté et aux principes de la révolution.

" Cette catastrophe put affliger les bons esprits, " mais ne dut pas les surprendre. Il était impos- " sible qu'une assemblée qui avait à tirer la " France de la situation critique où elle se " trouvait, pût marcher avec deux partis aussi " acharnés et aussi irréconciliables. Pour que la " république pût être sauvée, l'un des deux partis " devait nécessairement faire disparaître l'autre ; " nul doute que si le parti Girondin eût triom- " phé, il n'eût envoyé ses adversaires à l'échafaud."

L'Empereur qui avait dicté, comme de coutume, de pure mémoire et sans nulle recherche, soit qu'il fût peu satisfait de la marche qu'il venait de prendre, ou pour toute autre raison, s'est interrompu en cet endroit pour recommencer, a-t-il dit, une nouvelle dictée sur le même sujet.

" 2e NOTE.—La Convention a commencé en " Septembre 1792, et a fini en Octobre 95. Son " règne a duré un peu plus de trois ans ; elle " montre quatre âges.

" Le 1er depuis son commencement jusqu'au " 31 Mai 93, époque de la destruction des " Girondins.

" Le 2e jusqu'en Mars 94, destruction de la " commune de Paris.

" Le 3e Jusqu'en Juillet 94, chute de Robes- " pierre.

" Le 4e jusqu'au 13 Vendémiaire (4 Octobre " 1795), installation du Gouvernement du Di- " rectoire.

" Son premier âge est de huit mois, son second " de dix, son troisième de quatre, son quatrième " de quatorze. Total trois ans.

" *Dans son* 1er *âge*, la Convention fut constam- " ment divisée entre le parti de la Montagne " et celui de la Gironde.

" Danton, Robespierre, Marat, Collot-d'Her- " bois, Billaud-Varennes, Carnot, Héraut-de- " Séchelles, étaient les chefs du parti de la *Mon-* " *tagne.*

" Brissot, Condorcet, Vergniaud, Guadet, " Gensonné, Péthion, Lasource, Barbaroux, " étaient les chefs du parti de la *Gironde.*

" Les deux partis étaient également ennemis " des Bourbons et des royalistes.

" Les hommes du premier parti avaient plus " d'énergie, ceux du second plus de talens ; tous " les deux voulaient la république, les Monta- " gnards pour détruire ce qui avait existé avant " la révolution, hommes et choses ; les Girondins " par enivrement de jeunesse. C'étaient pour " eux Athènes et Rome, elle leur retraçait le " souvenir de la belle antiquité.

" Les Montagnards existaient dès l'assemblée " constituante ; ils étaient les énergumènes des

" clubs si connus sous le nom de Jacobins. Ce " furent eux qui formèrent l'insurrection du " Champ de Mars.

" Pendant la constituante et la législative ce " parti se trouvait en dehors de ces assemblées.

" Les Girondins, dans la législative, qu'ils " dominèrent, furent les ennemis de la constitu- " tion de 91 et du Roi. Ils ne voulurent point le " défendre, et le laissèrent succomber sous les " efforts de la Montagne, qui pourtant était aussi " leur ennemie. Ce furent les Montagnards qui " firent les journées du 20 Juin, du 10 Août et " du 2 Septembre; ils n'avaient alors aucun " parti dans l'assemblée; mais ils contraignirent " les Girondins à se joindre à eux après leur " victoire.

" Le premier âge de la Convention offre la " lutte des Girondins et des Montagnards; les " Girondins la dominèrent d'abord par la supé- " riorité de leurs talens, de leur éloquence, et de " leur réputation déjà acquise. Presque tous les " présidens furent Girondins; ils accusaient la " Montagne de vouloir détruire l'Assemblée Na- " tionale, et y substituer une dictature Pari- " sienne; ils l'accusaient du massacre de Sep- " tembre, etc.

" La Montagne, de son côté, leur reprochait " de vouloir une république fédérative comme " la Suisse, d'être ennemis de la capitale, et

" d'avoir, sans raison, mis la république en
" guerre contre toute l'Europe.

" La Montagne dominait les Jacobins de Paris,
" et la plus grande partie des sociétés populaires
" de la République; la commune de Paris, les
" sections, le tribunal révolutionnaire, le bas
" peuple de la capitale lui étaient dévoués.

" Les Girondins avaient un grand crédit sur
" la plupart des départemens et sur les parties
" les plus instruites de la nation ; ils avaient plus
" de partisans dans les hautes classes de la so-
" ciété. Les Girondins, qui avaient occupé le
" côté gauche de la législative, et avaient montré
" tant de violence contre le Roi, contre les mi-
" nistres et contre le côté droit, ou les modérés,
" ne se trouvaient plus à leur tour ici que le côté
" droit et le parti modéré de la Convention, op-
" posé à la violente et fougueuse Montagne, qui
" formait désormais le côté gauche.

" Les Montagnards, suivant le rôle qu'ils
" avaient adopté sous la constituante, faisaient
" fermenter toutes les passions, et demandaient
" à grands cris la mort du Roi. Les Girondins
" pouvaient le sauver en le défendant ouverte-
" ment : ils adoptèrent le singulier système de le
" condamner ; et, après avoir ainsi détruit la mo-
" narchie, de vouloir que la sentence fût confir-
" mée par un appel au peuple ; c'est-à-dire,
" détruire la France par une épouvantable guerre

" civile. Cette fausse combinaison les perdit; " Vergniaud, une des colonnes de la Gironde, " proclama la sentence de mort du Roi.

" La force des Girondirs etait telle dans l'as- " semble, que plusieurs mois de travail et plu- " sieurs jours d'insurrection furent necessaires " pour que la Convention les abandonnât.

" Ce parti eût dominé la Convention, gou- " verné la France, écrasé la Montagne, si sa " marche eût été plus simple et plus franche: " il fut trop dominé par les métaphysiciens.

" *Le second âge* de la Convention est le règne " de la Montagne. Vingt-deux des principaux " Girondins périrent sur l'échafaud, ou se suici- " dèrent; soixante-treize furent mis en arresta- " tion. La Montagne régna sans contradiction; " elle créa le gouvernement révolutionnaire, et " la Convention en masse se mit elle-même sous " le joug du Comité de Salut Public, et du tribu- " nal révolutionnaire.

" Dans ce second âge, les séances de la Con- " vention ne ressemblèrent plus à celles du pre- " mier; il n'y avait plus de discussion; plus de " liberté; c'était le règne des Décemvirs. Une " partie des députés gouverna les comités de " sûreté générale, de finances, etc. Une autre " partie fut envoyée par le Comité de Salut Public " aux armées, et dans les départemens, et devin- " rent de véritables proconsuls.

"Tous les mois, toutes les semaines, tous les "jours, le gouvernement devint plus farouche "et plus sanglant; tout ce qui, dans les classes "élevées de la société, n'a pas émigré, est entassé "comme suspect dans des prisons, et conduit à "la mort par centaines.

"Après avoir considéré comme suspect tout "ce qui était noble, prêtre, négociant, grand "propriétaire, les excès du parti se repliant "sur lui-même, il domina les Jacobins, la com-"mune de Paris, maîtrisa la Convention, et la "menaça d'une destruction finale; il prêcha l'a-"théisme, proscrivit les arts et les sciences, et "tous les genres de talens; les artistes, les savans "furent emprisonnés comme suspects; on vit "le moment ou la bibliothèque nationale, je "jardin des plantes allaient être incendiés, "détruits.

"Robespierre et Danton s'en indignèrent à "la fois, et travaillèrent d'accord pour arrêter "cette marche effrayante du délire populaire. "Alors le capucin Chabot, Bazire, Fabre "d'Eglantine, Hébert, Chaumette, Vincent, et "tous leurs confrères périrent sur l'échafaud.

"Pour la première fois, depuis le commen-"cement de la révolution, le peuple vit con-"duire à la mort comme ultra-révolutionnaire, "et non plus comme ayant voulu arrêter la ré-

" volution. Ce fut un renversement, une vérita-
" ble révolution dans ses idées.

" Les prisons furent remplies de sans-cu-
" lottes et de tout ce que la société avait de plus
" impur. On a remarqué que les prêtres apostats
" étaient nombreux dans ce parti.

" Le peuple vit sans étonnement et avec joie
" le supplice de ceux dont il avait suivi jusque-
" là la direction, et ce sentiment fut une révolu-
" tion qui échappa à Robespierre et à Danton,
" ou dont ils ne surent pas profiter.

" *Le troisième âge* présente un spectacle dif-
" férent des deux premiers; Danton, Robes-
" pierre avaient sans efforts arrêté la révolution,
" et terminé le pouvoir de la commune de
" Paris; mais ils se divisèrent après le succès.

" Danton, Camille des Moulins, Héraut de
" Séchelles, Lacroix voulurent faire un pas de
" plus, et mettre un terme aux assassinats du
" tribunal révolutionnaire. Danton et Lacroix
" avaient rapporté des richesses de leur mission
" dans la Belgique. Camille des Moulins, qui,
" dès l'origine de la révolution, s'était titré de
" procureur-général de la lanterne, se trouvait
" séduit et adouci par une jeune femme. Ils
" osèrent demander que le coup qui venait d'être
" porté contre Hébert, ou le reste du parti de
" Marat, tournât tout-à-fait au profit de la

" République entière ; qu'aucun innocent ne " fût plus condamné, qu'on mît un terme à la " terreur, qu'on établit un comité de clémence.

" Billaud-Varenne, Collot d'Herbois, qui do- " minaient au Comité de Salut Public et la masse " des Jacobins, repoussèrent ces mesures avec " indignation et fureur ; et Robespierre, après " avoir hésité, n'osa point soutenir Danton, et " le sacrifia. Danton, Camille des Moulins, " Héraut de Séchelles, etc. périrent sur l'écha- " faud, et y furent traînés par le Comité de Salut " Public tout entier, et par les Jacobins en furie. " Le peuple fut consterné, et pour la premiére " fois ne donna aucun signe d'allégresse.

" Cependant ce que Robespierre n'avait pas " osé faire, et ce qui lui eût été facile, s'il eût " appuyé Danton, il osa tenter de l'opérer seul " après que celui-ci eut péri. Pour mettre un " terme à l'athéisme, il fit proclamer l'existence " de Dieu, et essaya de réhabiliter les vertus, " les sciences, et les arts. Alors Billaud-Va- " rennes, Collot d'Herbois, Barrère, frémirent " de voir la fin du gouvernement révolution- " naire ; ils se réunirent à tous les représen- " tans qui, dans leurs missions, avaient fait " couler le sang, à tous les nombreux amis que " Danton avait dans la Convention, tels que " Tallien, Fréron, Legendre ; et lorsque Robes- " pierre osa laisser entrevoir à son tour qu'il

" fallait que le régime des proconsuls se terminât, qu'il fallait faire justice des hommes impurs qui avaient rendu la révolution odieuse dans les provinces, il trouva l'échafaud.

" La journée du 9 Thermidor fut réellement le triomphe de Collot d'Herbois et de Billaud-Varennes, hommes plus affreux et plus avides de sang que Robespierre ; mais cette victoire n'avait pu se remporter sur les Jacobins et la commune, que par l'appel de tous les citoyens ; de sorte que, pour la masse de la bourgeoisie et du peuple, la mort de Robespierre fut la mort du gouvernement révolutionnaire ; et qu'après diverses oscillations, ceux qui voulaient continuer la terreur et qui avaient sacrifié Robespierre, comme celui-ci avait sacrifié Danton, parce qu'il voulait adoucir et modérer la révolution, se trouvèrent entraînés, maîtrisés par l'opinion publique.

" Dans les dix derniers mois, Robespierre se plaignait souvent qu'on le rendait odieux en mettant sous son nom tous les massacres qui se commettaient. C'étaient des hommes plus sanguinaires et plus affreux que Robespierre, qui le faisaient périr ; mais toute la nation, qui attribuait depuis long-temps tous les assassinats à Robespierre, cria que la

" journée avait été contre la tyrannie, et cette " croyance la fit finir."

*N. B.* La dictée ici s'est terminée ; l'Empereur ne fit plus que causer, et comme il n'y est plus revenu, nous demeurons privés du quatrième âge.

JEUDI 13.

*Le Moniteur, etc.—Liberté de la Presse.*

L'Emperenr venait de parcourir beaucoup de Moniteurs. " Ces Moniteurs, disait-il, si ter-" ribles, si à charge à tant de réputations, ne " sont constamment utiles et favorables qu'à " moi seul. C'est avec les pièces officielles que " les gens sages, les vrais talens écriront l'his-" toire; or ces pièces sont pleines de moi, et " ce sont celles que je sollicite, et que j'invo-" que." Il ajoutait qu'il avait fait du Moniteur l'ame et la force de son gouvernement ; son intermédiaire et ses communications avec l'opinion publique du dedans et du dehors ; tous les gouvernemens depuis l'ont imité plus ou moins.

Arrivait-il au-dedans, parmi les hauts fonctionnaires, une faute grave quelconque, aussitôt, disait l'Empereur, trois conseillers d'État établissaient une enquête ; ils me faisaient un rapport, affirmaient les faits, discutaient les prin-

cipes ; moi, je n'avais plus qu'à écrire au bas : "*Envoyé pour faire exécuter les lois de la* "*République ou de l'Empire*, et mon ministère " était fini, le résultat public obtenu ; l'opinion " faisait justice. C'était là le plus redoutable " et le plus terrible de mes tribunaux. S'agis- " sait-il, au dehors, de quelques grandes com- " binaisons politiques ou de quelques points " délicats de diplomatie, les objets étaient in- " directement jetés dans le Moniteur ; ils at- " tiraient aussitôt l'attention universelle, occu- " paient toutes les discussions ; c'était le mot " d'ordre pour les partisans du trône, en même " temps qu'un appel à l'opinion pour tous. On " a accusé le Moniteur pour ses notes tranchan- " tes, trop virulentes contre l'ennemi ; mais, " avant de les condamner, il faudrait mettre " en ligne de compte le bien qu'elles peuvent " avoir produit, l'inquiétude parfois dont elles " étaient à l'ennemi, la terreur dont elles frap- " paient un cabinet incertain, le coup de fouet " qu'elles donnaient à ceux qui marchaient avec " nous, la confiance et l'audace qu'elles inspi- " raient à nos soldats, etc. etc."

La conversation est tombée de là sur la liberté de la presse. L'Empereur nous en demandait notre avis. Nous avons bavardé longuement et débité force lieux communs. Les uns

étaient contre: Rien ne résiste à la liberté de la presse, disaient-ils; elle est capable de renverser tout gouvernement, de troubler toute société, de détruire toute réputation. Ce n'est que son interdiction qui est dangereuse, disaient les autres; si on la comprime, c'est une mine qui fera explosion; si on la laisse à elle-même, ce n'est plus qu'un arc débandé qui ne saurait blesser personne. A ceci, l'Empereur disait qu'il était loin d'être convaincu, mais que ce n'était plus là au demeurant la question; qu'il était des institutions aujourd'hui, et la liberté de la presse était de ce nombre, sur lesquelles on n'était plus appelé à décider si elles étaient bonnes, mais seulement s'il était possible de les refuser au torrent de l'opinion. Or il prononçait que l'interdiction dans un gouvernement représentatif était un anachronisme choquant, une véritable folie. Aussi, à son retour de l'île d'Elbe, avait-il abandonné la presse à tous ses excès, et il pensait bien qu'ils n'avaient été pour rien dans sa chute nouvelle. Quand on voulut discuter au Conseil, devant lui, les moyens d'en mettre l'autorité à l'abri; Messieurs, avait-il dit plaisamment, "c'est ap-
"paremment vous autres que vous voulez dé-
"fendre; car, pour moi, désormais je demeure
"étranger à tout cela. La presse s'est épuisée

" sur moi durant mon absence; je la défie bien " à présent de rien produire de neuf ou de pi- " quant contre moi."

VENDREDI 14.

*Guerre et maison d'Espagne. — Ferdinand à Valencey. — Fautes dans l'affaire d'Espagne. — Historique de ces événemens, etc. — Belle lettre de Napoléon à Murat.*

L'Empereur a été malade toute la nuit, il était encore souffrant tout le jour, il a pris un bain de pied, et ne s'est pas trouvé en humeur de sortir; il a dîné seul dans son intérieur et m'a fait venir vers le soir.

L'Empereur s'est remis en causant; le sujet a été constamment la guerre d'Espagne: j'en ai déjà mentionné quelque chose plus haut, où l'on a vu que l'Empereur s'y condamne entièrement. Je cherche a répéter le moins possible, aussi je vais inscrire ici seulement ce qui m'a paru neuf.

" Le vieux Roi, disait l'Empereur, la Reine, " au moment de l'événement, étaient l'objet " de la haine et du mépris des sujets. Le Prince " des Asturies conspira contre eux, les fit " abdiquer, et devint aussitôt l'amour, l'espoir " de la nation. Toutefois cette nation était mûre " pour de grands changemens, et les sollicitait " avec force; j'y étais très-populaire: c'est dans

"cette situation des esprits que tous ces per-
"sonnages furent réunis à Bayonne; le vieux
" Roi me demandant vengeance contre son fils,
" le jeune Prince solicitant ma protection contre
" son père, et me demandant une femme. Je ré-
" solus de profiter de cette occasion unique pour
" me délivrer de cette branche des Bourbons,
" continuer dans ma propre dynastie le système
" de famille de Louis XIV. et enchaîner l'Es-
" pagne aux destinées de la France. Ferdinand
" fut envoyé à Valencey, le vieux Roi à Mar-
" seille, où il voulut, et mon frère Joseph fut
" regner dans Madrid avec une constitution
" libérale, adoptée par une junte de la nation
" Espagnole, qui était venue la recevoir à
" Bayonne.

" Il me paraît, continuait-il, que l'Europe et
" même la France n'ont jamais eu une idée
" juste de la situation de Ferdinand à Valencey.
" On se méprend étrangement dans le monde
" sur la traitement qu'il a éprouvé, et plus en-
" core peut-être sur ses dispositions et ses opi-
" nions personnelles relatives à sa situation. Le
" fait est qu'il était à peine gardé à Valencey,
" et qu'il n'eût pas voulu s'en échapper. S'il se
" trama quelques intrigues pour favoriser son
" évasion, il fut le premier à les dénoncer. Un
" Irlandais (Baron de Colli) pénétra jusqu'à

" sa personne au nom de Georges III. lui offrant " de l'enlever; mais, loin d'y accéder, Ferdinand " tout aussitôt en donna connaissance à l'auto- " rité.

" Il ne cessait de me demander une femme de " ma main. Il m'écrivait spontanément pour me " complimenter toutes les fois qu'il m'arrivait " quelque chose d'heureux. Il avait donné des " proclamations aux Espagnols, pour qu'ils se " soumissent; il avait reconnu Joseph; choses " qu'on eût pu regarder comme forcées peut- " être; mais il lui demandait son grand cordon, " il m'offrait Don Carlos, son frère, pour com- " mander les régimens Espagnols qui allaient " en Russie, choses auxquelles il n'était nulle- " ment obligé. Enfin il me sollicitait vivement " de le laisser venir à ma cour à Paris, et si je " ne me suis pas prêté à un spectacle qui eût " frappé l'Europe, en lui prouvant par-là tout " l'affermissement de ma puissance, c'est que " la gravité des circonstances qui m'appelaient " au dehors, et mes fréquentes absences de la " capitale, ne m'en ont pas laissé l'occasion."

Vers un commencement d'année, à un lever de l'Empereur, je me trouvais le voisin du chambellan Comte d'Arberg, faisant le service à Valencey près des Princes d'Espagne. Arrivé à lui, l'Empereur demanda comment se condui-

saient ces princes, s'ils étaient sages ; et puis il ajouta : "Vous m'avez apporté une bien jolie "lettre ; entre nous, c'est vous qui la leur aurez "faite?" D'Arberg l'assura qu'il ignorait même l'objet de son contenu. "Eh bien," dit l'Empe- "reur, "elle est charmante ; un fils n'écrirait pas "autrement à son père."

"Quand les circonstances devinrent difficiles "pour nous en Espagne," disait l'Empereur, "je "proposai plus d'une fois à Ferdinand de s'en "retourner, d'aller régner sur son peuple, que "nous nous ferions franchement la guerre, que "le sort des armes en déciderait. Non, répon- "dait le Prince, qui semble avoir été bien "conseillé, et ne varia jamais de ce système ; "des troubles politiques agitent mon pays, je "ne manquerais pas de compliquer les affaires, "je pourrais en devenir la victime, et porter ma "tête sur l'échafaud : je reste ; mais si vous "voulez me donner une femme, si vous voulez "m'acorder votre protection et l'appui de vos "armes, je pars et je vous serai un allié fidèle.

"Plus tard lors de nos désastres et vers la fin "de 1813, je me rendis à cette proposition, et "le mariage de Ferdinand fut arrêté avec la "fille aînée de Joseph ; mais alors les circon- "stances n'étaient plus les mêmes, et Ferdinand "demanda d'ajourner le mariage. — Vous ne

" pouvez plus m'accorder l'appui de vos armes, " disait-il, je ne dois point me donner en ma " femme un titre d'exclusion aux yeux de mes " peuples. Et il partit dans des intentions de " bonne foi, à ce qu'il semble," continuait l'Empereur, " car il est demeuré fidèle aux prin" cipes de son départ jusqu'aux événemens de " Fontainebleau."

Il est hors de doute que si les affaires de 1814 eussent tourné différemment, il n'eût accompli, assurait l'Empereur, son mariage avec la fille de Joseph.

L'Empereur, en revenant sur ces événemens, disait que les résultats lui donnaient irrévocablement tort ; mais qu'indépendamment de ce tort du destin, il se reprochait aussi des fautes graves dans l'exécution. Une des plus grandes était d'avoir mis de l'importance à détrôner la dynastie des Bourbons, et à maintenir, comme base de ce système, pour souverain nouveau, précisément celui qui, par ses qualités et son caractère, devait nécessairement le faire manquer.

Lors de la réunion à Bayonne, l'ancien précepteur de Ferdinand, son principal conseil (Escoiquiz), apercevant tout aussitôt les grands projets de l'Empereur, et défendant la cause de son maître, lui disait :

" Vous voulez vous créer un travail d'Her-
" cule, lorsque vous n'avez sous la main qu'un
" jeu d'enfant. Vous voulez vous délivrer des
" Bourbons d'Espagne : pourquoi les crain-
" driez-vous ? Ils sont nuls ; ils ne sont plus
" Français. Vous n'avez aucunement à les
" craindre : ils sont tout-à-fait étrangers à
" votre nation et à vos mœurs. Vous avez ici
" Mme de Montmorency et de vos dames nou-
" velles : ils ne connaissent pas plus les unes
" que les autres ; elles sont sans différence
" à leur yeux, etc. etc'" Malheureusement l'Empereur en décida autrement. Je me suis permis de lui dire que des Espagnols m'avaient assuré que si l'orgueil national avait été épargné, que si la Junte Espagnole se fût tenue à Madrid, au lieu de Bayonne, ou bien encore qu'on eût renvoyé Charles IV. et gardé Ferdinand, la révolution eût été populaire, et les affaires auraient pris une autre tournure. L'Empereur n'en doutait pas, et convenait que cette entreprise avait été mal embarquée, que beaucoup de circonstances eussent pu être mieux conduites. " Toutefois, disait-
" il, Charles IV. était usé pour les Espagnols :
" il eût fallu user de même Ferdinand : le
" plan le plus digne de moi, le plus sûr pour
" mes projets eût été une espèce de médiation à

" la manière de celle de la Suisse. J'aurais dû " donner une constitution libérale à la nation " Espagnole, et charger Ferdinand de la mettre " en pratique. S'il l'exécutait de bonne foi, " l'Espagne prospérait, et se mettait en harmonie " avec nos mœurs nouvelles; le grand but était " obtenu; la France acquérait une alliée intime, " une addition de puissance vraiment redoutable. " Si Ferdinand, au contraire, manquait à ses nou- " veaux engagemens, les Espagnols eux-mêmes " n'eussent pas manqué de le renvoyer, et se- " raient venus me solliciter de leur donner un " maître. Quoi qu'il en soit, terminait l'Em- " pereur, cette malheureuse guerre d'Espagne a " été une véritable plaie, la cause première des " malheurs de la France. Après mes confé- " rences d'Erfurt avec Alexandre, disait-il, l'An- " gleterre devait être contrainte à la paix par la " force des armes, ou par celle de la raison. Elle " se trouvait perdue, déconsidérée sur le conti- " nent; son affaire de Copenhague avait révolté " tous les esprits, et moi je brillais en ce moment " de tous les avantages contraires, quand cette " malheureuse affaire d'Espagne est venue tour- " ner subitement l'opinion contre moi et réha- " biliter l'Angleterre. Elle a pu dès-lors con- " tinuer la guerre; les débouchés de l'Amérique " méridionale lui ont été ouverts; elle s'est fait

"une armée dans la Péninsule, et de là elle est "devenue l'agent victorieux, le nœud redoutable "de toutes les intrigues qui ont pu se former "sur le continent, etc. etc.; c'est ce qui m'a "perdu!"

"Toutefois on m'assaillait alors de reproches "que je ne méritais pas: l'histoire me lavera. "On m'accusa, dans cette affaire, de perfidie, "d'embûches, et de mauvaise foi, et il n'y avait "rien de tout cela. Jamais, quoi qu'on en ait "dit, je ne manquai de foi, ni ne violai de "paroles, pas plus contre l'Espagne que contre "aucune autre puissance.

"On sera certain un jour, que dans les "grandes affaires d'Espagne, je fus complète-"ment étranger à toutes les intrigues intéri-"eures de sa cour; que je ne manquai de parole "ni à Charles IV. ni à Ferdinand VII.; que je "ne rompis aucun engagement vis-à-vis du père "ni du fils; que je n'employai point de men-"songe pour les attirer tous deux à Bayonne; "mais qu'ils y accoururent à l'envie l'un de "l'autre. Quand je les vis à mes pieds, que je "pus juger par moi-même de toute leur incapa-"cité, je pris en pitié le sort d'un grand peuple, "je saisis aux cheveux l'occasion unique que "me présentait la fortune, pour régénérer l'Es-"pagne, l'enlever à l'Angleterre, et l'unir in-

" timement à notre système. Dans ma pensée, " c'était poser une des bases fondamentales du " repos et de la sécurité de l'Europe. Mais, " loin d'y employer d'ignobles, de faibles dé-" tours, comme on l'a répandu; si j'ai péché " c'est par une audacieuse franchise, au con-" traire, par un excès d'énergie. Bayonne ne " fut pas un guet-à-pends; mais un immense " coup d'État. Quelque peu d'hypocrisie m'eût " sauvé, ou bien encore si j'avais voulu seule-" ment abandonner le Prince de la Paix à la " fureur du peuple; mais l'idée m'en parut " horrible, il m'eût semblé recueillir le prix du " sang; et puis il est vrai de dire encore que " Murat m'a beaucoup gâté tout cela. . . . .

" Quoi qu'il en soit, je dédaignai les voies " tortueuses et communes, je me trouvais si " puissant! . . . . . J'osai frapper de trop haut. " Je voulus agir comme la Providence, qui re-" médie aux maux des mortels par des moyens " à son gré, parfois violens, et sans s'importer " d'aucun jugement.

" Toutefois j'embarquai fort mal toute cette " affaire, je le confesse; l'immoralité dut se mon-" trer par trop patente, l'injustice par trop cini-" que, et le tout demeure fort vilain, puisque j'ai " succombé; car l'attentat ne se présente plus " que dans sa hideuse nudité, privé de tout le

" grandiose, et des nombreux bienfaits qui rem-" plissaient mon intention. La postérité l'eût " préconisé pourtant si j'avais réussi, et avec " raison, peut-être, à cause de ses grands et " heureux résultats : tel est le sort et le juge-" ment dans les choses d'ici bas ! ! . . . . Mais, " je le répète, il n'y eut ni manque de foi, ni " perfidie, ni mensonge ; bien plus, il n'y avait " nulle occasion pour cela." Et ici l'Empereur a repris, dans son entier et dans son principe, tout l'historique de l'affaire d'Espagne, répétant beaucoup de choses déjà dites plus haut.

" Deux partis, disait l'Empereur, divisaient " la cour et la famille régnante : l'un était celui " du monarque, aveuglément gouverné par son " favori, le Prince de la Paix, lequel s'était " fait le véritable roi. L'autre était celui de " l'héritier présomptif, conduit par son pré-" cepteur, Escoiquiz, qui aspirait à gouverner. " Ces deux partis recherchaient également mon " appui, et me faisaient beau jeu ; nul doute " que j'étais résolu d'en tirer tout l'avantage " possible. . . . . . .

" Le favori, pour se maintenir dans son " poste, aussi bien que pour se mettre à l'abri " de la vengeance du fils, la mort du père arri-" vant, m'offrait, au nom de Charles IV. de faire " de concert, la conquête du Portugal, se réser-

" vant pour lui la souveraineté des Algarves, " comme asile.

" D'un autre côté, le Prince des Asturies " m'écrivait clandestinement, à l'insu de son " père, pour me demander une femme de ma " main, et implorer ma protection.

" Je conclus avec le premier, et laissai le " second sans réponse. Mes troupes étaient " déjà admises dans la Péninsule, quand le fils " profita d'une émeute pour faire abdiquer son " père, et régner à sa place.

" On m'a imputé bêtement d'avoir pris part " à toutes ces intrigues; mais j'y étais d'autant " plus étranger, que la dernière circonstance " surtout dérangeait tous mes projets arrêtés " avec le père, et par suite desquels mes trou- " pes se trouvaient déjà au sein de l'Espagne. " Les deux partis sentirent bien dès-lors que " je pouvais et devais être leur arbitre. Le Roi " détrôné s'adressa donc à moi pour obtenir " vengeance; et le fils y eut recours pour être " reconnu. Tous deux s'empressèrent de venir " plaider devant moi, également poussés par " leurs conseillers respectifs: ceux-là même qui " les gouvernaient tout-à-fait, et qui ne voy- " aient plus d'autres moyens pour assurer leur " propre tête, que de se jeter dans mes bras.

" Le Prince de la Paix, ayant failli être mas-

" sacré, persuada facilement ce voyage à Charles " IV. et à la reine, qui s'étaient eux-mêmes vus " en danger de périr par la multitude.

" De son côté, le précepteur Escoiquiz, le vé- " ritable auteur de tous les maux de l'Espagne, " alarmé de voir Charles IV. protester contre " son abdication, ne voyant que l'échafaud si " son pupile ne triomphait pas, fut fort ardent " à déterminer, le jeune Roi. Ce chanoine, d'ail- " leurs très-confiant dans ses moyens, ne déses- " pérait pas d'influencer de vive voix sur mes " déterminations, et de m'amener ainsi à recon- " naître Ferdinand, m'offrant, pour son propre " compte, de gouverner, disait-il, tout-à-fait à " ma dévotion, aussi bien que pourrait le faire " le Prince de la Paix, au nom de Charles IV. " Et il faut convenir, disait l'Empereur, que si " j'eusse écouté plusieurs de ses raisons, et suivi " quelques-unes de ses idées, je m'en serais " beaucoup mieux trouvé.

" Quand je les tins tous réunis à Bayonne, ma " politique se trouva posséder bien au-delà de " ce qu'elle eût jamais osé prétendre; il en a " été ainsi de plus d'un autre événement de ma " vie, dont on a fait honneur à ma politique, et " qui n'appartenait qu'au hasard: je n'avais pas " combiné, mais je profitais. Ici j'avais le nœud " gordien devant moi, je le coupai; j'offris à

" Charles IV. et à la reine de me céder la cou-
" ronne d'Espagne, et de vivre paisiblement en
" France; ils s'y prêtèrent, je pourrais dire
" presque volontiers, tant ils étaient ulcérés
" contre leur fils, et tant eux et leur favori ne
" recherchaient autre chose désormais que le
" repos et la sûreté. Le Prince des Asturies,
" n'y résista pas extraordinairement; mais il
" ne fut employé contre lui ni violence, ni me-
" naces; et si la peur le décida, ce que je crois
" bien, cela ne dut regarder que lui.

" Voilà, mon cher, en bien peu de mots,
" tout l'historique de l'affaire d'Espagne, quoi
" qu'on en dise ou qu'on écrive, on en ar-
" rivera là, et vous voyez qu'il ne saurait
" y avoir là occasion pour moi à detour,
" mensonges, manques de paroles ou violations
" d'engagements. Pour m'en rendre coupable,
" il eût donc fallu vouloir me salir gratuite-
" ment; or, jamais je n'ai montré ce penchant.

" Du reste, dès que j'eus prononcé, la tourbe
" des intrigans qui fourmille dans toutes les
" cours, ceux-là même qui avaient été les plus
" actifs à provoquer les malheurs, cherchèrent
" aussitôt à faire leur affaire auprès de Joseph,
" comme ils l'avaient faite auprès de Charles
" IV. et de Ferdinand VII.; mais, soigneuse-
" ment attentifs à la marche des événemens,

" ils ont tourné plus tard à mesure que les cir-
" constances devenaient difficiles, et que nos
" désastres approachaient ; si bien que ce sont
" encore eux qui se trouvent gouverner au-
" jourd'hui Ferdinand; et, chose effroyable!
" pour mieux s'asseoir, ils n'ont pas hésité à
" rejeter. l'odieux et le crime des malheurs
" éprouvés sur la masse des *niais* qu'ils ont
" proscrits, et qu'ils tiennent dans le bannisse-
" ment; de ces gens naturellement honnêtes,
" qui, dans le principe, blâmèrent fort le voyage
" de Ferdinand, dont plusieurs même s'y op-
" posèrent, puis prêtèrent serment à Joseph,
" qui leur sembla identifié pour lors au bon-
" heur et au repos de leur patrie, et lui demeu-
" rèrent fidèles jusqu'à ce que la grande catas-
" tophe vînt le faire descendre du trône.

" Il serait difficile d'accumuler plus d'effron-
" terie et de turpitude, que n'en ont montré
" tous ces intrigans, principaux acteurs de
" cette grande scène, ce qui, pour le dire en
" passant, atténue la dégradation dont de pa-
" reilles vilenies ont chargé la France aux yeux
" de l'Europe. On voit qu'elles ne lui sont
" pas exclusives; les intrigans, les ambitieux,
" les avides se trouvent partout, sont les mêmes
" partout; les individus seuls sont coupables;
" les nations ne sauraient être responsables;

" leur seul tort est de se trouver pour un mo-
" ment en evidence: malheur à celle qui oc-
" cupe la scène."

*N. B.* Aujourd'hui l'affaire d'Espagne demeure parfaitement connue, grâce aux écrits des principaux acteurs, le chanoine Escoiquiz, le ministre Cevallos et autres, et surtout de l'honnête et respectable M. Llorente, qui, sous la signature anagrammatique de Nellerto, a publié les mémoires du temps, appuyés du recueil de toutes les pièces officielles: les contradictions adverses des deux premiers, leurs disputes entre eux, les réclamations et les dénégations des contemporains, ont réduit leurs écrits à leur juste valeur en les dépouillant de tout ce qu'il y avait d'erroné, de faux ou même de falsifié: il en résulte qu'aux yeux de tout homme impartial et froid, ils concourent tous, même involontairement, à confirmer les assertions justificatives émises plus haut par Napoléon; non qu'ils ne reproduisent cette différence qu'on doit inévitablement attendre de la diversité du parti et d'intérêts; mais seulement parce qu'il est vrai de dire, qu'aucun n'établit avec fondement une accusation positive, qu'il ne présente aucune pièce officielle qui puisse la constater, tandis que toutes celles qui existent attestent et consacrent le contraire.

Ce qu'on peut observer encore dans l'histoire, aujourd'hui bien assurée, de ces affaires, c'est que l'Angleterre elle-même s'y est trouvée tout-à-fait étrangère, du moins dans le principe, ce qui était loin de la pensée de Napoléon, qui accusa, dans le temps, les Anglais d'être la première cause de toutes les intrigues, et qui les en accusait encore à Sainte-Hélène, tant il était habitué à les trouver au fond de tout ce qui se tramait contre lui.

Au surplus, voici sur cette affaire d'Espagne une lettre de l'Empereur, qui y jette plus de jour que ne sauraient le faire des volumes. Elle est admirable; les événemens qui ont suivi la rendent un chef-d'œuvre. Elle fait voir la rapidité, le coup-d'œil d'aigle avec lequel Napoléon jugeait immédiatement les choses et les personnes.

Malheureusement elle montre aussi combien l'exécution des subalternes, la plupart du temps, détruisait ou gâtait les plus belles, les plus hautes conceptions, et, sous ce rapport encore, cette lettre demeure bien précieuse pour l'histoire. Sa date la rend prophétique.

"29 *Mars*, 1808.

" Monsieur le Grand Duc de Berg, je crains
" que vous ne me trompiez sur la situation de

" l'Espagne, et que vous ne vous trompiez " vous-même. L'affaire du 20 Mars a singulièrement compliqué les événemens. Je reste " dans une grande perplexité.

" *Ne croyez pas que vous attaquiez une nation " désarmée, et que vous n'ayez que des troupes " à montrer pour soumettre l'Espagne.* La révolution du 20 Mars prouve qu'il y a de l'énergie chez les Espagnols. Vous avez à faire à " un peuple neuf : il a tout le courage, et il aura " tout l'enthousiasme que l'on rencontre chez " des hommes que n'ont point usés les passions " politiques.

" L'aristocratie et le clergé sont les maîtres " de l'Espagne. S'ils craignent pour leurs privilèges, et pour leur existence, ils feront " contre nous des levées en masse, qui pourront éterniser la guerre. J'ai des partisans ; " si je me présente en conquérant, je n'en aurai plus.

" Le Prince de la Paix est détesté, parce qu'on " l'accuse d'avoir livré l'Espagne à la France. " Voilà le grief qui a servi l'usurpation de Ferdinand. Le parti populaire est le plus faible.

" Le Prince des Asturies n'a aucune des qualités qui sont nécessaires au chef d'une nation ; " cela n'empêchera pas que, pour nous l'opposer,

" on n'en fasse un héros. Je ne veux pas que l'on " use de violence envers les personnages de cette " famille : il n'est jamais utile de se rendre " odieux, et d'enflammer les haines. L'Espagne " a plus de cent mille hommes sous les armes ; " c'est plus qu'il ne faut pour soutenir avec " avantage une guerre intérieure. Divisés sur " plusieurs points, ils peuvent servir de noyau " au soulèvement total de la monarchie.

" Je vous présente l'ensemble des obstacles " qui sont inévitables ; il en est d'autres que vous " sentirez. L'Angleterre ne laissera pas échap- " per cette occasion de multiplier nos embarras. " Elle expédie journellement des avisos aux " forces qu'elle tient sur les côtes du Portugal et " dans la Méditerranée ; elle fait des enrôle- " mens de *Siciliens* et de *Portugais*.

" La famille royale n'ayant point quitté " l'Espagne pour aller s'établir aux Indes, il " n'y a qu'une révolution qui puisse changer " l'état de ce pays. C'est peut-être celui de " l'Europe qui y est le moins préparé. Les gens " qui voient les vices monstrueux de ce gou- " vernement et l'anarchie qui a pris la place de " l'autorité légale, font le plus petit nombre ; " le plus grand nombre profite de ces vices et de " cette anarchie.

" Dans l'intérêt de mon Empire, je puis faire " beaucoup de bien à l'Espagne. Quels sont les " meilleurs moyens à prendre ?

" Irai-je à Madrid ? Exercerai-je l'acte d'un " grand protectorat, en prononçant entre le " père et le fils ? Il me semble difficile de faire " régner Charles IV. ; son gouvernement et son " favori sont tellement dépopularisés, qu'ils ne " se soutiendraient pas trois mois.

" Ferdinand est l'ennemi de la France ; c'est " pour cela qu'on l'a fait Roi. Le placer sur le " trône sera servir les factions qui, depuis " vingt-cinq ans, veulent l'anéantissement de la " France. Une alliance de famille serait un fai- " ble lien. *La reine Elisabeth et d'autres Prin-* " *cesses* Françaises ont péri misérablement lors- " que l'on a pu les immoler impunément à d'a- " troces vengeances. Je pense qu'il ne faut rien " précipiter, qu'il convient de prendre conseil " des événemens qui vont suivre. . . . . Il faudra " fortifier les corps d'armée qui se tiendront sur " les frontières du Portugal, et attendre. . .

" Je n'approuve pas le parti qu'a pris Votre " Altese Impériale de s'emparer aussi précipi- " tamment de Madrid. Il fallait tenir l'armée " à dix lieues de la capitale. . . Vous n'aviez pas " l'assurance que le peuple et la magistrature " allaient reconnaître Ferdinand sans contesta- " tion. Le Prince de la Paix doit avoir dans les

" emplois publics des partisans ; il y a d'ailleurs " un attachement d'habitude au vieux Roi, qui " pouvait produire des résultats. Votre entrée " à Madrid, en inquiétant les Espagnols, a puis-" sammant servi Ferdinand. J'ai donné ordre " à Savary d'aller auprès du nouveau Roi voir ce " qui se passe. Il se concertera avec Votre " Altesse Impériale. J'aviserai ultérieurement " au parti qui sera à prendre ; en attendant, " voici ce que je juge convenable de vous pres-" crire :

" Vous ne m'engagerez à une entrevue, *en* " *Espagne*, avec Ferdinand, que si vous jugez " la situation des choses telle que je doive le " reconnaître comme Roi d'Espagne. Vous use-" rez de bons procédés envers le Roi, la Reine, " et le Prince Godoy. Vous exigerez pour eux, " et vous leur rendrez les mêmes honneurs " qu'autrefois. Vous ferez en sorte que les Es-" pagnols ne puissent pas soupçonner le parti " que je prendrai. Cela ne vous sera pas diffi-" cile : je n'en sais rien moi-même.

" Vous ferez entendre à la noblesse et au " clergé, que si la France doit intervenir dans " les affaires d'Espagne, leurs priviléges et leurs " immunités seront respectés. Vous leur direz " que l'Empereur désire le perfectionnement " des institutions politiques de l'Espagne, pour

" la mettre en rapport avec l'état de civilisation
" de l'Europe, pour la soustraire au régime des
" favoris. . . . . Vous direz aux magistrats et
" aux bourgeois des villes, aux gens éclairés,
" que l'Espagne a besoin de recréer la machine
" de son gouvernement, et qu'il lui faut des
" lois qui garantissent les citoyens de l'arbi-
" traire et des usurpations de la féodalité, des
" institutions qui raniment l'industrie, l'agri-
" culture, et les arts. Vous leur peindrez l'état
" de tranquillité et d'aisance dont jouit la
" France, malgré les guerres où elle s'est tou-
" jours engagée ; la splendeur de la religion,
" qui doit son établissement au concordat que
" j'ai signé avec le Pape. Vous leur démon-
" trerez les avantages qu'ils peuvent tirer d'une
" régénération politique : l'ordre et la paix dans
" l'intérieur, la considération et la puissance
" dans l'extérieur. Tel doit être l'esprit de vos
" discours et de vos écrits. Ne brusquez
" aucune démarche ; je puis attendre à Bay-
" onne, je puis passer les Pyrénées, et, me forti-
" fiant vers le Portugal, aller conduire la guerre
" de ce côté. . . . . . .

" Je songerai à vos intérêts particuliers, n'y
" songez pas vous-même.... Le Portugal restera
" à ma disposition.... Qu'aucun projet per-
" sonnel ne vous occupe, et ne dirige votre con-

" duite ; cela me nuirait, et vous nuirait encore " plus qu'à moi.

" Vous allez trop vîte dans vos instructions " du 14 ; la marche que vous prescrivez au " Général Dupont est trop rapide, à cause de " l'événement du 19 Mars. Il y a des change- " mens à faire ; vous donnerez de nouvelles dis- " positions ; vous recevrez des instructions de " mon ministre des affaires étrangères.

" J'ordonne que la discipline soit maintenue " de la manière la plus sévère ; point de grâce " pour les plus petites fautes. L'on aura pour " l'habitant les plus grands égards. L'on res- " pectera principalement les églises et les " couvens.

" L'armée évitera toute rencontre, soit avec " des corps de l'armée Espagnole, soit avec des " détachemens : il ne faut pas que, d'aucun " côté, il soit brûlé une amorce.

" Laissez *Solano* dépasser *Badajos* ; faites-le " observer ; donnez vous-même l'indication des " marches de mon armée, pour la tenir toujours " à une distance de plusieurs lieues des corps " Espagnols. Si la guerre s'allumait, tout serait " perdu.

" C'est à la politique et aux négociations " qu'il appartient de décider des destinées de " l'Espagne. Je vous recommande d'éviter des

“ explications avec Solano, comme avec les
“ autres généraux et les gouverneurs Espagnols.

“ Vous m'enverrez deux estafettes par jour.
“ En cas d'événemens majeurs, vous m'expé-
“ dierez des officiers d'ordonnance. Vous me
“ renverrez sur-le-champ le chambellan de
“ T...., qui vous porte cette dépêche, vous
“ lui remettrez un rapport détaillé.

“ Sur ce, je prie Dieu, M. le Grand Duc de
“ Berg, qu'il vous ait, etc.

[“ *Signé*] NAPOLÉON.”

SAMEDI 15.

Le temps était magnifique; nous avons fait notre tour en calèche, durant lequel nous avons aperçu un gros bâtiment très-près du rivage, dont la manœuvre nous a paru singulière. Les marques distinctives nous l'ont fait prendre pour le Newcastle, annoncé depuis quelque temps pour venir relever le Northumberland; mais ce n'était qu'un bâtiment de la compagnie.

Dans une partie de la journée, l'Empereur, au travers d'un grand nombre d'objets, en est arrivé à mentionner plusieurs personnes qui viendraient le joindre à Sainte-Hélène, disait-il, si on leur en laissait la liberté, et il s'est mis à analyser les motifs qui les détermineraient. De là, il est passé aux motifs de

ceux qui se trouvent autour de lui. « *Bertrand*, disait-il, est désormais identifié avec « mon sort. C'est devenu historique. *Gourgaud* était mon premier officier d'ordonnance : « il est mon ouvrage ; c'est mon enfant. *Montholon* est le fils de Semonville, un beau-frère « de Joubert, un enfant de la révolution et des « camps. Vous, mon cher, disait-il au quatrième, vous, et après avoir cherché un instant, il a repris : mais vous, mon cher, au « fait, par quel diable de hasard, vous trouvez-« vous ici ? — Sire, lui a-t-il répondu, par le « bonheur de mon étoile, et pour l'honneur de « l'émigration.

DIMANCHE 16.

*Effets envoyés d'Angleterre. — L'Empereur avait voulu proscrire le coton en France. — Conférences de Tilsit. — Reine de Prusse ; le Roi. — L'Empereur Alexandre. — Anecdotes, etc.*

Le temps était tout-à-fait beau ; l'Empereur est entré vers les dix heures dans ma chambre ; je m'habillais ; je dictais à mon fils précisément mon Journal. L'Empereur y a jeté les yeux quelques instans, et n'a rien dit ; il l'a quitté pour saisir quelques dessins commencés : c'était la topographie à la plume de quelques-uns des champs de bataille d'Italie ;

un essai de mon fils et une surprise que nous nous plaisions à ménager à l'Empereur. Nous les avions travaillés jusque-là en secret.

J'ai suivi l'Empereur au jardin; il y a beaucoup causé sur des objets qu'on venait de nous envoyer d'Angleterre: c'était principalement des meubles; il a fait ressortir le peu de grâce et la gaucherie de ceux qui étaient chargés de nous les remettre; en nous offrant, observait-il, même ce qui nous eût été le plus agréable, ils trouvaient encore moyen de nous offenser; aussi était-il bien déterminé à n'en pas faire usage, et il avait déjà fait remercier pour deux fusils de chasse qu'on avait particulièrement destinés à lui être offerts. L'Empereur a voulu déjeûner en plein air, et nous y a tous fait appeler.

La conversation s'étant trouvée sur la mode et les parures, l'Empereur a dit qu'un moment il avait voulu proscrire l'usage du coton en France, pour mieux soutenir les batistes et les linons de nos villes de la Flandre. L'Impératrice Joséphine s'était révoltée; elle avait poussé les hauts cris: il avait fallu y renoncer.

L'Empereur était très-causant, le temps fort doux et assez agréable: il s'est mis à promener dans l'espèce d'allée perpendiculaire à la face de la maison. La conversation s'est fixée sur

l'époque fameuse de Tilsit; voici les détails précieux que j'en ai recueillis :

L'Empereur racontait que si la Reine de Prusse était venue au commencement des négociations, elle eût pu influer beaucoup sur leur résultat; heureusement elle arriva les choses assez avancées pour que l'Empereur pût se décider à conclure 24 heures après. On a pensé que le Roi l'en avait empêchée jusque-là, par un commencement de jalousie contre un grand personnage, laquelle, assurait-on, disait l'Empereur, n'était pas sans quelque léger fondement.

Dès le moment de son arrivée, l'Empereur se rendit chez elle, pour lui faire visite. La Reine de Prusse, disait-il, avait été très-belle, mais elle commençait à perdre de sa première jeunesse.

L'Empereur dit que cette Reine le reçut comme Mlle Duchénois dans Chimène, demandant, criant *justice*, renversée en arrière, en un mot tout-à-fait en scène; c'était de la véritable tragédie : il en fut un moment interloqué, et il n'imagina, dit-il, d'autre moyen de se débarrasser, qu'en ramenant la chose au ton de la haute comédie, ce qu'il essaya en lui avançant un siége, et la forçant de s'y asseoir; elle n'en continua pas moins du ton le plus pa-

thétique. « La Prusse s'était aveuglée sur sa « puissance, disait-elle; elle avait osé com- « battre un héros, s'opposer aux destinées de « la France, négliger son heureuse amitié: « elle en était bien punie!—La gloire du grand « Frédéric, ses souvenirs, son héritage avaient « trop enflé le cœur de la Prusse; ils causaient « sa ruine! etc. etc." Elle sollicitait, suppliait, implorait. Magdebourg surtout était l'objet de ses efforts, de ses vœux. L'Empereur eut à se tenir le mieux qu'il put; heureusement le mari arriva; la Reine, d'un regard expressif, réprouva ce contre-temps, et montra de l'humeur. En effet, le Roi essaya de mettre son mot dans la conversation, gâta toute l'affaire, et je fus délivré, dit l'Empereur.

L'Empereur eut la Reine à dîner. elle déploya, disait-il, vis-à-vis de lui tout son esprit, elle en avait beaucoup; toutes ses manières, elles étaient fort agréables; toute sa coquetterie, elle n'était pas sans charmes. « Mais j'étais « résolu de tenir bon, ajoutait-il; toutefois il « me fallut beaucoup d'attention sur moi-même « pour demeurer exempt de toute espèce d'en- « gagement et de toute parole douteuse, d'autant « plus que j'étais soigneusement observé, et tout « particulièrement par Alexandre."

Un instant avant de se mettre à table, Na-

poléon s'étant approché d'une console, y avait pris une très-belle rose, qu'il présenta à la Reine, dont la main exprima d'abord une espèce de refus apprêté; mais, se ravisant aussitôt, elle dit: *Oui, mais au moins avec Magdebourg.* Sur quoi l'Empereur lui répliqua: "Mais .... j'observerai à Votre Majesté que "c'est moi qui la donne, et vous qui allez la "recevoir." Le dîner et tout le reste du temps se passa de la sorte.

La Reine était à table entre les deux Empereurs, qui firent assaut de galanterie. On s'était placé d'après la bonne oreille d'Alexandre: il en est une dont il entend à peine. Le soir venu, et la Reine retirée, l'Empereur, qui n'avait cessé d'être de la plus grande amabilité, mais qui s'était vu pourtant souvent poussé à bout, résolut d'en finir. Il manda Mr de Talleyrand et le Prince Kourakin, parla de la grosse dent, et lâchant, dit-il, les gros mots, observa qu'après tout, une femme et de la galanterie ne pouvaient ni ne devaient altérer un système conçu pour les destinées d'un grand peuple; qu'il exigeait que l'on conclût à l'instant, et que l'on signât de suite; ce qui fut fait comme il l'avait voulu. "Ainsi la conversation de la "Reine de Prusse, disait-il, avança le traité de "huit ou quinze jours." Le lendemain, la Reine

se préparait à venir renouveler ses attaques; elle fut indignée quand elle apprit la signature du traité. Elle pleura beaucoup, et résolut de ne plus voir l'Empereur Napoléon. Elle ne voulait pas accepter son second dîner. Alexandre fut obligé d'aller lui-même la décider; elle jetait les hauts cris, elle prétendait que Napoléon lui avait manqué de parole. Mais Alexandre avait toujours été présent. Il avait été un témoin même dangereux, prêt à témoigner en sa faveur au moindre geste, à la moindre parole échappée à Napoléon. "Il ne vous a rien promis, lui di-"sait-il; si vous pouvez me prouver le con-"traire, je m'engage ici à le lui faire tenir "d'homme à homme, et il le fera, j'en suis sûr. "—Mais il m'a donné à entendre, disait-elle.... "—Non, disait Alexandre, et vous n'avez rien "à lui reprocher." Enfin, elle vint. Napoléon, qui n'avait plus à se défendre, n'en fut que plus aimable pour elle. Elle joua quelques momens le rôle de coquette offensée; et le dîner fini, quand elle voulut se retirer, Napoléon la reconduisant, arrivée au milieu de l'escalier, où il s'arrêtait, elle lui serra la main, et lui dit avec une espèce de sentiment: "Est-il possible "qu'ayant eu le bonheur de voir d'aussi près "l'homme du siècle et de l'histoire, il ne me "laisse pas la liberté et la satisfaction de pou-

"voir l'assurer qu'il m'a attachée pour la vie!"
"—Madame, je suis à plaindre, lui répondit
"gravement l'Empereur; c'est un effet de ma
"mauvaise étoile." Et il prit congé d'elle.

Arrivée à sa voiture, elle s'y jeta en sanglotant, fit appeller Duroc, qu'elle estimait beaucoup, lui renouvela toutes ses plaintes, et lui dit, en montrant le palais: "Voilà une maison "où l'on m'a cruellement trompée!"

"La Reine de Prusse, disait l'Empereur, "avait certainement des moyens, beaucoup "d'instruction et une grande habitude; elle "régnait véritablement depuis plus de quinze "ans; aussi, en dépit de mon adresse et de tous "mes efforts, se montra-t-elle constamment "maîtresse de la conversation, la domina tou-"jours, revint sans cesse à son sujet, peut-être "trop, mais, du reste, avec une grande con-"venance, et sans qu'il fût possible de s'en "fâcher; et il est vrai de dire que l'objet était "important pour elle, le temps précieux et "court."

"Un des hauts contractans lui répéta plu-"sieurs fois, disait l'Empereur, qu'elle eût dû "venir dès le principe, ou pas du tout. Il lui "observait que, pour sa part, il avait fait tout "son possible pour qu'elle vînt tout de suite. "On voulait, disait l'Empereur, qu'il y eût re-

“ cherché un intérêt personnel; mais, par contre, “ le mari avait mis un intérêt tout aussi person- “ nel à s'y opposer.” Napoléon croit bien, en cette circonstance, avoir été très-officieux, et s'être montré bon ami.

“ Le Roi de Prusse m'avait fait demander “ son audience de congé pour le jour même, “ disait l'Empereur, et je la reculai de vingt- “ quatre heures, à la prière secrète d'Alexandre. “ Le Roi de Prusse ne m'a jamais pardonné d'a- “ voir renvoyé ainsi cette audience, tant il lui “ semblait que la Majesté Royale se trouvait “ blessée de mon refus.

“ Un autre poids à mon sujet, qu'il n'a jamais “ pu s'ôter de dessus le cœur, c'était d'avoir violé, “ disait-il, son territoire d'Anspach, dans notre “ guerre d'Austerlitz. Dans toutes nos rencon- “ tres depuis, quelque grands que fussent les in- “ térêts du moment, il les laissait tous de côté, “ pour revenir à me prouver que j'avais bien “ réellement violé son territoire à Anspach. Il “ avait tort; mais enfin il en était persuadé, et “ son ressentiment était celui d'un honnête “ homme. Toutefois, sa femme s'en dépitait, “ et lui eût voulu une plus haute politique, “ etc. etc.”

Napoléon, du reste, se reprochait, disait-il, comme une véritable faute d'avoir reçu aucune-

ment le Roi de Prusse à Tilsit. Sa première détermination avait été de le refuser : il eût alors été tenu à moins de ménagemens envers lui, il eût pu lui garder la Silésie, il en eût enrichi la Saxe, et se fût probablement par-là réservé d'autres destinées. Il disait aussi : "J'apprends que les politiques aujourd'hui blâment fort mon traité de Tilsit : ils ont découvert, depuis mes désastres, que par-là j'avais mis l'Europe à la merci des Russes ; mais si j'avais réussi à Moscou, et on sait à combien peu cela a tenu, ils auraient admiré sans doute alors combien j'avais mis, au contraire, par ce traité, les Russes à la merci de l'Europe. J'avais de grandes vues sur les Allemands.... Mais j'ai échoué, et partant, j'ai eu tort : cela est de toute justice...."

Presque tous les jours, à Tilsit ; les deux Empereurs et le Roi sortaient ensemble à cheval ; mais celui-ci était toujours gauche et malheureux, disait Napoléon. Les Prussiens en souffraient visiblement. Napoléon était constamment entre les deux souverains : or le Roi pouvait à peine suivre, ou bien heurtait et gênait sans cesse Napoléon. Revenait-on ? les deux Empereurs étaient d'un saut par terre, et ils se prenaient par la main pour monter ensemble les escaliers. Mais comme Napoléon faisait les honneurs, il

n'eût pas voulu rentrer avant d'avoir vu passer le Roi; alors il fallait l'attendre long-temps; et, comme il plut souvent, il en résultait que les deux Empereurs se mouillaient à cause du Roi, au grand mécontentement de tous les spectateurs.

"Cette gaucherie ressortait d'autant plus, "disait l'Empereur, qu'Alexandre est plein de "grâces, et se trouverait de niveau avec tout "ce qu'il y a de plus aimable dans les salons de "Paris. Celui-ci se trouvait parfois si fatigué "de son compagnon; qu'absorbaient ses chagrins "ou toute autre cause, que nous rompions de "concert la société, pour nous délivrer plus tôt. "On se séparait donc aussitôt après le dîner, "sous prétexte de quelques affaires chez soi; "mais Alexandre et moi nous nous trouvions "bientôt ensuite pour prendre le thé chez l'un "ou chez l'autre, et nous restions alors à causer "ensemble jusqu'à minuit et au-de là."

Alexandre et Napoléon se revirent quelque temps après à Erfurt, et se donnèrent les plus grandes marques d'affection. Alexandre y proféra hautement les sentimens d'une amitié tendre et d'une admiration véritable. Ils passèrent ensemble quelques jours dans le charme d'une intimité parfaite et les communications les plus familières de la vie privée. "C'étaient

" deux jeunes gens de bonne compagnie, disait
" l'Empereur, dont les plaisirs en commun
" n'auraient eu rien de caché l'un pour l'au-
" tre."

Napoléon avait fait venir à Erfurt tout ce que notre scène Française comptait de plus distingué. Une actrice fort connué, Mlle Bourgoin, attira l'attention de son hôte, qui eut un moment la fantaisie de faire sa connaissance. Il demandait à son compagnon s'il pouvait y avoir aucun inconvénient.—" Nul, répondit celui-ci ; " seulement, ajouta-t-il avec intention, c'est un " moyen sûr et rapide pour que vous soyez bien-" tôt connu de tout Paris. Après demain, jour " de poste, partiront les plus petits renseigne-" mens, et, sous peu, il n'y a pas de statuaire à " Paris qui ne pût facilement modeler votre per-" sonne de la tête aux pieds." Le danger d'une telle publicité calma sur-le-champ l'ardeur naissante ; car le soupirant, disait Napoléon, se montrait fort circonspect sur cet article, et sans doute, observait-il gaiement, par la crainte de l'adage connu : quand le masque tombe, le héros s'évanouit.

Si l'Empereur l'eût voulu, Alexandre, assurait-il, lui eût certainement donné sa sœur en mariage ; sa politique l'y eût déterminé, si même son inclination n'y avait pas été. Il fut saisi en ap-

prenant le mariage avec l'Autriche, et s'écria : "Me voilà renvoyé au fond de mes forêts." S'il sembla tergiverser d'abord, c'est qu'il lui fallait quelque temps pour prononcer ; sa sœur était bien jeune, et puis il lui fallait le consentement de sa mère. Le testament de Paul le voulait ainsi ; et l'Impératrice mère était des plus passionnées contre Napoléon. Livrée d'ailleurs à toutes les absurdités, aux contes ridicules qu'on s'était plu à répandre sur sa personne : "Comment, disait-elle, marierai-je ma fille à "un homme qui ne peut être le mari de per-"sonne ? Un autre homme viendra donc dans le "lit de ma fille, si l'on veut en avoir des en-"fans ? elle n'est pas faite pour cela. — Ma "mère, lui disait Alexandre, pouvez-vous bien "vous nourrir des libelles de Londres et des "lazzis des salons de Paris ? Si c'est là toute la "difficulté, s'il n'y a que cela qui vous embar-"rasse, moi, je vous le cautionne, et beaucoup "d'autres pourront vous le cautionner avec moi."

"Si l'affection d'Alexandre a été sincère pour "moi, disait encore l'Empereur, c'est l'intrigue "qui me l'a aliéné. Des intermédiaires, M.... "ou autres, à l'instigation de T...., n'ont "cessé en temps opportun de lui citer les ridi-"cules dont je l'avais accablé, disaient-ils, l'as-"surant qu'à Tilsit et à Erfurt il n'avait pas

" plus tôt le dos tourné que je m'égayais fort " d'ordinaire à son sujet. Alexandre est fort " susceptible, ils l'auront facilement aigri. Ce " qu'il y a de certain c'est qu'il s'en est plaint " amèrement à Vienne lors du congrès, et pour-" tant rien n'était plus faux, il me plaisait et je " l'aimais."

S...., aide-de-camp de Napoléon, fut envoyé aussitôt après le traité de Tilsit, auprès d'Alexandre, à Pétersbourg; il y fut comblé de bons traitemens, il ne tarit pas sur les efforts et la galanterie d'Alexandre, pour se rendre agréable à son nouvel allié.

On raconte une circonstance de 1814, qui procura, dit-on, à S...., une citation fort heureuse de sa mission en Russie.

S.... était devenu ministre de la police, à son retour de Pétersbourg; or, peu de temps après la restauration, M. de B.... lui disait un jour aux Tuileries, avec une sorte d'abandon tout-à-fait naïf: " A présent que tout est fini, " vous pouvez tout dire; apprenez-nous quel " était votre agent à Hartwell (c'était, comme " l'on sait, la demeure de Louis XVIII. en " Angleterre). S...., étonné du peu de goût " de M. de B...., lui répondit avec dignité: " M. le Comte, l'Empereur regardait l'asile des " rois comme un sanctuaire inviolable; c'était

" le principe qu'il imposait à sa police, et nous " l'observions. On nous a fait connaître aujour- " d'hui qu'on n'en agissait pas de même à son " égard. Mais vous, M. le Comte, vous devriez " avoir moins de doute qu'un autre. Quand " j'arrivai à Petersbourg, vous y étiez au nom " du Roi. L'Empereur Alexandre, dans la pre- " mière chaleur de sa réconciliation, me donna " connaissance de tout ce qui vous concernait, " et demanda si l'on voulait qu'il vous fît sortir " de ses États. Je n'avais point d'ordres. J'é- " crivis pour prendre ceux de l'Empereur. Sa " réponse fut, courrier par courrier, qu'il lui " suffisait de l'amitié sincère d'Alexandre, que " jamais il n'entrerait dans ses autres rapports " particuliers ; qu'il n'avait pas de haine per- " sonnelle contre les Bourbons ; que, s'il croyait " même qu'il leur fût possible de l'accepter, il " leur offrirait un asile en France, et tel châ- " teau royal qui leur serait agréable. Si vous " ignorâtes alors cette lettre, continua le Duc " de R. . . . , faites-la chercher aujourd'hui, vous " la trouverez sans doute dans les cartons des " relations extérieures."

### LUNDI 17.

*Arrivée des Commissaires étrangers. — Etiquette forcée de Napoléon, anecdotes. — Conseil d'Etat; détails du local; habitudes, etc. — Citations de quelques séances; disgression. — Gassendi. — Les régimens Croates, — Ambassadeurs. — Bans de la Garde Nationale. — L'université, etc. etc.*

L'Empereur est sorti de bonne heure. Il a demandé la calèche pour faire un tour avant déjeûner. Au moment de monter, on est venu nous dire que la frégate le Newcastle et la frégate l'Orontes étaient devant le port, courant des bordées pour entrer. Ces deux bâtimens avaient manqué l'île dans la nuit, et étaient obligés de l'attaquer sous le vent. Ils avaient quitté l'Angleterre le 23 Avril, et nous apportaient le bill qui concerne la détention de l'Empereur. La Législature Anglaise avait converti en loi la détermination des ministres à cet égard. Les commissaires des puissances de l'Autriche, la France, la Russie, étaient aussi à bord de ces bâtimens.

Dans le courant de la journée, l'Empereur, parlant des formes, des costumes qu'il avait prescrits, de l'étiquette qu'il avait introduite, disait : " Il m'était devenu bien difficile de " m'abandonner à moi-même. Je sortais de la

"foule; il me fallait, de nécessité, me créer "un extérieur, me composer une certaine gra- "vité, en un mot, établir une étiquette; au- "trement l'on m'eût journellement frappé sur "l'épaule. En France, nous sommes naturelle- "ment enclins à une familiarité déplacée; et "j'avais à me prémunir surtout contre ceux "qui avaient *sauté à pieds joints* sur leur "éducation. Nous sommes très-facilement "courtisans, très-obséquieux au début, por- "tés d'abord à la flatterie, à l'adulation; mais "bientôt arrive, si on ne la réprime, une cer- "taine familiarité, qu'on porterait très-aisé- "ment jusqu'à l'insolence. On sait que nos rois "n'étaient pas exempts de cet inconvénient." Et l'Empereur a cité une anecdote, sous Louis XV. fort caractéristique: celle de ce courtisan, disait-il, à qui ce Prince demanda, à son lever, combien il avait d'enfans. — "Quatre, Sire, "répondit-il." Le Roi ayant eu occasion de lui parler en public deux ou trois fois dans la journée, lui fit précisément toujours la même question: "Un tel, combien avez-vous d'en- "fans?" — Et toujours l'autre répondit: "Qua- "tre, Sire." Enfin, le soir, au jeu, le Roi lui ayant demandé encore: "Un tel, combien avez- "vous d'enfans? — Sire, répondit-il cette fois, "six. — Comment diable, reprit le Roi, mais il

"me semble que vous m'aviez dit quatre ? — "Ma foi, Sire, c'est que j'ai craint de vous "ennuyer en vous répétant toujours la même "chose."

"Sire, dit alors à l'Empereur l'un de nous, "voici une anecdote d'un pays voisin, digne "de celle qui vient d'être mentionnée, et qui "pourra servir à comparer l'insolence gratuite "du courtisan d'un maître absolu, avec l'éner-"gique ressentiment de celui qui n'a rien à re-"douter de son souverain constitutionnel.

"Quelqu'un de la haute société, à Londres, "ayant à se plaindre d'un grand personnage, "dont il avait été fort maltraité, à je ne sais "quel sujet, jura, devant ses amis, de le lui "faire payer ostensiblement. Ayant appris que "le grand personnage devait paraître à une "fort belle assemblée, il s'y rend lui-même de "bonne heure, et se place près de la maîtresse "de la maison. Quand le grand personnage "vient débiter à cette dame son petit mot de "compliment, et qu'il n'a pas encore la face "retournée, le mécontent se penche negligem-"ment vers la dame, lui demandant à haute "voix quel est là son gras ami (who is your fat "friend)? La dame, qui en devient rouge, le "pousse du coude, lui disant tout bas: Taisez-"vous donc; ne voyez-vous pas que c'est le

"Prince! A quoi le monsieur de répondre, "d'une voix encore plus élevée; Comment, le "Prince! . . . . mais, sur mon honneur, le voilà "devenu aussi gras qu'un cochon (how! the "Prince! . . . . but, upon my word, he is grown "as fat as a pig)."

Libre à chacun de deviser sur le mérite relatif des deux insolens: tous deux sont fort blâmables, sans doute; et si le nôtre présente moins de grossièreté, il faut convenir aussi que son impertinence est tout-à-fait sans but et purement gratuite.

Dans un autre moment de la journée, l'Empereur a dit beaucoup de choses sur les séances du conseil d'État. Je lui en avais cité plusieurs, d'autres nous demeuraient déjà douteuses et effacées: "Eh bien, m'a-t-il observé, encore quel- "que temps, et il en restera à peine vestige "dans le souvenir." Ne pouvant dormir cette nuit, ces paroles me sont revenues, et durant mon insomnie, je repassais minutieusement dans mon esprit tout ce que j'avais connu du conseil d'État: le local de ses séances, les habitudes, les formes, etc. etc. et je ne crois pouvoir mieux employer l'oisiveté de notre solitude de Sainte-Hélène, que de les consigner ici; j'y joindrai de temps à autre ce qui me reviendra des séances dont j'ai été le témoin, à

mesure qu'elles se présenteront à ma mémoire. Il en est pour qui tous ces détails seront de quelque prix.

La salle du conseil d'État aux Tuileries, lieu ordinaire des séances, était une pièce latérale à la chapelle et de toute sa longueur; le mur mitoyen présentait plusieurs portes pleines, qui, ouvertes le Dimanche, formaient les travées de la chapelle; c'était une très belle pièce allongée. A l'une de ses extrémités, vers l'intérieur du palais, était une grande et belle porte, qui servait de passage à l'Empereur, lorsque, suivi de sa cour, il se rendait le Dimanche à sa tribune pour y entendre la messe. Cette porte ne s'ouvrait le reste de la semaine que pour l'Empereur, quand il arrivait à son Conseil d'État. Les membres de ce conseil n'entraient que par deux petites portes pratiquées à l'extrémité opposée.

Dans toute la longueur de la salle, à droite et à gauche, était établie accidentellement et pour le temps du conseil seulement, une longue file de tables assez éloignées du mur pour y admettre un siège et une libre circulation extérieure. Là s'asseyaient hiérarchiquement les conseillers d'État, dont la place d'ailleurs se trouvait désignée par un carton portant leur nom, et renfermant leurs papiers. A l'extré-

mité de la salle, vers la grande porte d'entrée et transversalement à ces deux files de tables, en étaient placées de semblables pour les maîtres des requêtes; les auditeurs prenaient place sur des tabourets ou des chaises, en arrière des conseillers d'État.

A l'extrémité supérieure de la salle, en face de la grande porte d'entrée, se trouvait la place de l'Empereur, sur une estrade élevée d'une ou deux marches. Là était son fauteuil, et une petite table recouverte d'un riche tapis et garnie de tous les accessoires nécessaires; ainsi qu'en avaient devant eux tous les membres du conseil: papier, plumes, encre, canifs, etc.

A la droite de l'Empereur, mais au-dessous de lui et à notre niveau, le prince archi-chancelier, sur sa petite table séparée; à sa gauche, le prince archi-trésorier, qui y assistait fort rarement; et enfin, à la gauche encore de celui-ci, M. Locré, rédacteur des procès-verbaux du conseil.

Quand il venait accidentellement des princes de la famille, ils avaient une pareille table placée sur le même alignement, et selon leur rang hiérarchique. Si c'étaient seulement des ministres, qui, tous, d'ailleurs avaient faculté de se présenter au conseil quand bon leur semblait, ceux-ci prenaient place sur les files latérales, en tête des premiers conseillers d'État. Une

grande enceinte intérieure restait vide; elle n'était jamais traversée que par l'Empereur, ou les membres du conseil, quand ils allaient lui prêter serment.

Des huissiers, même pendant les délibérations, parcouraient silencieusement la salle pour le service des membres du conseil. Chacun de ceux-ci d'ailleurs se levait à son gré, et circulait extérieurement, pour chercher auprès de ses collègues les renseignemens particuliers dont il eût pu avoir besoin.

Les pourtours supérieurs de la salle représentaient des peintures allégoriques relatives aux fonctions du Conseil d'État; telles que la Justice, le Commerce, l'Industrie, etc. etc.; et, enfin, le plafond se trouvait décoré du beau tableau de la bataille d'Austerlitz par Gros; ainsi c'était sous un des plus beaux lauriers dont Napoléon ait ennobli la France, qu'il administrait son intérieur.

C'est dans cet endroit que, durant près de dix-huit mois, j'ai joui de l'avantage inappréciable, de la satisfaction sans égale, d'assister régulièrement deux fois la semaine à des séances si précieuses par leur intérêt spécial, et bien plus encore par la présence de l'Empereur, qui n'y manquait jamais, et semblait en être réellement l'ame et la vie. C'est là que je l'ai vu prolonger

quelquefois les séances depuis onze heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, et montrer à la fin autant de facilité, d'abondance, de fraîcheur d'esprit et de tête qu'en commençant, lorsque nous tombions tous de lassitude et de fatigue.

Quand la cour était à Saint-Cloud, c'était là que le conseil était convoqué ; mais quand la séance y était indiquée de trop bon matin, ou s'annonçait devoir être trop longue, alors il arrivait à l'Empereur de la suspendre, pour qu'on pût prendre quelque nourriture, et il s'élevait alors dans quelques pièces voisines, pour les besoins du conseil, une certaine quantité de petites tables des plus magnifiquement servies, et surtout comme par enchantement ; car, pour le dire en passant, rien ne saurait donner une juste idée de l'espèce de féerie en toutes choses dont nous avons été les témoins dans les palais impériaux.

L'heure de la séance du conseil était indiquée chaque fois dans nos lettres de convocation ; en général, c'était pour onze heures.

Quand un nombre suffisant de membres étaient arrivés, l'archi-chancelier, qu'on trouvait toujours le premier, et qui présidait le conseil en l'absence de l'Empereur, ouvrait la séance ; et entamait alors ce qu'on appelle *le petit ordre du*

jour, ne contenant que les affaires de simples localités et de pure forme.

Une heure plus tard, d'ordinaire, le tambour battant au champ dans l'intérieur du palais, nous annonçait l'arrivée de l'Empereur. La grande porte s'ouvrait, on annonçait Sa Majesté; tout le conseil se levait, et l'Empereur entrait précédé de son chambellan et de son aide-de-camp de service, qui lui présentaient son fauteuil, recevaient son chapeau, et demeuraient à la séance en arrière de lui, prêts à recevoir et à exécuter ses ordres.

L'archi-chancelier présentait alors à l'Empereur *le grand ordre du jour*, contenant la série des objets en délibération. L'Empereur les parcourait, et nommait tout haut l'objet qu'il lui plaisait de déterminer. Le conseiller d'État, chargé de ce rapport, en faisait lecture, et la délibération commençait.

Chacun pouvait prendre la parole; s'il s'en présentait plusieurs à-la-fois, l'Empereur en désignait l'ordre; on parlait de sa place et assis, on ne pouvait pas lire, il fallait improviser. Quand l'Empereur jugeait la discussion, à laquelle d'ailleurs il prenait beaucoup de part lui-même, suffisamment éclaircie, il faisait un résumé toujours lumineux, souvent neuf et piquant, concluait et mettait aux voix.

J'ai dit ailleurs de quelle liberté on jouissait dans ces délibérations. L'ardeur s'animant par degrés, devenait parfois extrême, et souvent les discussions se prolongeaient outre mesure, surtout lorsque l'Empereur, s'occupant probablement d'autre chose, semblait, par distraction ou autrement, y être devenu étranger; alors d'ordinaire il promenait sur la salle un œil incertain, ou mutilait des crayons avec son canif, ou piquait avec ce même canif le tapis de sa table, ou le bras de son fauteuil; ou bien encore usait son crayon ou sa plume à des griffonnages ou à des traits bizarres, qui, à son départ, devenaient l'objet de la convoitise des jeunes gens, qui se les arrachaient; et il fallait voir alors si par hasard il y avait tracé quelque nom de pays ou de capitale, les inductions à perte de vue qu'on cherchait à en tirer.

Quelquefois aussi, comme l'Empereur venait au conseil, précisément après avoir mangé, et souvent après de grandes fatigues du matin, il lui arrivait d'arrondir son bras sur sa table, d'y poser sa tête, et de s'endormir. L'archi-chancelier se saisissait, dès cet instant, de la délibération, qui allait toujours son train, et que l'Empereur, à son réveil, reprenait au point où elle se trouvait, si même elle n'était terminée et remplacée par une nouvelle. Il arrivait encore

très-souvent à l'Empereur de demander un verre d'eau et de sucre ; et à cet effet, et pour son usage, il se trouvait toujours sur l'une des tables de la chambre voisine, et hors de toute précaution, tout ce qui était nécessaire.

L'Empereur avait l'habitude, comme l'on sait, de prendre du tabac à chaque instant ; c'était en lui une espèce de manie exercée la plupart du temps par la distraction. Sa tabatière se trouvait bientôt vide, et il n'en continuait pas moins d'y puiser à chaque instant, ou de la porter constamment toute ouverte à son nez, surtout quand il avait lui-même la parole. C'était alors aux chambellans qui s'étaient faits le plus à son service, ou qui y mettaient le plus de recherches, à lui soustraire cette tabatière vide pour y en substituer une pleine ; car il existait une grande émulation de soins, de galanterie parmi les chambellans favorisés du service habituel près de l'Empereur, service extrêmement envié. C'était, du reste, à-peu-près toujours les mêmes, soit qu'ils s'intriguassent beaucoup pour y demeurer, soit qu'il fût naturellement plus agréable à l'Empereur de voir continuer un service déjà goûté. Au demeurant, c'était le grand-maréchal Duroc qui arrêtait toutes ces dispositions. Au sujet de ces soins et de cette galanterie, l'un d'eux qui s'é-

tait aperçu que l'Empereur, allant au théâtre, oubliait parfois sa lorgnette, dont il faisait un grand usage au spectacle, avait imaginé d'en faire une toute semblable, et de verres pareils, si bien que la première fois qu'il vit l'Empereur en être privé, il la lui présenta comme la sienne. De retour dans son intérieur, l'Empereur se trouva donc avoir deux lorgnettes, sans qu'on pût lui dire comment. Le lendemain il s'enquit du chambellan dont il l'avait reçue, qui lui répondit simplement que c'en était une en réserve pour son besoin.

L'Empereur ne laissait pas que d'être fort sensible à ces soins, innocens en eux-mêmes, l'on pourrait même dire touchans, s'ils ne venaient que du cœur, et s'ils n'avaient d'autre guide qu'une véritable affection; car alors on ne se montrait pas par-là un courtisan servile; mais bien un serviteur tendrement dévoué: d'autant plus que Napoléon, de son côté, bien qu'on en ait voulu dire dans les salons de Paris, était plein de véritables égards pour les personnes de son service. Quand il quittait Paris pour Saint-Cloud, la Malmaison ou autres lieux, en un mot ce qu'on appelait à la Cour être à la campagne, il admettait d'ordinaire son service au nombre des réceptions privées qui composaient le soir son cercle familier, et dont

la faveur était tenue à si haut prix. Dans ces circonstances encore, il faisait manger avec lui ses chambellans. Aussi, un jour, à Trianon, à table, et fort enrhumé du cerveau, ce qui lui arrivait souvent, il eut besoin d'un mouchoir, et comme on courait le chercher, le chambellan de service, assis à ses côtés, et parent de Marie-Louise, s'empressa de lui en présenter un dont il avait eu soin de se précautionner, et voulait reprendre l'autre. "Je vous remercie, dit l'Em-"pereur; mais je ne me pardonnerais pas qu'on "pût dire que j'ai laissé M. un tel toucher "mon mouchoir sale." Et il le jeta par terre. Tel était pourtant l'homme que l'on disait, dans nos cercles, si grossier, si brutal; maltraitant tout son service, et jusqu'aux dames du palais même. Le fait est que l'Empereur, au contraire, était le plus scrupuleusement attaché aux convenances, et fort sensible aux petits soins qu'il recevait, bien qu'il n'en témoignât jamais rien il est vrai; c'était manie ou système chez lui; il fallait savoir le deviner, et l'on s'en apercevait à son œil devenu plus attentif, au son de sa voix plus radouci. Au rebours d'autres qui accablent d'expressions touchantes, qu'ils ne sentent souvent pas, Napoléon semblait s'être fait la loi de contenir ou de déguiser les sensations bienveillantes qu'on lui inspirait. Je crois l'a-

voir déjà dit ailleurs ; en voici quelques preuves nouvelles qui me reviennent en cet instant : elles seront d'autant plus caractéristiques, qu'elles appartiendront à Longwood même, où Napoléon néanmoins devait avoir plus d'abandon, et se tenir moins en garde.

J'étais d'ordinaire assis auprès de mon fils, quand l'Empereur lui dictait, tout en marchant dans son appartement ; or, il lui arrivait souvent de s'arrêter derrière moi pour voir où en était la dictée. Combien de fois, dans cette situation, il me serrait la tête de ses deux bras. Souvent alors une légère pression me rapprochait d'abord de lui ; mais presque aussitôt réprimant ce mouvement, il ne semblait plus qu'avoir voulu s'accouder sur mes épaules, ou bien encore s'essayer, comme par jeu, de me faire plier, se récriant alors sur ma force.

A mon fils, qu'il aimait beaucoup, je l'ai vu souvent faire de la main ce qu'on eût pu appeler une caresse ; et comme pour annuller tout aussitôt ce geste, l'accompagner à l'instant de paroles dites d'une voix relevée, approchant fort de la brusquerie. Enfin, je l'ai vu entrant un jour au salon, dans des dispositions de contentement et de distraction, prendre affectueusement la main de Mme Bertrand et l'élever pour la porter à ses lèvres, et s'arrêter subite-

ment par un mouvement qui eût eu de la gaucherie, si Mme Bertrand elle-même n'y eût pourvu, en s'empressant, avec cette grâce parfaite qui la caractérise, de baiser elle-même cette main qui lui avait été tendue. Mais me voilà bien loin de mon sujet, je me suis laissé aller au bavardage. Revenons au Conseil d'État.

On nous distribuait, imprimés et à domicile, tous les rapports, les projets d'avis et de décrets que nous devions discuter. Il est tel objet, l'Université par exemple, qui a subi peut-être vingt rédactions; d'autres languissaient longtemps dans les cartons, ou finissaient même par disparaître tout-à-fait, sans qu'il en fût donné aucun motif.

Au retour de ma mission en Hollande, et tout nouvellement membre du Conseil d'État, spécialement attaché à la marine, dans tout le feu de mon premier zèle et fort des mes observations en Hollande, je pris la parole sur la conscription, laquelle se discutait en cet instant. Je demandai qu'il fût permis à tous les conscrits Hollandais, vu leur sympathie naturelle, de choisir le service de la marine. Je demandai encore que dans toute la conscription Française, il fût loisible à chacun de faire le même choix. Je faisais ressortir les inconvéniens qu'on évitait par-là, et les grands avantages

qu'on se procurait. On ne pouvait, disais-je, trop multiplier nos marins. Nos équipages de vaisseaux étaient de vrais régimens ; les mêmes hommes étaient donc tout à la fois matelots et soldats, canonniers et pontonniers ; avec la même solde, on obtenait deux services, etc. Le tout allait fort bien jusque là ; je me félicitais intérieurement ; je touchais à ma conclusion quand le mot eut le malheur de me manquer ; l'absence atteignit bientôt jusqu'à l'idée, et me voilà muet, interdit, sans plus savoir ni ce que je voulais, ni même où j'étais. Je parlais là pour la première fois ; j'avais fait une entreprise extraordinaire que de surmonter ma timidité naturelle. Un silence profond régnait autour de moi, une multitude d'yeux m'ajustaient ; je crus que j'allais défaillir. Il ne me resta plus qu'a avouer ma souffrance, à dire à l'Empereur que je préférais bien davantage de me trouver à une bataille, qu'a lui demander enfin la permission d'achever par la lecture de quelques lignes écrites ; mais à partir de là il ne m'est jamais venu l'envie de prendre la parole de nouveau ; j'en ai été guéri pour toujours ; mon éloquence ne s'est jamais répétée. Toutefois, et malgré ma mésaventure, mon peu de paroles avait été recueilli par l'Empereur ; car, à quelques jours de là, l'aide-de-camp de service, le Comte Ber-

tenaid, me dit que Sa Majesté jouant au billard, et voyant entrer le ministre de la marine, l'avait apostrophé sur le sujet, lui disant : "Eh bien! "Las Cases nous a lu au Conseil un très-bon "mémoire sur la composition des matelots ; il "est loin d'être de votre avis sur l'âge que vous "voulez d'eux, etc. etc."

Il n'y avait pas de séance, présidée par l'Empereur, qui ne fût du plus grand intérêt, parce qu'il y parlait toujours, et que tout ce qu'il disait était extrêmement remarquable. J'en sortais toujours enthousiasmé ; mais ce qui me surprenait fort, et m'indignait beaucoup, c'était d'entendre le soir répéter dans les salons quelques-unes de ces choses ; mais toujours très-défigurées et en général très-malveillantes. D'où pouvait naître une si singulière circonstance ? Etait-ce l'infidélité dans celui qui avait entendu ? était-ce méchanceté chez celui à qui on l'avait redit ? Toutefois la chose était ainsi.

J'eus plus d'une fois l'envie, dans le temps, d'écrire ce dont j'avais été le témoin, et j'ai beaucoup regretté depuis de ne l'avoir pas fait. Je vais transcrire ici quelques souvenirs épars qui reviennent à ma mémoire.

Un jour l'Empereur, parlant des droits politiques à accorder à des étrangers, d'origine Française, disait : "Le plus beau titre sur de

“ titre est d'être né Français, c'est un titre “ dispensé par le Ciel, qu'il ne devrait être “ donné à personne sur la terre de pouvoir re-“ tirer. Pour moi, je voudrais qu'un Français “ d'origine, fût-il à sa dixième génération “ d'étranger, se trouvât encore Français s'il le “ réclamait. Je voudrais, s'il se présentait sur “ l'autre rive du Rhin, disant : Je veux être “ Français, que sa voix fût plus forte que la loi, “ que les barrières s'abaissassent devant lui, et “ qu'il rentrât triomphant au sein de la mère “ commune.”

Une autre fois, il disait, au sujet de je ne sais quoi : “ L'Assemblée Constituante fut bien “ gauche d'abolir jusqu'à la noblesse purement “ titulaire ; ce qui humilia beaucoup de monde. “ Moi, je fais mieux, j'ennoblis tous les Fran-“ çais : chacun peut être fier.”

Une autre fois, et je l'ai peut-être déjà cité ailleurs, il disait : “ Je veux élever la gloire du “ nom Français si haut qu'il devienne l'envie “ des nations ; je veux un jour, Dieu aidant, “ qu'un Français, voyageant en Europe, croye “ se trouver toujours chez lui.”

Enfin une autre fois encore, et au sujet d'un projet de décret dont je ne me rappelle pas quel a été le résultat, mais qui avait pour objet de déterminer que les Rois de la famille

impériale, occupant des trônes étrangers, laisseraient leurs titres et leur étiquette de Roi à la frontière, pour ne les reprendre qu'en sortant; l'Empereur, répondant à quelques objections, et exposant les motifs, dit: "Du reste, "je leur réserve en France un bien plus beau "titre encore; ils y seront plus que Rois; ils "seront Princes Français."

Je pourrais multiplier à l'infini une foule de citations pareilles: elles doivent être demeurées dans le souvenir de tous les membres du conseil comme dans le mien. A présent l'on s'étonnera peut-être qu'ayant vu si souvent l'Empereur, qu'en ayant entendu de telles paroles, j'aie dit que je ne le connaissais pas encore quand je me suis déterminé à le suivre. Ma réponse est que dans les temps dont je parle, j'avais à son sujet encore plus d'admiration et d'enthousiasme que de véritable conviction. Nous étions assaillis, dans le palais même, de tant de bruits absurdes sur sa personne et son petit intérieur, nous avions si peu de communication directe avec lui, qu'à force d'avoir entendu répéter les mêmes choses, il me restait peut-être, en dépit de moi-même, une espèce de défiance et de doute. On nous le disait si dissimulé, si astucieux, si rusé, qu'il était possible après tout qu'il

prononçât en public d'aussi magnifiques paroles, dans quelque vue particulière, et sans les sentir aucunement : il en est tant qui pensent si mal et s'expriment si bien! Aussi ce n'est qu'ici, et depuis que j'ai appris à le connaître à fond, que je sais combien il était là réellement et naturellement lui-même. Jamais peut-être sur la terre nul n'aima la France et son lustre comme lui; il n'est pas de sacrifice qui lui eût coûté pour elle. Il l'a prouvé à Châtillon, il l'a prouvé au retour de Waterloo, et il l'exprimait énergiquement, quand, sur son roc, il me disait ces paroles mémorables que j'ai déjà citées: "Non, mes "véritables souffrances ne sont point ici!"

Mais voici d'autres sujets, les uns plaisans, d'autres plus graves. Un jour, le Conseiller d'Etat, Général Gassendi, se trouvant prendre part à la discussion du moment, s'y appuya de la doctrine des économistes; l'Empereur, qui l'aimait beaucoup à titre d'ancien camarade de l'artillerie, l'arrêtant, lui dit: "Mais, "mon cher, qui vous a rendu si savant? où "avez-vous pris de tels principes?" Gassendi, qui parlait rarement, après s'être défendu de son mieux, se trouvant dans ses derniers retranchemens, répondit qu'après tout c'était de lui, Napoléon, qu'il avait pris cette opi-

nion. "Comment! s'écria l'Empereur avec "chaleur, que dites-vous là, est-ce bien possi-"ble? Comment! de moi, qui ai toujours "pensé que s'il existait une monarchie de gra-"nit, il suffirait des idéalités des économistes "pour la réduire en poudre!" Et après quelques autres développemens, partie ironiques, partie sérieux, il conclut: "Allons, mon cher, "vous vous serez endormi dans vos bureaux, et "vous y aurez rêvé tout cela." Gassendi, qui se fachait aisément, lui riposta. "Oh! pour "nous endormir dans nos bureaux, Sire, c'est "une autre affaire, j'en défierais bien avec vous; "vous nous y tourmentez trop pour cela." Et tout le conseil de rire, et l'Empereur plus fort que les autres.

Une autre fois, on s'occupait d'organiser les provinces Illyriennes, acquises depuis peu. La partie de ces provinces limitrophes des Turcs avait des régimens Croates, dont l'organisation était toute particulière; c'étaient de vraies colonies militaires; elles avaient été imaginées, il y avait plus d'un siècle, par le grand Prince Eugène, pour servir de barrière contre les incursions et les brigandages des Turcs, et avaient toujours depuis fort bien rempli leur destination. La commission chargée de ce travail, proposait la dissolu-

tion de ces régimens Croates, et les remplaçait par une garde nationale à l'instar de la nôtre. « Est-on fou, s'écria l'Empereur à cette lec-« ture; des Croates sont-ils des Français, et a-t-« on bien compris l'excellence de l'institution, « son utilité, son importance? — Sire, répon-« dit celui qui se trouvait dans l'obligation de « défendre le rapport, les Turcs n'oseraient « pas aujourd'hui recommencer leurs excès.— « Et pourquoi cela? — Sire, parce que Votre « Majesté est devenu leur voisin. -- Eh bien? « — Sire, ils auraient trop de respect pour « votre puissance.—Ah! oui, Sire, Sire, reprit « vertement l'Empereur, des complimens à « présent! Eh bien, Monsieur, allez les porter « aux Turcs, qui vous répondront par des coups « de fusil, et vous viendrez m'en donner des « nouvelles." Et il prononça, dès cet instant, que les régimens Croates seraient conservés.

Un jour on nous proposa un projet de décret touchant les ambassadeurs. Ce projet était fort remarquable; je ne pense pas qu'on en ait eu connaissance dans le monde. La froideur du conseil à son sujet le fit disparaître ainsi que beaucoup d'autres qui ont éprouvé le même sort, ce qui, pour le dire en passant, donne une preuve de plus d'une certaine indépendance dans

le conseil, et montre dans l'Empereur plus de modération qu'on ne lui en croyait.

L'Empereur, qui semblait seul appuyer ce décret, et y tenir beaucoup, dit, en sa défense, des choses très-curieuses. Il prétendait que les ambassadeurs n'eussent ni prérogatives ni priviléges qui pussent les mettre à l'abri des lois du pays; tout au plus accordait-il qu'ils fussent soumis seulement à une juridiction plus relevée. « Je « ne m'opposerais pas, par exemple, disait-il, à « ce qu'ils ne devinssent justiciables qu'après « une décision préalable d'une réunion des mi- « nistres et des hauts dignitaires de l'empire ; à « ce qu'ils ne fussent jugés que par un tribunal « spécial, composé des premiers magistrats, et des « premiers fonctionnaires de l'État. M'objecte- « riez-vous que les souverains, se trouvant com- « promis dans la personne de leurs représentans, « ne m'enverraient plus d'ambassadeurs ? Où « serait le malheur ? je retirerais les miens, et « l'État gagnerait d'immenses salaires fort oné- « reux, et souvent, au moins, très-inutiles. Pour- « quoi voudrait-on soustraire les ambassadeurs « à toute juridiction ? Ils ne doivent être en- « voyés que pour être agréables, pour entretenir « un échange de bienveillance et d'amitié entre « les souverains respectifs. S'ils sortent de ces

"limites, je voudrais qu'ils rentrassent dans la "classe de tous, dans le droit commun. Je ne "saurais admettre tacitement qu'ils pussent être "auprès de moi à titre d'espions à gages; ou "bien alors je suis un sot, et je mérite tout le "mal qu'il peut m'en arriver. Seulement il "s'agit de s'entendre et de le proclamer d'avance, "afin de ne pas tomber dans l'inconvénient de "violer ce qu'on est convenu d'appeler jusqu'ici "le droit des gens et les habitudes reçues.

"Au plus fort d'une crise célèbre, disait-il, on "vint m'avertir qu'un grand personnage s'était "réfugié chez M. de Cobentzel, et s'y croyait à "l'abri sous les immunités de cet ambassadeur "d'Autriche. Je mandai celui-ci pour connaître le fait, et lui déclarer qu'il serait malheureux qu'il en fût ainsi; car un puéril usage ne "serait rien à mes yeux contre le salut d'une "nation; que je n'hésiterais pas à faire saisir le "coupable et son recéleur privilégié, à les livrer "tous deux à un tribunal, et à les faire exécuter: et je l'aurais fait, Messieurs, ajouta-t-il "fièrement, en élevant la voix. On le savait "bien, aussi l'on ne s'y frottait pas."

L'Empereur, long-temps avant son expédition de Russie, un ou deux ans peut-être, avait voulu établir un classement militaire de la nation. Il fut lu au Conseil d'État jusqu'à quinze

ou vingt rédactions de l'organisation des 3 bans de la garde nationale en France. Le premier, celui des jeunes gens, était tenu d'aller jusqu'à la frontière ; le second, celui de l'âge mitoyen et des hommes mariés, ne sortait pas du département ; enfin le dernier, celui des hommes âgés, demeurait uniquement à la défense de la ville. L'Empereur, qui y tenait beacoup, y revint souvent, et dit de très-belles choses extrêmement patriotiques ; mais il y eut constamment dans tout le conseil, une défaveur marquée, une opposition sourde et inerte. Les affaires marchaient, et l'Empereur, attiré par d'autres objets, vit échapper ce plan que sa prévoyance calculait sans doute pour notre salut, et qui l'eût été en effet ! Par ce plan plus de deux millions d'individus se seraient trouvés classés, armés, lors des désastres : qui alors eût osé nous aborder ? Dans une de ces séances, l'Empereur eut un mouvement fort chaud, fort remarquable. Un membre (M. Malouet) employait beaucoup de circonlocutions peu favorables à cette organisation. L'Empereur lui adressa sa phrase habituelle. « Parlez hardiment, Monsieur, ne mutilez pas votre pensée, dites-la toute entière ; nous sommes ici entre nous. » L'orateur alors déclara que cette mesure alarmait tout le monde, que chacun frémissait de se voir classé, dans la

persuasion que, sous le prétexte de la défense intérieure, on ne s'occupait que du moyen de les transporter au dehors. "Eh bien! à la "bonne heure, dit l'Empereur, je vous com-"prends à présent. Mais, Messieurs, dit-il, en "s'adressant à tout le conseil, vous êtes tous "pères de famille, jouissant d'une grande fortune, "exerçant des emplois importans; vous devez "avoir une immense clientelle; vous devez être "bien gauches ou bien peu soigneux, si, avec tous "ces avantages, vous n'exercez pas une grande "influence d'opinion. Or, comment se fait-il "que vous, qui me connaissez si bien, me lais-"siez si peu connu? Et depuis quand m'avez-"vous vu employer la ruse et la fraude dans "mon système de gouvernement? Je ne suis "point timide, et n'ai point l'usage des voies "obliques. Si j'ai un défaut, c'est de m'expli-"quer trop vertement, trop laconiquement "peut-être; je me contente de prononcer; j'or-"donne, parce que je m'en repose ensuite, "pour les formes et les détails, sur les inter-"médiaires qui exécutent, et Dieu sait si, sur "ce point, j'ai beaucoup à me louer. Si donc "j'avais besoin de monde, je le demanderais "hardiment au Sénat qui me l'accorderait; et "si je ne l'obtenais de lui, je m'adresserais au "peuple même, que vous verriez marcher avec

“ moi. Je vous étonne peut-être ; car vous sem-
“ blez parfois ne pas vous douter du vérita-
“ ble état des choses. Sachez que ma popula-
“ rité est immense, incalculable ; car, quoi
“ qu'on en veuille dire, partout le peuple
“ m'aime et m'estime, son gros bon sens l'em-
“ porte sur toute la malveillance des salons et
“ la métaphysique des niais. Il me suivrait en
“ opposition de vous tous. Cela vous étonne en-
“ core, et pourtant il en serait ainsi ; c'est qu'il
“ ne connaît que moi : c'est par moi qu'il jouit
“ sans crainte de tout ce qu'il a acquis ; c'est
“ par moi qu'il voit ses frères, ses fils indis-
“ tinctement avancés, décorés, enrichis ; c'est
“ par moi qu'il voit ses bras facilement et
“ toujours employés, ses sueurs accompagnées
“ de quelques jouissances. Il me trouve tou-
“ jours sans injustice, sans préférence. Or, il
“ voit, il touche, il comprend tout cela et rien
“ de plus, rien surtout de la métaphysique ;
“ non que je repousse les vrais, les grands
“ principes, le Ciel m'en préserve ; on me les
“ voit pratiquer autant que nos circonstances
“ extraordinaires me le permettent ; mais je
“ veux dire que le peuple ne les comprend
“ pas encore, au lieu qu'il me comprend tout-
“ à-fait, et s'en fie à moi. Croyez donc qu'il
“ fera toujours ce que nous réglerons pour son

"bien. Ne vous en laissez pas surtout imposer "par l'opposition que vous mentionnez: elle "n'existe que dans les salons de Paris, nulle- "ment dans la nation. En ceci je n'ai nulle vue "ultérieure au dehors, je le déclare; je ne "m'occupe en cet instant que de la sûreté, du "repos, de la stabilité de la France au-dedans. "Poursuivez donc les bans de la garde na- "tionale; que chaque citoyen connaisse son "poste au besoin; que M. Cambacérès, que "voilà, soit dans le cas de prendre son fusil, si "le danger le requiert, et alors vous aurez "vraiment une nation maçonnée à chaux et à "sable, capable de défier les siècles et les "hommes. Je relèverai, du reste, cette garde "nationale à l'égal de la ligne; les vieux "officiers retirés en seront les chefs et les "pères; j'en ferai solliciter les grades à l'égal "des faveurs de la Cour, etc. etc."

On doit retrouver tout cela dans les registres de M. Locré, partie au sujet des bans de la garde nationale, partie encore, autant que je puis me le rappeler, au sujet d'une des conscriptions annuelles. Je me souviens encore qu'il fut particulièrement question, un jour, de l'Université. L'Empereur se fâchait sur le peu de progrès et la mauvaise direction de sa marche. M. de Ségur fut chargé de présenter un rap-

port à ce sujet, et le fit avec sa franchise et sa loyauté accoutumées. Il abordait franchement la question, trouvait que la création de l'Empereur était mal comprise, mal exécutée; que la science ne devait y être que secondaire; que les principes et la doctrine nationale devaient y passer avant tout, et que c'était pourtant ce dont on semblait s'y occuper le moins.

L'Empereur ne se trouvait pas à la séance. Une telle sortie déplut sans doute aux amis du principal intéressé. Nous avions le tort de sacrifier beaucoup à l'esprit de coterie. Ce rapport ne reparut jamais; on le retira de nos cartons, et l'on y mit même assez d'importance pour le redemander à ceux de nous qui l'avaient emporté chez eux.

Toutefois, à quelque temps de là, les grands dignitaires de l'Université furent mandés à la barre du conseil. L'Empereur se fâcha, parla de la mauvaise organisation, du mauvais esprit qui semblait présider à cette institution importante, dit qu'on gâtait toutes ses idées, qu'on n'exécutait jamais bien ses intentions, etc. etc. M. de Fontanes courba devant l'orage, et n'en continua pas moins son train accoutumé; et l'Empereur dit qu'à son retour de l'île d'Elbe, on l'a assuré que ce grand-maître de l'Université s'était vanté, auprès du gouvernement qui

succédait, d'avoir gêné, dénaturé, autant qu'il avait été en son pouvoir, l'impulsion que Napoléon avait prétendu imprimer aux générations qui s'élevaient.

MARDI 18.

*Souvenirs de Waterloo.*

L'Empereur m'avait fait appeler dans son cabinet, avant le dîner: il était occupé à lire les journaux qui venaient d'arriver. M. de Montholon a fait demander la permission de se présenter. Il lui a appris que Mme de Montholon venait d'accoucher d'une fille, et a sollicité Sa Majesté de vouloir bien lui accorder la faveur d'en être le parrain.

Après dîner, en résumant les papiers déjà lus, l'Empereur observait que l'agitation et l'incertitude continuaient à régner en France; il faisait remarquer que les derniers papiers Anglais s'exprimaient avec la dernière indécence sur la famille royale. — Plus tard, un autre article l'a porté à dire: « Les circonstances actuelles, les besoins du moment, et une sympathie d'ancienne date, concourent extrêmement à favoriser le retour des moines en France: cela doit y être caractéristique comme chez le Pape.» Et s'arrêtant sur celui-ci, il concluait: « Encore pour celui-ci,

" du moins, est-ce son affaire spéciale, et qui " peut lui redonner une force réelle.... Croirait-" on bien que, prisonnier à Fontainebleau, et " lorsqu'il s'agissait de savoir s'il existerait lui-" même, il discutait sérieusement avec moi " l'existence des moines, et prétendait m'ame-" ner à les rétablir!—C'est bien là de la cour " de Rome! etc. etc."

C'était aujourd'hui l'anniversaire de la bataille de Waterloo. Le souvenir en a été réveillé par quelqu'un. Il a produit une impression visible sur l'Empereur. " Journée incompréhensi-" ble! a-t-il prononcé avec douleur.—Concours " de fatalités inouies!—Grouchy! Ney!—D'er-" lon!—y a-t-il eu trahison! n'y a-t-il eu que " du malheur! Ah! pauvre France!"—Et il s'est couvert les yeux de la main. " Et pour-" tant, disait-il, tout ce qui tenait à l'habileté " avait été accompli! tout n'a manqué que " quand tout avait réussi!"

Dans un autre moment, il disait sur le même sujet: " Singulière campagne, où, dans moins " d'une semaine, j'ai vu trois fois s'échapper " de mes mains le triomphe assuré de la France " et la fixation de ses destinées.

" Sans la désertion d'un traître, j'anéantis-" sais les ennemis en ouvrant la campagne.

"Je les écrasais à Ligni, si ma gauche eût "fait son devoir.

"Je les écrasais encore à Waterloo, si ma "droite ne m'eût pas manqué.

"..... Singulière défaite, où, malgré la plus "horrible catastrophe, la gloire du vaincu n'a "point souffert, ni celle du vainqueur aug-"menté; la mémoire de l'un survécut à sa des-"truction; la mémoire de l'autre s'ensevelira "peut-être dans son triomphe!"

MERCREDI 19.

*Départ du Northumberland.—Introduction et forme des campagnes d'Italie.—Campagne de Russie par un aide-de-camp du vice-Roi.*

Aujourd'hui le Northumberland est parti pour l'Europe.

Nous avions fait la traversée sur ce vaisseau; nous avions souvent conversé avec tous les officiers qui nous avaient extrêmement bien traités; l'équipage nous avait montré beaucoup de bienveillance; enfin, l'Amiral Cockburn même, contre lequel nous avions bien plus d'humeur que de répugnance, et dont les torts au fond ne nous avaient pas blessé le cœur; soit ces choses réunies, ou toute autre dont je ne me rends pas compte, ou bien peut-être encore cette disposition si forte, si naturelle à s'attacher à ses

semblables, et à se créer des liens sociaux, toujours est-il certain que nous ne nous trouvâmes pas indifférens à ce départ; il nous semblait que nous perdions quelque chose.

L'Empereur avait eu une très-mauvaise nuit: il a mis les pieds dans l'eau, pour soulager un grand mal de tête.

Il est sorti vers une heure pour promener dans le jardin, tenant le premier volume d'un ouvrage Anglais sur sa vie. Il le parcourait en marchant. L'auteur se donnait pour moins mal intentionné que Goldsmith. Il renfermait moins de saletés, il est vrai; mais c'étaient encore les mêmes inventions ou la même ignorance, les mêmes contes, les mêmes faussetés. Il lisait l'article de son enfance, ou de ses premières années de collége. Tout y était imaginaire et controuvé; ce qui lui fit me dire que j'avais eu bien raison d'insister pour que tous ces objets se trouvassent en tête de la campagne d'Italie, que ce qu'il lisait en ce moment l'y décidait plus que jamais.

Pour comprendre ceci, je dois dire ce que j'ai toujours négligé, que la campagne d'Italie dictée, les chapitres réglés et finis, l'Empereur s'était montré très-incertain sur la manière d'entrer en matière. Il avait varié beaucoup, et souvent tournant autour de trois ou quatre idées

qu'il abandonnait et reprenait tour-à-tour. Quelquefois il voulait commencer par quelques entreprises insignifiantes dont il avait fait partie avant le siége de Toulon; une expédition manquée sur la Sardaigne, etc. Quelquefois encore il voulait mettre en tête les premiers commencemens de notre révolution, l'état de l'Europe et les mouvemens de nos autres armées. Je combattais toujours ces idées; cela devait le mener trop loin, disais-je. Il avait commencé par me dicter le siège de Toulon, et c'était là, soutenais-je constamment, le véritable point de départ, l'ordre naturel; car ce n'était pas, observais-je, une Histoire qu'il voulait entreprendre, mais bien ses Mémoires particuliers. Or, dans ce bel épisode des siècles, il devait, disais-je, apparaître tout-à-coup sur la scène et sur le premier plan qu'il était destiné à ne jamais plus quitter. C'était à moi, éditeur, à consacrer dans une introduction de ma façon, tous les détails des premières années et des temps antérieurs à celui où lui, Napoléon, prenait la parole. Il goûta enfin cette idée, l'exposa, la débattit un jour à table, et prononça qu'il s'y arrêtait. Voilà l'historique de la forme des campagnes d'Italie, et ce à quoi l'Empereur faisait allusion plus haut.

A trois heures, le Gouverneur et le nouvel

Amiral, Sir Pulteney Malcolm, ont été introduits chez l'Empereur, qui, bien qu'il fût souffrant, a été néanmoins très-gracieux et fort causant.

Avant et après dîner, l'Empereur a parcouru l'ouvrage d'un ancien aide-de-camp du vice-roi, sur la campagne de Russie. On le lui avait dit affreux. L'Empereur s'est tellement habitué aux libelles et aux pamphlets, que les déclamations ne lui font plus rien. Il ne voit plus dans ces ouvrages que les faits; et, sous ce point, il ne trouvait pas celui-ci si mauvais qu'on le lui avait dit. « Un historien y prendrait de bonnes choses, disait-il, des faits; et « négligerait les déclamations, qui ne sont faites « que pour les sots. Or, ici, l'auteur prouve « que les Russes eux-mêmes ont brûlé Moscow, « Smolensk, etc. etc..., que nous avons été « victorieux dans toutes les affaires, etc. etc. « Les faits, dans cet ouvrage, observait alors « l'Empereur, ont été évidemment rédigés pour « être publiés sous mon régne au temps de ma « puissance. Les déclamations ont été inter- « calées depuis ma chute. L'auteur n'a pas pu « gâter le fond de son ouvrage; mais il l'a orné « de turpitudes à la façon du jour.

« Quant aux désastres de la retraite, je ne lui « ai laissé rien à dire non plus qu'aux autres « libellistes, mon 29e bulletin a été leur déses-

" noir. Ils ont été, dans leur rage, jusqu'à me " reprocher d'avoir exagéré. Ils étaient furieux ; " je les privais ainsi d'un beau sujet ; je leur " avais enlevé leur proie."

Après la citation de cet auteur et de plusieurs autres Français, tous dénaturant nos victoires, et déclamant contre nous-mêmes, il n'a pu s'empêcher d'observer, qu'il était sans exemple dans l'histoire de voir une nation s'acharner ainsi à ruiner sa propre gloire, de voir s'élever de son propre sein les mains occupées à flétrir et à détruire ses trophées. " Mais du milieu d'elle s'élè-" veront indubitablement aussi, disait-il, des ven-" geurs. Les temps à venir noteront d'infamie le " délire d'aujourd'hui." Et il s'écriait: " Se peut-" il bien que ce soient des Français qui parlent, " qui écrivent ainsi ? N'ont-ils donc ni cœur ni " entrailles pour la patrie ? Non, ils ne sont point " Français ; ils parlent notre langue peut-être ; " ils sont nés sur le même sol que nous ; mais ils " n'ont ni notre cœur ni nos sentimens. Ils ne " sont point Français !"

VENDREDI 21.

*Paroles prophétiques, etc.—Lord Holland, etc. Princesse Charlotte de Galles.—Conversation particulière et personnelle inappréciable pour moi.*

L'Empereur promenait au jardin; nous étions tous autour de lui. La conversation est tombée sur la possibilité de se retrouver un jour en Europe, de revoir la France. « Mes chers amis, « nous a-t-il dit avec un véritable sentiment, « avec une expression impossible à rendre, vous « autres vous la reverrez!"—Non pas sans « vous! nous sommes-nous écriés tous." Cela a conduit à analyser de nouveau les chances probables de sortir de Ste-Hélène, et toutes venaient se perdre dans l'obligation et la nécessité de convenir que ce ne pouvait être qu'avec l'intermédiaire des Anglais. Et l'Empereur ne voyait pas trop comment cela pourrait arriver. « L'impression est faite, disait-il; elle est trop « profonde; ils me craindront toujours. M. Pitt « le leur a dit: il n'y a point de salut pour vous « avec un homme qui a toute une invasion dans « sa seule tête.—Mais, observait quelqu'un, s'il « venait à se trouver pourtant de nouveaux in- « térêts; s'il arrivait un ministère vraiment li- « béral et constitutionnel, n'aurait-il donc aucun « avantage à fixer par vous, Sire, les principes

" libéraux en France, et à les propager par-là
" sur tout le continent?--A la bonne heure, disait
" l'Empereur, je conçois ceci.—Ce ministère,
" continuait-on, n'aurait-il donc aucune ga-
" rantie dans ces principes libéraux mêmes, et
" dans vos propres intérêts ? — J'en conviens
" encore, disait l'Empereur. Lord Holland, mi-
" nistre, m'écrivant à Paris : si vous faites cela,
" je serai renversé; ou la Princesse Charlotte de
" Galles qui m'eût tiré d'ici, me faisant dire à
" Paris : si vous agissez ainsi, je deviendrai
" l'horreur, j'aurai été le fléau de ma nation, se-
" raient des paroles qui m'arrêteraient court, et
" m'enchaineraient plus que des armées, etc. etc.

" Et puis au fait, qu'aurait-on à craindre ?
" Que je fasse la guerre? je suis trop vieux. Que
" je courusse encore après la gloire! je m'en suis
" gorgé, j'en avais fait litière, et pour le dire en
" passant, c'était une chose que j'avais rendue
" desormais tout à la fois bien commune et bien
" difficile. Que je recommençasse des conquetes?
" je n'en fis pas par manie, elles étaient le résul-
" tat d'un grand plan, je dirais bien plus, de la
" nécessité : elles furent raisonnables dans leur
" temps; aujourd'hui elles seraient impossibles ;
" elles étaient exécutables alors, il serait insensé
" d'en avoir l'intention à présent; et puis les bou-
" leversemens et les malheurs de la pauvre France

" ont désormais enfanté assez de difficultés ; il " y aurait assez de gloire à la déblayer, pour " n'avoir pas à en rechercher d'autre."

Deux de ces messieurs avaient été à la ville voir les nouveaux arrivans, et flairer les nouvelles. Leur retour et leur récit ont fait au jardin, quelques instans, l'occupation de l'Empereur. Il est rentré sur les six heures dans son cabinet où il m'a fait le suivre ; bientôt après le hasard a amené une très-longue conversation d'un intérêt et d'un prix inexprimables pour moi. Bien que le sujet m'en soit purement et exclusivement personnel, je n'ai garde de le passer sous silence : les traits caractéristiques de l'Empereur qui s'y rencontrent à chaque instant seraient mon excuse, si j'en avais besoin.

Les nouveaux venus sur le Newcastle avaient encore parlé beaucoup de mon Atlas historique, ce qui porta l'Empereur à m'observer de nouveau qu'il était inoui le bien que m'avait fait cet ouvrage, et qu'il était inoui aussi qu'il n'en eût pas eu une exacte connaissance.

"Comment ne s'est il donc trouvé, me di- " sait-il, aucun de vos amis qui m'en ait donné " une idée juste ? Je ne l'ai vu qu'à bord du " Northumberland, et il est connu de toute la " terre. Comment n'avez-vous pas demandé " à m'en entretenir vous-même ? je vous eusse

" apprécié, je vous eusse fait une tout autre
" fortune. J'en avais une idée tellement con-
" fuse et tellement subalterne, que peut-être
" vous était-elle défavorable. Voilà les souve-
" rains et leur malheur ; car personne n'avait
" plus de bonne volonté sans doute que moi.
" Ceux qui étaient déjà fixés autour de ma per-
" sonne eussent pu tout auprès de moi pour une
" chose comme la vôtre, parce que c'étaient des
" faits que je pouvais juger moi-même, et que
" je ne demandais pas mieux. A présent que je
" connais vos cartes, que j'ai une idée juste du
" classement inappréciable qu'elles présentent, de
" l'impression ineffaçable qu'elles doivent incul-
" quer aux enfans, quant aux temps, aux distan-
" ces, aux embranchemens ; j'aurais voulu créer
" une espèce d'*E'cole normale* pour cet objet,
" ou en assurer du moins l'enseignement uni-
" forme. Votre ouvrage, ou certaines parties
" eussent inondé les lycées, je lui aurais donné
" une bien autre célébrité. Je vous le répète,
" pourquoi ne me l'avez-vous pas fait connaî-
" tre ? C'est un secret fâcheux à confesser,
" mais, il faut le dire, mon cher, un peu d'in-
" trigue est indispensable auprès des souve-
" rains ; la modestie est presque toujours per-
" due. Se peut-il que Clarke, Decrès, Monta-
" livet, M. de Montesquiou, ne m'en aient pas

" parlé d'après vos suggestions, même Barbier,
" mon bibliothécaire ; car c'est encore une autre
" vérité à confesser, qu'on réussit quelquefois
" mieux par la porte du valet de chambre qu'au-
" trement. Comment M$^{me}$ de S. . . . ., votre amie,
" ne m'en parlait-elle pas ? Nous avons été si
" souvent, dans le principe, en voiture ensem-
" ble ; elle eût pu faire alors de vous ce qu'elle
" eût voulu, en vous peignant à moi ce que vous
" êtes. — Oui, Sire, répondais-je . . . . . mais
" alors je . . . . — Je vous entends, alors vous ne
" le cherchiez pas peut-être ? — Sire, mon heure
" n'était pas encore venue." Alors, a suivi une explication très-prolongée sur la manière dont j'étais arrivé auprès de l'Empereur, les missions qu'il m'avait données, l'opinion qu'il avait prise ; les traits dont, suivant sa coutume, il m'avait frappé à demeure dans son esprit. Je demeurais debout, près de la table de travail, dans la seconde pièce ; l'Empereur allait et venait de toute la longueur des deux chambres ; le sujet était des plus précieux pour moi, et pour bien comprendre mes sensations présentes, il faudrait se reporter à la toute-puissance de Napoléon, à ce temps où, bien que près de lui, personne n'eût osé espérer connaître le fond de sa pensée sur soi, ni supposer qu'on eût jamais la possibilité de s'en entretenir contradictoirement et confi-

dentiellement avec lui : le bonheur d'une telle circonstance m'eût paru alors un rêve ; aujourd'hui ce me semblait une véritable conversation aux Champs-Élysées. « Je n'avais nulle idée « juste de vous, disait-il, je n'avais aucune con- « naissance exacte de ce qui vous concernait. « Vous n'avez eu auprès de moi aucun ami pour « vous faire apprécier ; vous l'avez négligé vous- « même. Quelques-uns de ceux sur qui vous « auriez pu compter vous ont même desservi. « Je ne connaissais pas votre ouvrage : cela eût « fait beaucoup. J'ignorais que vous eussiez « été à l'Ecole-Militaire de Paris comme moi ; « c'eût été encore un titre à mon attention.

« Vous avez été émigré, vous n'auriez jamais eu « mon entière confiance ; je savais que vous aviez « été très-attaché aux Bourbons, vous n'auriez « jamais été dans les grands secrets.—Mais Sire, « Votre Majesté m'avait admis auprès de sa per- « sonne, elle m'avait fait entrer dans son Con- « seil d'État ; elle m'avait donné des missions ? « —C'est que je m'étais fait de vous l'idée d'un « honnête homme, je ne suis pas défiant non plus : « sans savoir pourquoi, je vous regardais comme « très-pur en fait d'argent. Si vous étiez venu « me dire un mot lors de votre affaire de « licences avec P........, je vous eusse « donné raison à l'instant ; mais, je le répète,

" je ne vous eusse mis dans aucune affaire po-
" litique.—Quel danger, Sire, n'ai-je donc pas
" couru, quand, à Paris et en Hollande, les
" Anglais situés vis-à-vis de nous, comme nous
" le sommes aujourd'hui à Ste-Hélène vis-à-vis
" d'eux, je n'hésitais pas, vu mes anciens rap-
" ports, et en dépit de vos règlemens, de faire
" passer leurs lettres quand je les avais lues, et
" qu'elles ne me présentaient aucun inconvé-
" nient! De quel danger, d'après vos idées,
" n'eût pas été pour moi une dénonciation du
" ministre de la police à ce sujet! et pourtant
" je ne croyais en cela que faire un usage na-
" turel et discrétionnaire des dignités auxquel-
" les m'avait élevé Votre Majesté, de la confi-
" ance qu'elle m'avait accordée. J'étais si fort
" dans ma conscience, si droit dans mes inten-
" tions, que je me croyais au-dessus de ces lois,
" je ne les croyais pas faites pour moi.—Eh
" bien! je l'eusse compris, je l'aurais même cru,
" disait l'Empereur, si vous vous étiez exprimé
" ainsi; car personne au monde n'entendait
" plus facilement raison que moi; et c'est pré-
" cisément de la sorte que j'aurais voulu être
" servi; et pourtant il est certain que vous eus-
" siez été perdu, parce que tout eût parlé con-
" tre vous. Voilà la fatalité des circonstances
" et l'un des malheurs de ma situation. De

"plus, quand j'avais pris un préjugé, il me de-"meurait: c'était encore le malheur de ma "place, et de mes circonstances: pouvais-je "faire autrement? avais-je du temps pour des "explications? Je ne pouvais agir qu'avec des "sommaires et des extraits; j'étais bien sûr "que je pouvais me tromper souvent; mais "comment faire? En est-il beaucoup qui aient "mieux fait que moi?"

"—Sire, continuais-je, j'éprouvais un chagrin "secret: Votre Majesté ne me disait jamais rien "à ses cercles ni à ses levers, elle me passait "toujours, et pourtant ne manquait jamais de "parler de moi à ma femme quand j'étais ab-"sent? J'en etais à douter quelquefois que je "fusse bien connu de vous, ou à craindre, sur-"tout dans les derniers temps, que Votre Ma-"jesté n'eût quelque chose contre moi?—En "aucune manière cela, disait-il; si je parlais de "vous absent, c'est que j'avais pour principe "de parler toujours aux femmes de leurs maris "en mission. Si je vous passais present, c'est "que je ne faisais pas assez de cas de vous. Il "en était ainsi d'une foule d'autres; vous étiez "pour moi dans la masse; vous étiez placé dans "mon esprit d'une façon tout-à-fait banale. Vous "m'approchiez, et vous n'aviez pas su en tirer "parti; vous aviez eu des missions, vous n'aviez

" pas su les faire valoir au retour ; c'est un
" grand tort sur le terrain de la cour que de ne
" pas savoir se mettre en avant ; vous étiez pour
" moi sans couleur. Je me rappelle même à pré-
" sent que j'ai voulu parfois avoir recours à
" vous. Celui du ministère duquel vous dépen-
" diez en quelque sorte, que vous dites votre
" ami, qui eût pu vous servir, vous a éloigné ; il
" m'a maintenu dans mes idées sur votre compte :
" lui vous connaissait bien, peut-être vous a-
" t-il craint, on savait que j'allais vite en be-
" sogne.—Sire, disais-je à tout cela, ma situa-
" tion était d'autant plus pénible, que dans le
" monde on ne cessait de m'entretenir de la
" bienveillance de Votre Majesté, et de me pré-
" dire une grande fortune. On me nommait,
" à chaque instant, à toutes sortes de places :
" c'était la préfecture maritime de Brest, celle
" de Toulon, d'Anvers ; le ministère de l'inté-
" rieur, celui de la marine, une place importante
" dans l'éducation du Roi de Rome, etc. etc.
" —Eh bien, a repris l'Empereur, vous me le
" rappelez, il y avait quelque fondement dans
" une partie de ce que vous venez de dire là ;
" vous étiez en effet, dans ma pensée, pour quel-
" que chose auprès du Roi de Rome, et je vous
" avais destiné, à votre retour de Hollande, à la
" préfecture maritime de Toulon, ce qui pour

" moi, à cette époque, était une espèce de mi-
" nistère: il y avait vingt-cinq vaisseaux de
" ligne en rade, et je voulais les accroître encore.
" Eh bien, c'est votre ami le ministre qui m'en a
" détourné: vous étiez de la vieille marine, di-
" sait-il; vos préjugés et ceux de la nouvelle de-
" vaient vous rendre incompatibles l'un à l'autre.
" Cela me parut péremptoire, et je n'y pensai
" plus; cependant, tel que je vous connais au-
" jourd'hui, vous étiez l'homme qu'il m'eût
" fallu."

" Je crois bien en effet avoir eu encore pour
" vous d'autres idées; mais vous avez tout
" perdu vous-même, je le répète; vous vous êtes
" refusé, quand il eût fallu assaillir. Mon cher,
" faut-il le dire, avec la meilleure volonté
" de ma part, mes nominations aux emplois
" tenaient beaucoup de la loterie. Une idée me
" venait, je destinais; mais, si l'application
" n'était pas immédiate, cela me passait, j'avais
" tant à faire! Survenait un tiers plus heureux,
" et il était nanti. Mais reprenez.—Sire, con-
" tinuais-je, moi qui ne savais pas un mot de vos
" bonnes intentions, j'étais dans une situation
" véritablement ridicule au milieu des félicita-
" tions nombreuses que je recevais; je tâchais
" de m'en tirer le moins gauchement possible;
" mais plus je faisais d'efforts dans ce sens, plus

« on l'attribuait à ma modestie. Je n'avais demandé qu'une chose à Votre Majesté, maître « des requêtes; elle me l'accorda aussitôt. « Clarke, à ce sujet, me reprochait de m'être « abaissé; il fallait demander, me disait-il, à « être Conseiller d'État; vous l'eussiez été tout « de même.—Non, répondait l'Empereur, je ne « vous connaissais pas assez, j'eusse pris cela « pour une ambition absurde.—Sire, disais-je, « j'avais eu le tact de juger votre opinion.—Eh « bien avec cela, continuait l'Empereur, c'est « bizarre sans doute; mais Clarke a peut-être « eu raison; la demande de simple maître des re« quêtes a pu vous rabaisser dans ma pensée; « c'est-à-dire vous maintenir sur la ligne où je « vous y avais fixé; j'étais bien aise de voir mes « chambellans faire quelque chose, mais maître « des requêtes était bien peu. Cependant c'est « singulier, continuait-il, comme la mémoire re« vient, à présent que je m'y arrête; vous aviez « des choses isolées qui m'ont passé rapidement « sans qu'on me les rappelât; si elles eussent « été réunies et bien présentées, elles eussent « dû me donner de vous une toute autre idée. « Vous fûtes faire la campagne de Flessingue « comme volontaire. Je le sus, et ce qui m'eût « été rien dans tout autre, me frappa dans un « émigré qui quittait son ménage, et n'était pas

" sans fortune.—Sire, j'en reçus la plus douce " récompense: au retour, Votre Majesté m'en " parla.—Vous voyez bien, me dit-il; mais vous " avez laissé noyer cela dans le fleuve d'oubli. " Vous m'avez écrit plusieurs fois; tout cela me " revient à présent peu à peu; vous m'avez pré- " senté des combinaisons sur la Mer Adriatique " qui m'ont seduit: il s'agissait de maîtriser " cette mer, et d'y fonder une flotte à bas prix " à l'aide des immenses forêts de la Croatie: " j'envoyai le tout au ministre, qui ne m'en a " jamais parlé. Vous m'avez encore envoyé " d'autres choses?—Sire, peut-être des idées " sur le système de guerre maritime à adopter " contre l'Angleterre, accompagnées d'une carte " géographique à l'appui.—Oui, je m'en sou- " viens; et la carte a demeuré plusieurs jours " sur mon bureau dans mon cabinet; je vous " ai même fait demander, mais vous étiez en " mission.—Sire, à peu près dans le même temps, " j'eus l'honneur de vous adresser un projet " pour transformer le Champ-de-Mars en une " *Naumachie* qui eût servi d'ornement au Pa- " lais du Roi de Rome. Je le creusais assez " pour recevoir de petites corvettes qui eus- " sent été construites, équipées, montées, et " manœuvrées par l'école de marine que j'éta- " blissais à l'École Militaire. Tous les princes

« de la maison impériale eussent été contraints « d'en faire partie deux ans, quelle qu'eût été « d'ailleurs leur destination ultérieure. Votre « Majesté eût porté tous les grands de l'Empire à « en faire autant de quelques-uns de leurs enfans. « Je ne doutais pas que ces circonstances réu- « nies et le spectacle offert à la capitale, n'eus- « sent été des moyens infaillibles de rendre la « marine tout-à-fait populaire et nationale en « France. — Eh bien, je n'ai pas eu connais- « sance de cela, disait l'Empereur, sous la pensée « duquel tout se magnifiait immédiatement; « cette idée m'eût plu, je l'eusse fait examiner; « elle pouvait avoir en effet d'immenses résul- « tats. Delà il n'y avait plus qu'un pas à vou- « loir rendre la Seine navigable ou à tirer un « canal de Paris à la mer; et qu'est-ce que cela « eût eu de trop gigantesque? Les Romains au- « trefois, et les Chinois aujourd'hui, ont fait da- « vantage; ce n'eût été qu'un jeu pour l'armée en « temps de paix. J'ai eu bien des projets de la « sorte; mais nos ennemis m'ont enchaîné à la « guerre. De quelle gloire ils m'ont privé!..... « Allons, continuez. — Sire, je dois encore avoir « fait mettre sous vos yeux des idées sur le « complément des écoles de marine. — Les ai- « je adoptées dans les écoles que j'ai formées? « disait l'Empereur; étiez vous dans mon sens?

"—Sire, vos écoles étaient arrêtées, je n'en "proposais, que le complément.—A présent "je crois me rappeler un peu; n'y avait-il pas "quelque chose de trop démocratique?—Non, "Sire, je partais du principe que Votre Majesté "avait pourvu au concours exclusif de la classe "intermédiaire, et je proposais d'y adjoindre "au-dessous, toutes les chances que pouvait "présenter le concours des matelots; et de "placer au-dessus celles que pouvait présenter "le concours des grands de votre cour.— "Oui, je me rappelle, disait l'Empereur, qu'il "y avait des idées neuves et singulières qui "attirèrent mon attention. J'envoyai encore "le tout au ministre, qui l'a gardé pour lui, ou "l'a tourné en ridicule. Il me revient encore "que dans votre mission en Hollande, dont je "me faisais présenter la correspondance, je "trouvai l'idée de faire déboucher nos flot-"tilles de la Mer d'Allemagne dans la Mer "Baltique, à l'aide des canaux qui unissent "l'Elbe, l'Oder; et la Vistule; cette idée me "frappa; elle était dans mon genre; aussi, à votre "retour, en vous revoyant au lever, je dois "vous avoir mis sur la voie; mais vous ne com-"prîtes pas mes questions, ou vos réponses fu-"rent insignifiantes, non positives; j'en con-"clus que vous aviez eu peut-être un faiseur, et

"je passai à votre voisin. Il en était ainsi avec "moi, je le répète ; mais je n'avais pas le temps "de faire autrement.

"Quand je me rappelle à présent tout cela, "j'y trouve pour vous tant de motifs d'attention de ma part, que je m'en étonne et me dis "qu'il faut que vous ayez admirablement manœuvré pour vous y refuser, il faut que vous "ne l'ayez pas voulu. Ce qu'il y a de bien "certain, c'est que ce n'est qu'en cet instant "que tout cela me revient, et que lors de notre "départ et long-temps encore, vous ne m'avez "jamais représenté, à votre nom et à votre "figure près, que quelqu'un de neuf, et sur "lequel je ne savais rien : tâchez de comprendre cela ; expliquez-le, si vous pouvez ; mais "c'est pourtant de la sorte.

"Aussi pourquoi n'avez-vous pas mieux employé vos amis? Pourquoi n'êtes-vous pas "venu vous-même à moi?—Sire, tous ceux qui "vous approchaient de fort près ne songeaient "guère qu'à eux, leur amitié n'allait pas au-delà de la bienveillance : parler, demander "pour un autre s'appelait user son crédit, et "on le réservait tout entier pour soi ; d'ailleurs, "une fois moi-même auprès de votre personne, "il ne convenait plus que d'autres vous parlassent pour moi, que moi-même? or, Sire,

"les momens étaient si courts, vos dispositions "si incertaines, il fallait tellement en peu de "mots frapper votre esprit, j'étais si peu sûr "de me bien faire entendre, je craignais tant "de laisser une impression défavorable, de me "perdre tout-à-fait, que je préférais m'en abs-"tenir; car ce n'était pas tout que d'avoir de "l'intrigue, encore fallait-il qu'elle portât son "résultat.—Eh bien, disait l'Empereur, vous "avez peut-être tout aussi bien fait; vous avez "jugé la chose à merveille; avec ce que je "connais de vous à présent, votre réserve, "votre timidité, vous vous seriez peut-être en "effet perdu. Je me rappelle aussi; car tout "me revient à présent peu à peu, une circon-"stance qui vous a peut-être été défavorable. "M. de Montesquiou, en vous proposant pour "chambellan, vous donna une très-grande for-"tune, bientôt après je sus le contraire, non "que cela dût vous faire tort, ni qu'il y eût "rien de personnel contre vous; mais d'autres "qui auraient voulu être chambellans se ré-"crièrent sur ce qu'on ne les avait pas préférés "pour leur grande fortune, ou bien encore vous "citaient, si on leur objectait qu'ils n'en avaient "pas assez. C'est ainsi que cela se passe à la "cour.

"—Mais c'est donc à dire, continuais-je, Sire,

"qu'avec mon caractère, j'étais destiné à n'être
"jamais connu de Votre Majesté? — Si fait,
"disait l'Empereur, et c'était à peu près obtenu:
"ne vous avais-je pas renommé chambellan
"à mon retour? le nombre en fut très-petit;
"ne fûtes-vous pas immédiatement Conseiller
"d'État? C'est que vous étiez de l'ancienne
"aristocratie; vous aviez été émigré, et vous
"aviez résisté à une grande épreuve, ce deve-
"nait un titre immense à mes yeux: de plus,
"bien des voix à présent vantaient votre con-
"duite; tôt ou tard, nous nous serions connus
"à fond, etc. etc."

SAMEDI 22.

*Arrivée de la bibliothèque.—Témoignage d'Hornemann en faveur du Général Bonaparte.*

Le temps était fort mauvais; sur les trois heures, l'Empereur m'a fait appeler: il était dans le cabinet topographique, entouré de tous, occupé à déballer des caisses de livres arrivées par le Newcastle. L'Empereur y mettait la main lui-même avec une espèce de joie: les hommes se modèlent à leurs circonstances, leurs jouissances se façonnent à leurs peines. En voyant la collection de Moniteurs tant attendue, l'Empereur a ressenti un plaisir extrême; il s'en est saisi, et ne l'a plus quittée le reste du jour.

Après dîner, l'Empereur s'est mis à parcourir les relations des voyages en Afrique de Park et d'Horneman, dont il suivait les traces sur mon Atlas. Horneman et la Société Africaine de Londres s'étendaient, dans cette relation, sur les services, la générosité du Général en Chef de l'armée d'Egypte (Bonaparte), qui s'était empressé d'aider à leurs découvertes, etc..., etc... Les expressions polies et agréables employées à ce sujet, étonnaient et réjouissaient l'Empereur, qui depuis long-temps n'est plus habitué à lire son nom, qu'il retrouve cependant partout, qu'entouré d'épithètes toujours outrageantes.

### DIMANCHE 23.

*Sur la mémoire.—Commerce.—Idées et système de Napoléon sur divers points d'Economie Politique.*

Sur les trois heures, j'ai été chez l'Empereur. Dans la première jouissance de ses nouveaux livres, il avait passé toute la nuit à lire et à dicter des notes à Marchand : il était fort fatigué; ma visite lui a donné du repos; il a fait sa toilette, et nous avons été promener dans le jardin.

Pendant le dîner l'Empereur parlait des immenses lectures de sa jeunesse, tous les livres

qu'il vient de parcourir relatifs à l'Egypte lui font voir qu'il n'avait rien oublié de ce qu'il avait lu ; il n'avait rien, ni presque rien à corriger de ce qu'il avait dicté sur l'Egypte, il y avait ajouté bien des choses qu'il n'avait pas lues, mais qu'il se trouve, par ces livres, avoir deviné juste.

On a parlé de la mémoire : il disait qu'une tête sans mémoire est une place sans garnison ; la sienne était heureuse ; elle n'était point générale, absolue ; mais relative, fidèle, et seulement pour ce qui lui était nécessaire. Quelqu'un ayant dit que sa mémoire, à lui, tenait de sa vue, qu'elle devenait confuse par l'éloignement des lieux et des objets, à mesure qu'il changeait de place, l'Empereur a repris que pour lui, la sienne tenait du cœur, qu'elle conservait le souvenir fidèle de tout ce qui lui avait été cher.

A propos de bonne mémoire et de tendres ressouvenirs, je dois placer ici un mot de l'Empereur, qui m'a échappé dans le temps. Racontant un jour à table une de ses affaires en Egypte, il nommait numéro par numéro, les huit ou dix demi-brigades qui en faisaient partie ; sur quoi Mme Bertrand ne put s'empêcher de l'interrompre, demandant comment il était possible, après tant de temps, de se

rappeler ainsi tous ces numéros. "Madame, "le souvenir d'un amant pour ses anciennes "maîtresses," fut la vive réplique de Napoléon.

Après dîner, l'Empereur s'est fait apporter mon Atlas, voulant y vérifier le résumé de tout ce qu'il venait de parcourir dans ses livres sur l'Afrique, et il s'est étonné de l'y retrouver si fidèlement.

Il en est passé de là au commerce, à ses principes, aux systèmes qu'il a enfantés. L'Empereur a combattu les économistes, dont les principes pouvaient être vrais, disait-il, dans leur énoncé, mais devenaient vicieux dans leur application. La combinaison politique des divers états, continuait-il, rendait ces principes fautifs; les localités particulières demandaient à chaque instant des déviations de leur grande uniformité. Les douanes, que les économistes blâmaient, ne devaient point être un objet de fisc, il est vrai; mais elles devaient être la garantie et les soutiens d'un peuple; elles devaient suivre la nature et l'objet du commerce. La Hollande, sans productions, sans manufactures, n'ayant qu'un commerce d'entrepôt et de commission, ne devait connaître ni entraves, ni barrière. La France, au contraire, riche en productions, en industrie de

toutes sortes, devait sans cesse être en garde contre les importations d'une rivale, qui lui demeurait encore supérieure; elle devait l'être contre l'avidité, l'égoïsme, l'indifférence des purs commissionnaires.

" Je n'ai garde, disait l'Empereur, de tomber " dans la faute des hommes à systèmes moder- " nès, de me croire, par moi seul et par mes " idées, la sagesse des nations. La vraie sagesse " des nations c'est l'experience. Et voyez comme " raisonnent les économistes: ils nous vantent " sans cesse la prospérité de l'Angleterre, et " nous la montrent constamment pour modèle. " Mais c'est elle dont le système des douanes est " le plus lourd, le plus absolu, et ils décla- " ment sans cesse contre les douanes; ils vou- " draient nous les interdire. Ils proscrivent " aussi les prohibitions; et l'Angleterre est " celle qui a donné l'exemple des prohibitions, " et elles sont en effet nécessaires pour certains " objets; elles ne sauraient être suppléées par " la force des droits: la contrebande et la fan- " taisie feraient manquer le but du législateur. " Nous demeurons encore en France bien ar- " riérés sur ces matières délicates: elles sont en- " core étrangères ou confuses pour la masse de " la société. Cependant quel pas n'avions-nous

" pas fait ? quelle rectitude d'idées n'avait pas " répandue la seule classification graduelle que " j'avais considérée de l'agriculture, de l'industrie et du commerce ! objets si distincts et " d'une gradation si réelle et si grande !

" 1° *L'agriculture ;* l'ame, la base première " de l'Empire.

" 2° *L'industrie ;* l'aisance, le bonheur de la " population.

" 3° *Le commerce extérieur ;* la surabondance, " le bon emploi des deux autres.

" L'agriculture n'a cessé de gagner durant " tout le cours de la révolution. Les étrangers " la croyaient perdue chez nous. En 1814, les " Anglais ont été pourtant contraints de confesser qu'ils avaient peu ou point à nous " montrer.

" L'industrie ou les manufactures et le commerce intérieur ont fait sous moi des progrès " immenses. L'application de la chimie aux " manufactures les a fait avancer à pas de géant. " J'ai imprimé un élan qui sera partagé de toute " l'Europe.

" Le commerce extérieur, infiniment au-dessous, dans ses résultats, aux deux autres, leur " a été aussi constamment subordonné dans ma " pensée. Celui-ci est fait pour les deux autres,

" les deux autres ne sont pas faits pour lui.
" Les intérêts de ces trois bases essentielles
" sont divergens, souvent opposés. Je les ai
" constamment servis dans leur rang naturel;
" mais n'ai jamais pu ni dû les satisfaire à la
" fois. Le temps fera connaître ce qu'ils me
" doivent tous, les ressources nationales que je
" leur ai créées, l'affranchissement des Anglais
" que j'avais ménagé. Nous avons à présent le
" secret du traité de commerce de 1783. La
" France crie encore contre son auteur; mais
" les Anglais l'avaient exigé, sous peine de re-
" commencer la guerre. Ils voulurent m'en faire
" autant après le traité d'Amiens; mais j'étais
" puissant et haut de cent coudées. Je répon-
" dis qu'ils seraient maîtres des hauteurs de
" Montmartre, que je m'y refuserais encore; et
" ces paroles remplirent l'Europe.

" Ils en imposeront un aujourd'hui, à moins
" que la clameur publique, toute la masse de
" la nation ne les forcent à reculer; et ce
" servage, en effet, serait une infamie de plus
" aux yeux de cette même nation, qui com-
" mence à posséder aujourd'hui de vraies lu-
" mières sur ses intérêts.

" Quand je pris le gouvernement, les Amé-
" ricains, qui venaient chez nous à l'aide de

leur neutralité, nous apportaient les matières brutes, et avaient l'impertinence de repartir à vide, pour aller se remplir à Londres des manufactures Anglaises. Ils avaient la seconde impertinence de nous faire leurs payemens, s'ils en avaient à faire, sur Londres, de-là les grands profits des manufacturiers et des commissionnaires Anglais, entièrement à notre détriment. J'exigeai qu'aucun Américain ne pût importer aucune valeur, sans exporter aussitôt son exact équivalent; on jeta les hauts cris parmi nous, j'avais tout perdu, disait-on. Qu'arriva-t-il, néanmoins? c'est que mes ports fermés, et en dépit même des Anglais, qui donnaient la loi sur les mers, les Américains revinrent se soumettre à mes ordonnances. Que n'eussé-je donc pas obtenu dans une meilleure situation? . . . . . . . . .

"C'est ainsi que j'avais naturalisé, au milieu de nous, les manufactures de coton, qui comportent: . . . . . . . . .

"1° *Du coton filé.* Nous ne le filions pas; les Anglais le fournissaient même comme une espèce de faveur. . . . . . . .

"2° Le *tissu.* Nous ne le faisions point encore; il nous venait de l'étranger.

"3° Enfin *l'impression.* C'était notre seul

"travail. Je voulus acquérir les deux pre-
"mières branches; je proposai au Conseil
"d'État d'en prohiber l'importation; on y
"pâlit. Je fis venir Oberkamp; je causai
"long-temps avec lui; j'en obtins que cela
"occasionnerait une secousse sans doute, mais
"qu'au bout d'un an ou deux de constance,
"ce serait une conquête dont nous recueille-
"rions d'immenses avantages. Alors je lançai
"mon décret en dépit de tous; ce fut un vrai
"coup d'État.

"Je me contentai d'abord de prohiber le
"tissu; j'arrivai enfin au coton filé, et nous
"possédons aujourd'hui les trois branches, à
"l'avantage immense de notre population, au
"détrimeut et à la douleur insigne des An-
"glais: ce qui prouve qu'en administration
"comme à la guerre, pour réussir il faut
"souvent mettre du caractère. Si j'avais pu
"réussir à faire filer le lin comme le coton,
"et j'avais offert un million pour prix de
"l'invention, que j'aurais obtenu indubitable-
"ment, sans nos malheureuses circonstances,
"j'en serais venu à prohiber le coton, si je
"n'eusse pu le naturaliser sur le continent.

"Je ne m'occupais pas moins d'encourager
"les soies. Comme Empereur et Roi d'Italie

"je comptais cent vingt millions de rente en
"récolte de soie.

"Le système des licences était vicieux sans
"doute! Dieu me garde de l'avoir posé comme
"principe. Il était de l'invention des Anglais;
"pour moi, ce n'était qu'une ressource du mo-
"ment. Le système continental lui-même,
"dans son étendue et sa rigueur, n'était, dans
"mes opinions, qu'une mesure de guerre et de
"circonstance.

"La souffrance et l'anéantissement du com-
"merce extérieur sous mon règne était dans
"la force des choses, dans les accidens du
"temps. Un moment de paix l'eût ramené
"aussitôt à son niveau naturel."

LUNDI 24.

*Artillerie. — Son usage. — Ses vices. — Anciennes Écoles.*

L'Empereur avait passé les 24 heures en-
tières, disait-il, dans ses Moniteurs sur la Con-
stituante. Il s'en était amusé comme d'un ro-
man. Il y voyait, observait-il, poindre les
hommes qui ont plus tard joué un si grand rôle.
Toutefois il avouait qu'il était nécessaire d'avoir
une idée des ressorts extérieurs, autrement ce

qu'on lisait sur cette assemblée perdait beaucoup de son intérêt, de sa couleur, demeurait souvent même inintelligible. L'esprit des premiers momens, les premiers intérêts de la révolution, demeuraient entièrement souterrains, etc.

Après dîner l'Empereur a beaucoup parlé sur l'artillerie. Il eût désiré plus d'uniformité dans les pièces, moins de subdivision. Le général était souvent hors d'état de juger leur meilleur emploi, et rien ne pouvait être supérieur aux avantages de l'uniformité dans tous les instrumens et tous les accessoires.

L'Empereur se plaignait qu'en général l'artillerie ne tirait pas assez dans une bataille. Le principe à la guerre était qu'on ne devait pas manquer de munitions; quand elles étaient rares, c'était l'exception; hors de cela, il fallait toujours tirer. Lui, qui avait souvent manqué périr par des boulets perdus, qui savait de quelle importance c'eût été pour le sort de la bataille et de la campagne, il était d'avis de tirer sans cesse, sans calculer les dépenses des boulets. Bien plus, s'il eût voulu, disait-il, fuir le poste du danger, il se serait mis à 3 cents toises plutôt qu'à cents: à la première distance les boulets passent souvent sur la tête; à la seconde, il faut que tous tombent quelque part.

Il disait qu'on ne pouvait jamais faire tirer les artilleurs sur les masses d'infanterie, quand ils se trouvaient attaqués eux-mêmes par une batterie opposée. C'était lâcheté naturelle, disait-il gaîment, violent instinct de sa propre conversation. Un artilleur parmi nous se récriait contre une telle observation. — "C'est "pourtant cela, continuait l'Empereur, vous "vous mettez aussitôt en garde contre qui vous "attaque; vous cherchez à le détruire, pour "qu'il ne vous détruise pas. Vous cessez sou- "vent votre feu, pour qu'il vous laisse tran- "quille, et qu'il retourne aux masses d'infan- "terie, qui sont pour la bataille d'un bien "autre intérêt, etc."

L'Empereur revenait souvent sur le corps d'artillerie de son enfance: c'était le meilleur, le mieux composé de l'Europe, disait-il; c'était un service tout de famille, des chefs entièrement paternels, les plus braves, les plus dignes gens du monde, purs comme de l'or; trop vieux, parce que la paix avait été longue. Les jeunes gens en riaient parce que le sarcasme et l'ironie étaient la mode du temps; mais ils les adoraient, et ne faisaient que leur rendre justice.*

* Napoléon, dans ses dernières volontés, s'est ressou-

### MARDI 25.

Nous avons reçu le troisième et dernier envoi des livres apportés par la frégate. L'Empereur s'est beaucoup fatigué en travaillant de sa propre personne au déballage.

Sur les trois heures l'Empereur a reçu plusieurs présentations, entre autres l'Amiral et sa femme. Il s'est trouvé souffrant, et a dîné dans son intérieur avec le Grand-Maréchal.

### MERCREDI 26.

*Mes instructions et mes dernières volontés sur l'impression des campagnes d'Italie. — Idées de l'Empereur sur le Général Drouot. — Sur la bataille d'Hohenlinden.*

L'Empereur m'a fait venir avec mon fils, et nous a assigné notre travail dans les Moniteurs pour l'accomplissement et la vérification des chapitres de notre campagne d'Italie.

L'Empereur, bien qu'il l'eût dit précédemment, n'avait pourtant pas repris son travail, et je me réjouis fort d'une circonstance qui sem-

---

venu de ce sentiment, et l'a consacré par un bienfait en faveur de son ancien chef d'artillerie, ou de ses enfans.

blait devoir provoquer enfin une ferveur nouvelle.

Il s'agissait de recueillir dans le Moniteur tous les rapports, les lettres officielles, de manière à en composer les pièces justificatives. L'Empereur voulait qu'elles fussent classées, et que nous en évaluassions l'étendue, afin qu'il pût calculer d'un trait de plume celle de l'impression, en m'observant de nouveau que tous ces soins étaient désormais les miens; que je ne travaillais plus là que pour moi. Douces paroles, auxquelles le son de sa voix, l'air de familiarité, toute son expression donnaient bien plus de prix encore que leur signification!

L'Empereur m'a dit si souvent que cette relation des campagnes d'Italie porterait mon nom, qu'il me la donnait, qu'elle serait mienne, que je puis bien m'abandonner peut-être au rêve de leur impression future, et tracer ici déjà mes idées à cet égard, afin que mon fils, les recueillant, puisse les suivre si cet instant arrivait trop tard pour moi.

L'Empereur me donne là un monument précieux, magnifique, national; ne le compromettons, ne le dégradons pas. Aussi, point de spéculations à son sujet, nul bénéfice, détrimental surtout. Et ce n'est pas assez encore; je veux en outre l'entourer de soins et de

détails de sentimens qui lui soient tous particuliers.

Ainsi, 1° Garder la propriété de l'ouvrage : il formera au plus 4 volumes.

2° Faire les frais de l'impression, et la soigner soi-même.

3° Rechercher s'il n'y aurait pas moyen que les cartes fussent faites par des officiers de l'armée d'Italie. L'impression composée et exécutée par des ouvriers sortis de la même armée, ainsi que le libraire, etc... Ce concours serait heureux, j'y attacherais le plus grand prix.

4° Comme il n'y a pas un mot dans cette relation qui ne vienne de l'Empereur, que c'est de son entière dictée, ne permettre, sous aucun prétexte, la plus légère altération ni correction, etc. à moins que ce ne fût par quelque note qui en donnât le motif ou l'explication.

5° Composer son introduction du résumé de tout ce que j'ai recueilli dans mon journal sur les premières années de l'Empereur, antérieures au commencement de sa relation.

6° Tirer cent exemplaires, sans aucune épargne de frais, et avec tout le luxe possible, pour être vendus, quelle que soit d'ailleurs leur véritable valeur intrinsèque, *mille francs* pièce. On pourra joindre à chacun de ces exemplaires,

non pas un *fac simile*, mais quelques lignes de l'écriture véritable de Napoléon, dont j'ai une certaine quantité en mes mains.

7° Garder en réserve une seconde centaine d'exemplaires pareils aux précédens, pour être vendus avec le temps, si les premiers sont épuisés, à *cinq cents francs*.

8° Après ces 2 cents exemplaires, ne plus tirer que sur du papier le plus commun et aux moindres frais possible, de manière à pouvoir livrer l'ouvrage à un très-bas prix. Tout invalide de l'armée d'Italie le recevra grátis; tout soldat blessé ne le payera que moitié, et tout officier les trois quarts.

9° Traiter avec un libraire Anglais, un Allemand, un Russe, un Italien et un Espagnol, de manière à leur assurer une traduction antérieure à tous leurs confrères, sans autre rétribution de leur part que l'obligation de prendre 5 cents exemplaires Français, ou de s'engager eux-mêmes, s'ils le préféraient, à répandre les 5 cents premiers exemplaires de leur édition avec le texte Français en regard.

10° Enfin, si le bénéfice de l'ouvrage le permet, imprimer comme complément, et suite de l'ouvrage, les rôles de l'armée d'Italie, qu'on pourra se procurer sans doute aux archives de la

guerre. Si mon fils venait à avoir d'autres idées, ou qu'on lui en procurât de meilleures, il les joindra à celles-ci, ou leur donnera la préférence, si elles le méritent. Un moyen sûr d'en obtenir et de ne pas se tromper à cet égard, serait de s'entourer d'un petit comité de membres de cette armée d'Italie qui eussent le même zèle pour cet ouvrage.

Aujourd'hui à dîner l'Empereur passait encore en revue ses généraux. Il a fait l'éloge de beaucoup de caractères, la plupart n'existent plus. Il élevait au plus haut point les talens et les facultés du *Général Drouot.* Tout est problême dans la vie, disait-il; ce n'est que par le connu qu'on peut arriver à l'inconnu. Or, il connaissait déjà, observait-il, comme certain dans le Général Drouot, tout ce qui pouvait en faire un grand Général. Il avait les raisons suffisantes pour le supposer supérieur à un grand nombre de ses maréchaux. Il n'hésitait pas à le croire capable de commander 100 mille hommes. "Et "peut-être ne s'en doute-t-il pas, ajoutait-il, ce "qui ne serait en lui qu'une qualité de plus."

Il est revenu sur la bravoure prodigieuse de Murat et de Ney, dont le courage, disait-il, devancait tellement le jugement, qu'ils eussent peut-être été capables de platitudes, s'il

était permis de le croire possible, dans le cas où ils eussent bien jugé le danger. Telle est l'énigme, disait-il, de certaines actions dans certaines gens; l'inégalité entre le caractère et l'esprit : elle explique tout.

La conversation a conduit à la bataille *d'Hohenlinden*, si célèbre. L'Empereur disait que c'était une de ces grandes actions enfantées par le hasard, obtenues sans combinaisons. Moreau, répétait-il, n'avait point de création, il n'était pas assez décidé; aussi valait-il mieux sur la défensive. Hohenlinden avait été une échauffourée; l'ennemi avait été frappé au milieu même de ses opérations, et vaincu par des troupes qu'il avait lui-même déjà coupées et qu'il devait détruire. Le mérite en était surtout aux soldats et aux généraux des corps partiels qui s'étaient trouvés le plus en péril et avaient combattu en héros.

Nous disions à l'Empereur, au sujet de sa campagne d'Italie, des victoires rapides et journalières dont elle avait occupé la renommée, qu'il avait dû avoir bien des jouissances.— « Aucune, répliquait-il.—Mais au moins Votre « Majesté en a bien procuré au loin?—Cela « se peut; au loin on ne lisait que le succès, on « ignorait la position. Si j'avais eu des jouissan- « ces, je me serais reposé; mais j'avais toujours

« le péril devant moi, et la victoire du jour était « aussitôt oubliée, pour s'occuper de l'obligation d'en remporter une nouvelle le lendemain, etc. etc. »

Hohenlinden, Moreau, me rappellent une opinion bien caractéristique d'un général très-distingué (Lamarque). Il avait été attaché à Moreau, s'était trouvé long-temps sous ses ordres, et cherchant à me faire comprendre la différence du faire de ce général avec celui de Napoléon. Il disait : « Si leurs deux armées « eussent été en présence, et qu'on eût eu quelque temps à se retourner, je me serais mis « dans les rangs de Moreau, tant il y aurait « eu de régularité, de précision, de calcul. Il « était impossible de lui être supérieur à cet « égard, peut-être même de l'égaler. Mais si « les deux armées étaient venues au-devant « l'une de l'autre, à la distance de cent lieues, « l'Empereur eût escamoté trois, quatre, cinq « fois son adversaire avant que celui-ci eût eu le « temps de se reconnaître. »

*Les rats, vrai fléau pour nous, etc. — Impostures de Lord Castlereagh. — Héritières françaises.*

27. — Nous avons failli n'avoir point de déjeuner : une irruption de rats qui avaient débouché de plusieurs points dans la cuisine durant la nuit,

avaient tout enlevé. Nous en sommes littéralement infestés; ils sont énormes, méchans et très-hardis; il ne leur fallait que fort peu de temps pour percer nos murs et nos planchers. La seule durée de nos repas leur suffisait pour pénétrer dans le salon, où les attiroit le voisinage des mets. Il nous est arrivé plus d'une fois d'avoir à leur donner bataille après le dessert; et un soir l'Empereur voulant se retirer, celui de nous qui fut lui prendre son chapeau, en fit bondir un des plus gros. Nos palfreniers avaient voulu élever des volailles, ils durent y renoncer, parce que les rats les leur dévoraient toutes. Ils allaient jusqu'à les saisir, la nuit, perchées sur les arbres.

Aujourd'hui l'Empereur traduisant une espèce de revue ou journal dans lequel se trouvait que lord Castlereagh, dans une grande assemblée publique, avait prononcé que Napoléon, depuis sa chute même, n'avait pas fait difficulté de dire que tant qu'il eût régné il eût continué de faire la guerre à l'Angleterre, n'ayant jamais eu d'autre but que de la détruire.

L'Empereur n'a pas pu s'empêcher de se sentir aiguillonné par ces paroles. " Il faut, a-t-il dit avec indignation, que lord Castlereagh " soit bien familier avec le mensonge, et qu'il " compte bien sur la bonhomie de ses auditeurs.

" Serait-il donc possible que leur bon sens leur
" permît de croire que j'aurais dit une pareille
" sottise, lors même qu'elle eût été dans ma
" pensée. "

Plus loin se lisait encore que lord Castlereagh avait dit en plein parlement que si l'armée française était si fort attachée à Napoléon, c'est qu'il faisait une espèce de conscription de toutes les héritières de l'Empire, et qu'il les distribuait ensuite à ses généraux. " Ici, a repris
" encore l'Empereur, lord Castlereagh se ment
" de nouveau à lui-même. Il est venu au mi-
" lieu de nous, il a vu nos mœurs, nos lois, la
" vérité; il doit être sûr qu'une pareille chose
" était impossible, tout à fait au dessus de ma
" puissance. Pour qui prendrait-il donc notre
" nation? Les Français étaient incapables de
" souffrir jamais une telle tyrannie. Sans doute
" j'ai fait beaucoup de mariages, et j'eusse voulu
" en faire des milliers d'autres : c'était un des
" grands moyens d'amalgamer, de fondre, en
" une seule famille, des factions inconciliables.
" Si j'eusse eu plus de temps à moi, je me se-
" rais occupé d'étendre ces unions aux provin-
" ces réunies, même à la confédération du Rhin,
" afin de resserrer davantage ces portions épar-
" ses; mais dans tout cela je n'ai jamais em-
" ployé que mon influence, jamais mon auto-

« rite. Lord Castlereagh n'y regarde pas de si
« près; sa politique a besoin de me rendre
« odieux; tous les moyens lui sont bons; il ne
« recule devant aucune calomnie; il se trouve
« à son aise pour cela; je suis dans les fers, il a
« pris tous les moyens de me tenir la bouche
« fermée, de me rendre impossible toute répli-
« que, et je suis à mille lieues du théâtre; il est
« donc bien posté, rien ne le gêne; mais aussi
« c'est là le comble de l'impudence, de la bas-
« sesse, de la lâcheté! »

Voici, du reste, un exemple qui peut servir de preuve aux assertions émises plus haut par Napoléon; j'en tiens le récit de la bouche même du premier intéressé: M. d'Aligre avait une fille, héritière immense; il vint à la pensée de l'Empereur de la marier à M. de Caulaincourt, duc de Vicence. L'Empereur l'affectionnait beaucoup; on le regardait comme une espèce de favori; ses qualités personnelles non moins que ses emplois, en faisaient un des premiers personnages de l'empire. L'Empereur n'imaginait donc pas qu'il pût se présenter le moindre obstacle à cette union. Il mande M. d'Aligre, qui venait souvent à la Cour, et lui fait sa demande; mais M. d'Aligre avait d'autres vues, et s'y refusa. Napoléon le retourna de toutes manières; M. d'Aligre fut inébranlable. En me le racontant,

il me laissait apercevoir qu'il croyait avoir montré beaucoup de courage, et en effet, il en avait tout le mérite; car il pensait, ainsi que nous tous, qu'il était très-dangereux de contrarier les volontés de l'Empereur : il se trompait ainsi que nous; nous ne le connaissions pas. Je sais aujourd'hui que la justice privée et surtout les droits de famille sont tout puissans sur lui; aussi je ne sache pas que M. d'Aligre ait jamais eu à souffrir ou à se plaindre de ses refus.

Après le dîner l'Empereur a essayé vainement quelques romans de Pigault-Lebrun, et autres de même nature; mais après avoir feuilleté quelques pages de chacun, il les a rejetés tous, disant qu'ils étaient aussi par trop de mauvais goût.

*Détails du Gouverneur sur les dépenses à Longwood, etc.*

28. — Vers une heure l'Empereur m'a fait venir avec mon fils. Nous lui avons apporté le premier chapitre des campagnes d'Italie, avec le nouveau travail qui le complète. Il nous a tenus jusqu'à près de six heures.

Le Gouverneur avait fait visite au Grand-Maréchal, et lui avait fait pressentir vaguement des réductions à Longwood. Il avait naïvement exprimé qu'on avait pensé à Londres que la liberté qui nous avait été offerte, de revenir en

Europe, eût diminué de beaucoup l'entourage de l'Empereur. Il avait dit aussi, sans que le Grand-Maréchal pût bien le comprendre, que si nous avions de la fortune à nous, nous pourrions nous aider de notre argent, et tirer sur nous-mêmes, ainsi que je l'avais déjà fait, disait-il, etc., etc. Il a dit que son gouvernement n'avait entendu donner à l'Empereur qu'une table journalière de quatre personnes au plus, et ne lui permettre qu'un dîner prié par semaine.... Quels détails !... Aurait-il eu la pensée d'insinuer que, quant à nous, nous devions payer pension et entrer, à l'avenir, pour quelque chose dans la dépense de la maison. Qu'on ne le pense pas incroyable ; nous apprenons journellement ici à croire que tout est possible.

Dans un autre moment, l'Empereur, revenant sur une lecture qu'il venait de faire, et où se trouvait l'histoire d'une Irlandaise, au sujet de laquelle Goldsmith le maltraitait fort, se rappelait très bien, disait-il, que se rendant à Bayonne au château de Marrach, à la fête que lui donna la ville de Bordeaux, il vit, aux côtés de l'Impératrice Joséphine, une figure charmante, de la plus grande beauté ; il en fut vivement frappé. On ne fut pas sans s'apercevoir de l'impression qu'elle avait causée. Elle avait été prévue et ménagée d'avance par quelqu'un

qui lui tenait de près ; et Dieu sait, dit l'Empereur, pour quelles intentions. C'était une demoiselle ***, depuis Mme ***, nouvelle lectrice de l'impératrice Joséphine. Cette jeune personne suivit donc au château de Marrach, et elle n'eût pas manqué, disait l'Empereur, de faire de grands progrès. Elle occupait déjà véritablement la pensée, quand M. de Lavalette, qui avait le secret des postes, vint détruire le charme : il envoyait directement à l'Empereur une lettre adressée à la jeune personne. Cette lettre était de sa mère ou de sa tante, laquelle était Irlandaise ; on y stylait la petite personne ; on lui traçait le rôle qu'elle devait jouer ; on lui recommandait de l'adresse, et on insistait surtout pour qu'elle ne manquât pas de se ménager à propos et à tout prix des traces vivantes qui pussent prolonger sa faveur ou lui réserver de grands rapports d'intérêt. « A cette lecture, « toute illusion s'évanouit, disait l'Empereur ; « la saleté de l'intrigue, la turpitude des dé« tails, le style, la main qui l'avait tracée ; mais « par-dessus tout encore son titre d'étrangère, « amenèrent un dégoût immédiat, et la petite « et jolie Irlandaise fut en effet, comme le dit « Goldsmith, mise dans une chaise de poste et « soudainement acheminée vers Paris. Et voilà « que j'apprends, nous disait l'Empereur, qu'un

“ libelliste m'en a fait un crime, lorsqu'au fait
“ c'était bien plutôt de ma part une vertu, un
“ acte de continence dont je pourrais me vanter
“ à plus juste titre peut-être que le fameux
“ Scipion; mais c'est ainsi qu'on écrit l'his-
“ toire.”

L'Empereur, après le dîner, dans l'embarras de ce que nous lirions, a dit que puisqu'il était reconnu que nous n'avions pas assez d'esprit pour faire chacun notre conte ou histoire, nous devions nous condamner du moins à choisir chacun à notre tour notre lecture du soir; et il a commencé par indiquer pour son compte le poëme de la Pitié, de l'abbé Delille. Il a trouvé les vers bien faits, le langage pur, les idées agréables; mais pourtant c'était encore, observait-il, sans création et sans chaleur. C'était supérieur de versification à Voltaire, sans doute; mais bien loin encore de nos autres grands maîtres.

29. — L'Empereur a déjeûné dans le jardin, et nous y a fait tous appeler. Après déjeûné, il a fait quelques tours de promenade. Il était en gaîté; il nous plaisantait tour-à-tour. A l'un, c'était sur la beauté et l'élégance de son logement; à l'autre, sur les sommes que le Gouverneur avait payées pour lui, que la belle layette de son enfant allait grossir encore; à moi, sur le

« est si ramassé, les lumières si générales, l'édu-
« cation si rapprochée, l'aisance si commune, la
« sphère d'activité si rapide, que toute la nation
« semble être dans le même lieu et sur le même
« plan, et qu'à la vue de cet ensemble, qu'on
« pourrait dire distingué, on est tenté de se de-
« mander *où est le peuple?* ce qui est en effet là
« question que l'on prête à Alexandre lors de sa
« visite à Londres. Il en résulte donc qu'ayant
« vu beaucoup de monde de toutes les classes,
« de tous les états, de toutes les opinions, je dois
« avoir reçu des notions qui nécessairement peu-
« vent fort approcher de la vérité. Malheu-
« reusement alors je m'occupais peu d'observer
« et de recueillir, et je crains bien qu'aujourd'hui
« le laps d'un si long temps ne vienne confusi-
« onner ma mémoire.

« Georges III était le plus honnête homme
« de son empire; ses vertus privées le rendaient
« pour tous un objet de vénération profonde;
« une extrême moralité, un grand respect pour
« les lois furent le principal caractère de toute
« sa vie. Roi à 20 ans, et vivement épris des
« charmes d'une belle Écossaise de la première
« pairie du pays, on craignait fort qu'il ne vou-
« lût l'épouser; mais il suffit de lui rappeler que
« c'était contraire à la loi, et il consentit dès cet
« instant à épouser celle qu'on lui désignerait:

" ce fut une princesse de Meklenbourg. Dans
" sa douleur il la trouva fort laide, et elle l'était
" en effet beaucoup ; néanmoins Georges III
" est demeuré toute sa vie un époux exemplaire ;
" jamais on ne lui a connu la moindre distraction.
" L'avénement de Georges III a été une vé-
" ritable révolution politique en Angleterre ; les
" prétendans avaient fini ; la maison d'Hanovre
" se trouvait désormais assise ; les Whigs, qui
" l'avaient placée sur le trône, furent évincés de
" l'administration : c'étaient des surveillans in-
" commodes, dont on n'avait plus besoin ; elle
" fut ressaisie par les Torys, ces amis du pouvoir,
" qui l'ont toujours conservée depuis, au grand
" détriment des libertés publiques.
" Toutefois le Roi, personnellement, était
" exempt de passion à cet égard, il aimait sin-
" cèrement les lois, la justice, et surtout le bien-
" être et la prospérité de son pays. Si l'Angle-
" terre a pris un parti si violent contre notre
" révolution française, c'est bien moins à Georges
" III qu'il faut s'en prendre qu'à M. Pitt, qui en
" fut le véritable boutefeu. Celui-ci était mu
" par la haine extrême qu'il portait à la France,
" héritage de son père, le grand Chatham ; et
" aussi par une vive tendance vers le pouvoir et
" l'olygarchie. M. Pitt, au moment de notre
" révolution, était l'homme de la nation ; il

« gouvernait l'Angleterre ; il entraîna le Roi,
« qu'on gagnait toujours par des faits ; et il faut
« convenir que les excès et les souillures de
« notre début étaient, sous ce rapport, des armes
« bien favorables aux dispositions et à l'éloquence
« de M. Pitt. Sire, il est à croire que si l'infor-
« tuné Georges III eût conservé sa raison, Votre
« Majesté en eût à la fin tiré aussi un grand
« parti, parce qu'elle lui eût présenté d'autres
« faits, et qu'il s'y serait rendu. Georges III
« avait sa nature et sa mesure de caractère ; elle
« était en harmonie avec ses conceptions intel-
« lectuelles ; il voulait savoir, être convaincu.
« Une fois sa route prise, il était difficile de l'en
« faire sortir. Toutefois ce n'était pas impos-
« sible ; son bon sens laissait de grandes res-
« sources.

« Sa maladie, sous ce rapport, a été un fléau
« pour nous, un fléau pour l'Europe, un fléau
« pour l'Angleterre même, qui commence à re-
« venir de la haute opinion qu'elle avait profes-
« sée pour M. Pitt, dont elle ressent aujourd'hui
« les funestes erreurs.

« Ce fut le premier accès de la maladie du Roi
« qui fixa la réputation de M. Pitt et son crédit.
« A peine au-dessus de vingt-cinq ans, il osa
« lutter seul contre la masse de ceux qui aban-
« donnaient le Roi, le croyant perdu, contre la

“ hâte de ceux qui se hâtaient de proclamer
“ son incapacité pour se saisir du pouvoir sous
“ son jeune successeur. Cette conduite rendit
“ M. Pitt l'idole de la nation ; c'est la belle
“ époque de sa vie ; et son plus doux triomphe
“ a été, sans contredit, de conduire Georges III
“ à Saint-Paul, allant rendre grâce à Dieu de sa
“ guérison, au milieu d'un concours immense de
“ peuple ivre de joie et de satisfaction.

“ L'on ne doutait pas que M. Pitt n'eût été,
“ en cette occasion, le véritable sauveur du Roi,
“ ainsi que le sauveur de la paix publique ; car
“ l'expérience prouva que Georges III avait la
“ capacité de régner encore ; et l'on ne doutait
“ pas que si la régence eût été organisée ainsi
“ que le prétendait l'opposition, cette capacité
“ eût été difficilement reconnue par la suite, et
“ eût sans doute donné lieu à une guerre civile.

“ J'ai souvent entendu dire que le dérange-
“ ment mental de Georges III n'était pas une
“ folie ordinaire, que son aliénation ne venait
“ pas précisément de l'affection locale du cer-
“ veau, mais bien de l'engourdissement des
“ vaisseaux qui y conduisent ; dérangement pro
“ duit par une maladie depuis long-temps par-
“ ticulière à cette famille. Son mal, disait-on,
“ était plutôt chez lui du délire que de la folie.
“ La cause cessant, le prince retrouvait aussitôt

" toutes ses facultés, et avec autant de force que
" si elles n'avaient subi aucune interruption ;
" c'est ce qui explique ses nombreuses rechutes
" et ses nombreux rétablissemens. On en don-
" nait pour preuve la force mentale qui avait dû
" lui être nécessaire pour pouvoir, à l'instant de
" sa première convalescence, supporter la pompe,
" le spectacle de la population de Londres réunie
" sur son passage, et remplissant l'air de ses ac-
" clamations.

" Une autre preuve non moins remarquable,
" c'était, après une seconde rechute, le calme et
" le sang froid avec lesquels il reçut au spectacle
" le feu de son assassin en entrant dans sa loge.
" Il en fut si peu troublé, qu'il se retourna aus-
" sitôt vers la Reine, qui se trouvait encore en
" dehors, pour lui dire de ne pas s'effrayer ; que
" ce n'était qu'une fusée qu'on venait de tirer
" dans la salle ; et il demeura sans émotion ap-
" parente tout le reste du temps. Certes tout
" cela n'annonçait pas une tête faible. Il est
" vrai qu'on pourrait opposer à ces choses la
" permanence du mal, dans ses dernières an-
" nées, s'il est certain qu'il n'eut point de longs
" intervalles lucides.

" Georges III, ce monarque si honnête hom-
" me et si bien intentionné, a manqué périr plus
" d'une fois de la main des assassins ; sa carrière

" fournit l'exemple de plusieurs tentatives, et je
" ne crois pas qu'aucun des coupables ait subi la
" mort, parce que tous se sont trouvés en dé-
" mence, tous fanatiques religieux ou fanatiques
" politiques. La dernière tentative la plus fa-
" meuse est en 1800, je crois. Ce prince arri-
" vait au spectacle, ce qui, dans ce temps de
" crise, était une espèce de fête qu'il répétait
" de temps à autre, comme pour maintenir
" l'esprit public. En entrant dans sa loge, un
" homme du parterre l'ajuste avec un pistolet
" d'arçon, et la balle n'épargna le monarque que
" parce qu'il se baissait en cet instant pour
" saluer le public. Qu'on juge du tumulte
" effroyable! L'homme ne chercha point à dé-
" guiser son forfait; c'était précisément le fa-
" natique de Schœnbrunn voulant immoler
" Votre Majesté, et soutenant toujours qu'il n'a-
" vait eu d'autre but que la paix et le bonheur
" de son pays. Le jury le prononça aliéné, et il
" fut condamné à la réclusion.

" Lors de mon excursion à Londres, en 1814,
" un hasard singulier m'a mis sous les yeux pré-
" cisément cet assassin. L'esprit encore tout
" frais de la mission que Votre Majesté m'avait
" confiée l'année d'auparavant, concernant les
" dépôts de mendicité et les maisons de correc-
" tion, j'eus fantaisie de visiter ces mêmes éta-

“ blissemens en Angleterre. Comme on me
“ montrait Newgate dans le plus grand détail,
“ j'entrai dans une salle où se trouvait un grand
“ nombre de condamnés jouissant d'une certaine
“ liberté. L'un de ceux qui frappa d'abord les
“ regards de mon conducteur, se trouva être
“ Hatfield, qu'il me nomma, et dont je me rap-
“ pelai aussitôt le nom, lui demandant si ce se-
“ rait l'assassin de Georges III. C'était lui-
“ même, me dit-il, qui subissait à Newgate la
“ réclusion perpétuelle à laquelle il avait été
“ condamné pour sa folie. J'observai que dans
“ le temps, cette folie avait été pour le public,
“ ainsi que cela arrive toujours, un objet de beau-
“ coup de doute et de grande contestation. Il
“ me fut répondu que Hatfield était incontesta-
“ blement fou, mais seulement par crise; que
“ sa folie d'ailleurs était tellement douce, qu'on
“ le laissait aller le jour en ville sur sa parole, et
“ qu'il était le premier à indiquer qu'on fît atten-
“ tion à lui quand il sentait que son mal allait le
“ reprendre, et alors mon conducteur l'appela.
“ M'étant hasardé de lui faire quelques questions,
“ il me reconnut aussitôt à mon accent pour
“ Français, et me dit qu'il s'était beaucoup battu
“ contre les nôtres en Flandre (il avait été chas-
“ seur ou dragon sous le duc d'York). Il en
“ portait les marques, me disait-il, en me mon-

« avait plusieurs balafres ; et pourtant, ajoutait « il, il était loin de les haïr, car ils étaient « braves et n'avaient point de torts dans cette « affaire ; on avait été se mêler de leurs discus- « sions, qui ne regardaient qu'eux. Et il com- « mençait à s'animer beaucoup, ce qui porta « mon conducteur à me faire signe, et à le ren- « voyer. Il était là sur sa corde délicate, me « dit le surveillant, et pour peu qu'on l'y eût « tenu, il serait devenu furieux. »

« Mais je reviens à Georges III. Le sentiment « dominant de ce Prince était l'amour du bien « public et le bien être de son pays. Il lui a « constamment tout sacrifié : c'est ce qui l'a « porté à garder si long-temps M. Pitt, pour le- « quel il avait conçu une grande répugnance, « parce qu'il en était fort maltraité.

« La crise étant des plus grandes pour l'An- « gleterre, le péril imminent, les talens du pre- « mier ministre supérieurs ; il était donc néces- « saire. Abusant de cette circonstance, toute « puissante sur l'esprit du monarque, M. Pitt le « gouvernait avec dureté et sans aucun ménage- « ment ; à peine lui laissait-il la disposition de « la moindre place. Un emploi venait-il à vaquer, « le Roi avait-il à récompenser quelque serviteur « particulier, il arrivait toujours trop tard, M. « Pitt venait d'en disposer, et pour le bien de

l'État, disait-il, pour le succès du service parlementaire. Si le Roi témoignait trop de mécontentement, M. Pitt avait sa phrase toute prête et toujours la même; il allait se retirer et céder sa place à un autre. Arriva enfin une circonstance très-délicate pour la conscience du Roi, qui était fort religieux : l'émancipation des catholiques d'Irlande, à laquelle il se refusait avec obstination. M. Pitt insistait vivement; il s'y était engagé, disait-il, et il s'appuya de sa menace ordinaire; pour cette fois le Roi le prit au mot, et dans sa joie de se voir délivré, il répétait le jour même à plusieurs qu'il venait de se défaire de l'homme qui depuis 20 ans lui donnait la colique dans le ventre. Et il n'est peut-être pas inutile d'observer ici, comme une singularité remarquable, au sujet des mauvais traitements de M. Pitt pour le Roi, qu'on a souvent entendu dire à George III, que de tous ses ministres, M. Fox, tant accusé de républicanisme, et peut-être avec quelque raison, avait été celui qui, venu à la tête des affaires, lui avait constamment montré le plus d'égards, de déférence, de respect et de condescendance.

Toutefois tel était sur l'esprit du Roi l'ascendant de l'utilité publique, qu'en dépit de toute sa répugnance, il reprit M. Pitt au bout

d'un an. On crut, dans le temps, que M. Pitt, en se retirant, avait eu l'adresse d'asseoir au ministère M. Addington, sa créature, afin de s'y replacer bientôt sans obstacle; mais il a été prouvé plus tard que M. Pitt avait été contraint de recourir lui-même aux intrigues pour renverser son successeur et obtenir son second ministère, qui d'ailleurs fut peu digne de lui; il n'est plein que des désastres qu'il avait du reste tous provoqués. C'est le boulet victorieux d'Austerlitz qui le tua dans Londres.

Le temps sappe chaque jour davantage la réputation de M. Pitt, non dans l'éminence de ses talens, mais dans leur funeste application. L'Angleterre gémit des maux dont il l'a accablée, et dont le plus fatal est l'école et les doctrines qu'il lui a léguées. C'est lui qui a introduit la police en Angleterre, familiarisé avec la force armée, et commencé ce système de délation, d'embûches et de démoralisation de toute espèce, si complètement perfectionné par ses successeurs.

Sa grande tactique fut d'exciter constamment des crises sur le continent, et de les montrer ensuite comme un épouvantail à l'Angleterre qui lui accordait dès lors tout ce qu'il voulait. — Mais vous autres, demandait l'Empereur, que disiez-vous de tout cela ?

« quelle était l'opinion de l'émigration? — Sire,
« répondis-je, nous autres nous voyions toujours dans la même lorgnette; ce que nous avions dit le premier jour de notre émigration, nous le répétions encore le dernier jour de notre exil. Nous n'avions pas marché d'un pas, nous étions devenus, nous demeurions peuple. M. Pitt était notre oracle; tout ce que disaient lui, Burke, Windham et les plus fougueux de ce côté nous semblait délicieux; ce qu'objectaient leurs adversaires, abominable. Fox, Sheridan, Gray, n'étaient pour nous que d'infâmes jacobins, jamais nous ne leur avons donné d'autres épithètes. — C'est bien, disait l'Empereur; mais revenons à votre Georges III.

« — Ce prince vertueux aimait par-dessus tout la vie privée et les soins de la campagne; il consacrait le temps que lui laissaient les affaires, à la culture d'une ferme à peu de milles de Londres; il ne retournait guère à la capitale que pour ses levers réguliers ou des conseils extraordinaires que nécessitaient des circonstances, et il revenait aussitôt à ses champs, où il vivait sans faste et en *bon fermier*, disait-il lui-même. Quant aux intrigues, elles demeuraient à la ville autour des ministres et parmi eux.

“ Georges III a eu beaucoup de chagrins domestiques. Il eut pour sœur cette Mathilde, Reine de Danemarck, dont l'histoire est un si malheureux roman; ses deux frères lui donnèrent beaucoup de contrariétés par leur mariage, et il n'avait pas lieu d'être content de son fils aîné.

“ Les deux frères de Georges III étaient le duc de Cumberland et le duc de Glocester. J'ai beaucoup connu celui-ci en société très-privée: c'était le plus digne, le plus honnête, le plus loyal gentilhomme de l'Angleterre. Tous deux, selon l'esprit de la constitution britannique, n'étaient que d'illustres particuliers totalement étrangers aux affaires. Or, il parvint au Roi que l'un d'eux avait épousé une simple particulière: —c'était une grande faute à ses yeux; il avait fait, lui, un si grand sacrifice pour ne pas la commettre! Il s'en fâcha beaucoup; et comme il envoyait à ce sujet un message au parlement contre celui de ses frères qui s'était rendu coupable, voilà qu'il apprend que l'autre s'est évadé à Calais pour en déclarer autant.—C'était comme une fatalité, une véritable épidémie; car on répandait aussi de tous côtés que l'héritier même du trône s'était marié secrètement.—Quoi, dit l'Empereur, le prince

“ de Galles. — Oui, Sire, lui-même racontait partout son mariage, qu'on entourait de détails trop peu sûrs pour que je me permette de les hasarder; mais le fait semblait généralement reconnu. Il est vrai que le Prince l'a fait démentir plus tard, en plein parlement, par l'organe de l'opposition; et dès-lors il faut le croire.

“ Toutefois je tiens de la bouche même d'un très-proche parent de sa prétendue femme, que la chose était positive. Je lui ai entendu jeter feu et flamme lors du mariage solennel du Prince, et menacer de se porter à des excès personnels. Cela pouvait donc demeurer un point contesté, qui prenait la couleur inévitable de l'esprit de parti: les uns soutenant avec obstination la réalité de ce mariage, tandis que les autres la niaient avec violence. Peut-être pourrait-on concilier cette contradiction en disant que celle que l'on prétendait qu'il avait épousée (madame Fitzherbert), étant catholique, cette circonstance rendait le mariage impossible aux yeux de la loi, et parfaitement nul pour l'héritier de la couronne. Quoi qu'il en soit, j'ai souvent rencontré madame Fitzherbert en société: sa voiture était aux armes du Prince, et sa livrée la livrée du Prince. Cette dame était beaucoup

“ plus âgée que lui. Du reste, belle, aimable, “ beaucoup de caractère et d'une fierté peu “ endurante, qui la brouillait souvent avec le “ Prince, et amenait entre eux, disait-on, des “ scènes de violence fort peu dignes d'un rang “ aussi élevé. C'est dans une dernière querelle “ de ce genre, lorsque Mme. Fitzherbert avait, “ assurait-on, fait fermer sa porte obstinément “ au Prince, que M. Pitt eut l'adresse de saisir “ l'occasion favorable pour le faire consentir à “ épouser la princesse de Brunswick. — Mais arrêtez-vous, m'a dit l'Empereur, vous allez beaucoup trop vite; vous passez ce qui m'intéresse davantage. Sous quels auspices le prince de Galles entra-t-il dans le monde? Quelle fut sa nuance politique? son attitude avec l'opposition? etc. — Sire, ce Prince se présenta au public avec tous les avantages de la figure, tous ceux du corps et de l'esprit. Il fut accueilli avec un enthousiasme universel; mais il développa bientôt ces penchans et ces actes qui, dans le milieu du dernier siècle, semblaient former le rôle obligé des grands seigneurs à la mode. Ce furent la fureur du jeu et ses inconvéniens, l'excès de la table et le reste; surtout un entourage en grande partie réprouvé par l'opinion. Alors les cœurs généreux se resserrèrent, les espé-

rance ou son territoire, qu'à la partie intermédiaire, qui partout constitue véritablement la nation, et qui en Angleterre, il faut en convenir, présente la population la plus morale de l'Europe, désespéra de son avenir. C'était un adage reçu en Angleterre, répété surtout parmi le peuple, que le prince de Galles ne régnerait jamais; les diseuses de bonne aventure, les sorciers, disait-on, devaient le lui avoir prédit à lui-même, etc. etc.

L'opposition, dans les bras de laquelle il s'était jeté, ainsi que cela n'est que trop commun aux héritiers présomptifs; l'opposition, dont il était l'appui et les espérances, cherchait à s'aveugler ou autrement, se tirait d'affaire, quand on lui exposait tous ces griefs, en répondant qu'il renouvellerait Henri V; que Henri V avait montré un bien mauvais sujet pour prince de Galles; mais qu'il était devenu le premier Roi de la monarchie; et ils en concluaient que le prince de Galles serait un de leurs plus grands Rois. — Mais, disait l'Empereur, est-ce qu'il a pris le parti de la révolution et défendu nos idées modernes? — Non, Sire, à mesure que la crise des principes allait chez nous en croissant, la décence le forçait de s'éloigner de l'opposition qui en prenait la défense; il cessait une alli-

“ments ostensibles, et remplissait le vide de sa vie en s'abandonnant aux plaisirs et à leurs inconvéniens; il était constamment surchargé de dettes, bien que le parlement les eût déjà payées plusieurs fois; elles l'embarrassaient fort et compromettaient son caractère et sa popularité. Ce fut dans une de ces gênes extrêmes, combinée avec la querelle de Mme Fitzherbert, que M. Pitt s'en empara, offrant de les faire payer encore, s'il voulait enfin se rapprocher tout à fait de son père, et consentir à se marier. Il fallut en passer par tout ce qu'on voulut, et la main de la princesse de Brunswick fut demandée et obtenue. Mais dans le court intervalle de la négociation, une femme célèbre qui convoitait depuis longtemps de gouverner le prince, trouvant la place vide, s'y assit. On lui prête d'avoir dit qu'elle y visait depuis 20 ans; car elle était encore beaucoup plus âgée que lui, circonstance qui était comme un goût particulier à la famille; on l'a remarqué aussi dans plusieurs de ses frères. Cette personne fut aussitôt nommée dame d'honneur de la future princesse de Galles; elle fut même la chercher, et l'amena en Angleterre. Ce furent sous de tels auspices, et sous cette maligne

« instinctive, que la royale épouse avait le pied
« sur le sol britannique. Aussi assure-t-on que
« cette malheureuse princesse n'eut-elle pas
« le bonheur de 24 heures complètes dans cet in-
« stant privilégié, si significativement appelé par
« les Anglais la *lune de miel*. Dès le lendemain,
« les moqueries, les manques d'égards, [illegible]
« [illegible] charmes de la [illegible]
« Tout ce qu'il y avait de généreux, de moral
« en Angleterre prit parti pour elle, et jeta les
« hauts cris. Néanmoins, même plus tard, il
« faut en convenir, ce n'était pas Lady J...
« qui fut accusée d'avoir ensorcelé le Prince.
« Elle devint l'exécration publique, et toutefois
« le Prince, assurait-on, n'avait même pas pour
« excuse les prestiges de son aveuglement; car
« on prétend qu'à la suite d'un repas frugal,
« au milieu de ses joyeux compagnons, l'un
« d'eux fut conduit, par la conversation, à dire
« qu'il connaissait la *Mme. de Merteuil* de notre
« roman des *Liaisons Dangereuses*. Un grand
« nombre d'autres s'écrièrent aussitôt qu'ils en
« connaissaient aussi une. Alors le Prince plai-
« santa, proposa follement que chacun écrivît à
« part son secret. Tous les billets furent jetés
« dans un vase; on les ouvrit, tous portaient Lady
« J... [illegible]

« même, n'ayant pas soupçonné sa compli-
« cité, et n'imaginant pas être inconnu, avait
« quasi, dit-on, écrit [illegible]

« J'ai connu cette Lady J... sans doute; il faut
« avouer que sa figure et tout son ensemble ré-
« pondaient si peu à son âge, qu'il était bien
« difficile de le deviner. Elle avait tous les
« charmes de la première jeunesse, rehaussés de
« toute la grâce des meilleures manières; et je
« dois dire que, dans les cercles où je l'ai vue,
« elle exerçait même une certaine attraction de
« bienveillance; soit que les retours de cet âge
« disposassent à l'indulgence, soit qu'en effet,
« elle ne méritât pas toutes les malédictions dont
« on l'accablait dans la rue.

« Une faculté tout à fait privilégiée dans le
« prince de Galles, semble avoir été ce que les
« Anglais appellent le pouvoir de *la fascination*.
« Il en est doué au dernier degré; on dirait
« qu'il suffit de sa volonté pour ramener la
« multitude, et corrompre en quelque sorte
« l'opinion; il la reconquiert au moindre pas
« qu'il fait vers elle. Sa vie est pleine de ces
« pertes, de ces retours de popularité, et peut-
« être est-ce la certitude de cet heureux secret
« qui l'a porté si souvent à affronter, ainsi qu'on
« le lui a reproché, cette opinion publique. Ses

" ennemis ont dit de lui qu'il avait porté cette
" espèce de courage jusqu'à l'héroïsme. Ils lui
" ont reproché l'audace avec laquelle, sous la
" condamnation lui-même d'une vie domestique
" désordonnée, disaient-ils, il s'était acharné à
" vouloir trouver dans sa femme ce dont il était
" le trop coupable exemple; inconséquence
" qu'on ne doit attribuer pourtant, sans doute,
" qu'aux suggestions funestes de pernicieux
" conseillers, ennemis de sa gloire et de son re-
" pos. Toujours est-il certain qu'on a employé
" contre la Princesse, et la corruption la plus
" basse, et le secours des lois, et toute l'in-
" fluence de l'héritier du trône, et tout cela en
" vain; ce qui, disait-on, faisait le supplice du
" Prince et le livrait au ridicule [illegible] de
" son guignon sans exemple, de ne pouvoir venir
" à bout de prouver ce que tant d'autres maris
" payeraient si cher pour tenir secret. La haine
" s'accrut à chaque nouvelle défaite, et les
" tourmens de la victime avec elle. On la ré-
" duisit à une espèce d'exil à quelques milles
" de Londres; on la priva de sa fille; on l'ou-
" tragea à la vue des souverains alliés venus à
" Londres. Toutefois les expressions manifes-
" tées par la multitude étaient constamment là
" pour la venger, et il fallut en venir à lui faire

« quitter l'Angleterre ; ce qu'on obtint d'elle-
« même à l'aide des insinuations perfides, peut-
« être, de quelques prétendus amis. »

Ici l'Empereur m'a interrompu de nouveau, disant que j'omettais encore un point trop essentiel. Quand et comment le prince était-il arrivé au pouvoir royal ? Comment s'était-il arrangé avec l'opposition ? Qu'avait-il fait de ses anciens amis ? — « Sire, ai-je dit, ici finissent « mes véritables informations. Il a été un « temps où la crise politique a porté Votre Ma- « jesté à couper toute communication entre « l'Angleterre et la France. Les journaux ne « nous parvenaient plus ; les lettres nous étaient « interdites ; les deux peuples n'avaient plus « rien de commun. Il existe donc en moi une « véritable lacune que je craindrais de ne rem- « plir que par de vrais barbouillages. Toutefois « je crois avoir compris qu'après des chutes et « des rechutes du vieux Roi, tous les partis s'ac- « cordèrent enfin à remettre au prince de Galles « la régence, avec le plein exercice de l'autorité « souveraine. Alors arriva cette époque tant « attendue de changemens et d'espérances. Le « ciel s'ouvrait enfin pour cette opposition si « long-temps panégyriste du Prince ; pour ces « anciens amis qui, dès l'enfance, semblaient « avoir uni leurs destinées à la sienne. Mais à

" la grande surprise universelle, et par je ne
" sais quelle rouerie, dit-on, de lord Castlereagh;
" rien ne fût changé. Ces anciens ministres, si
" long-temps l'objet de la réprobation du Prince,
" demeurèrent, et ces amis si chers, si tendres,
" si long-temps flattés, n'arrivèrent point."
" L'opposition jeta les hauts cris; mais on
" lui répondit plaisamment, que quand le mé-
" chant prince de Galles était devenu un grand
" Roi, son premier acte avait été de repousser
" son entourage. Cela pouvait être gai; mais
" nullement applicable; car les plus beaux
" caractères de l'Empire se trouvaient à la tête
" de cette opposition, et ils étaient loin d'être
" des *Falstaff* ou autres mauvais sujets de la
" sorte; aussi montrèrent-ils, dès cet instant,
" pour le prince un éloignement absolu: les
" uns ne voulurent plus le voir; d'autres refu-
" sèrent ses invitations ou repoussèrent les
" avances qui leur étaient faites. On en cite
" un pourtant qui par la suite se laissa aller, dit-
" on, à accepter du prince un dîner privé. Ce-
" lui-ci recourant à ses moyens constamment
" victorieux, essaya de lui prouver, avec sa grâce
" accoutumée, qu'il n'avait pu agir diffé-
" remment, et demanda de lui dire enfin ce dont
" ses anciens amis pouvaient l'accuser avec jus-
" tice. Le convive, le cœur encore gros, pro-

« fita de l'occasion et lui récapitula sans mé-
« nagement tous ses torts ; et le tout avec une
« telle chaleur que la princesse Charlotte, qui
« se trouvait à table et penchait peut-être en
« secret pour l'opinion du convive, se mit à
« fondre en larmes. Cette scène étant parve-
« nue le lendemain à lord Byron, il la consacra
« dans des vers qui firent quelque bruit.
« Pleure, fille des Rois, y était-il dit, pleure
« les fautes de ton père ! Puisse chacune de tes
« larmes effacer un de ses torts ! Puisse surtout
« le peuple d'Angleterre, pressentant, dans ta
« douleur, son heureux avenir, payer d'un sou-
« rire chacun de tes pleurs ! *

« En 1814, lors de ma course à Londres, j'ai

---

* Depuis mon retour en Europe, je me suis procuré ces vers en original. Si ma traduction présente quelque différence, c'est qu'à Sainte-Hélène je citais de mémoire. Les voici :

Weep, daughter of a Royal line,
A sire's disgrace, a realm's decay;
Ah, happy ! if each tear of thine
Could wash a father's fault away !

Weep—for thy tears are virtue's tears—
Auspicious to these suffering isles;
And be each drop in future years
Repaid thee by thy people's smiles !

*March*, 1812.

" eu l'honneur d'être présenté au prince de
" Galles à Carlton-House.—Et que diable al-
" liez-vous faire là ? m'a dit l'Empereur.—Vo-
" tre Majesté a certainement bien raison ; mais
" j'y fus conduit par une espèce de point d'hon-
" neur ; je crus ne pouvoir pas faire autrement :
" beaucoup de Français étaient en cet instant à
" Londres ; j'étais le seul qui eût approché Vo-
" tre Majesté, porté ses couleurs, suivi la ligne
" qu'on semblait réprouver en cet instant.
" Quelqu'un m'ayant dit que les autres ne souf-
" friraient certainement pas ma présentation,
" cela me décida. Nous fûmes en effet 22
" Français présentés à la fois à un des grands
" levers du prince, et je dois dire que je ne vis
" jamais plus de grâce dans les manières, plus
" de charmes dans l'expression, plus d'harmonie
" dans tout l'ensemble ; je crus apercevoir le
" beau idéal du bon ton. Je conçus tout le pou-
" voir, toute la vérité de cette magie d'enchan-
" tement que j'avais entendu si souvent lui
" attribuer ; et encore en ce moment, Sire, en
" me retraçant cette belle figure où je croyais
" lire l'élévation d'ame, l'appréciation, le désir
" de la gloire, je suis à me demander comment
" Votre Majesté se trouve ici, comment des
" ministres atroces ont pu le faire condescendre
" à se déclarer le geôlier, le ..........!—Mon

cher, m'a dit l'Empereur, c'est que peut-être, vous n'êtes pas physionomiste, vous avez pris l'auréole de la coquetterie pour celle de la grandeur, l'occupation de plaire pour l'amour de la gloire, et puis l'amour de la gloire n'est pas précisément sur la figure; elle se trouve au fond du cœur, et vous ne l'avez pas fouillé.

Et ne me traduisiez vous pas l'autre jour, a continué alors l'Empereur, je ne sais quel papier ou quel ouvrage où il était dit que le Prince Régent avait fait un grand étalage d'intérêt et de sympathie en faveur des derniers Stuart; qu'il a mis le plus haut prix à obtenir ce qui leur avait appartenu, ce qu'ils avaient laissé; qu'il parlait d'élever un monument au dernier d'entre eux. Il y a là-dedans, a observé l'Empereur, encore bien plus de calcul que de magnanimité; c'est qu'il est soigneux d'affirmer et de consacrer leur extinction. Là commence, se dit-il, sa légiti-

---

* Depuis ces paroles, la grande victime a succombé!... Moi, son serviteur, j'ai vu commencer ses tortures; d'autres [illegible] les angoisses de sa longue agonie!!!... Elle a expiré lentement. Et l'on n'a cessé de frapper constamment au nom du Prince! Aussi l'immortelle victime a-t-elle laissé, de ses propres mains, ces mots terribles "*Je lègue l'opprobre de ma mort à la maison régnante d'Angleterre!...*"

« mite, sa sécurité, et il a raison. Si de mon « temps et dans les circonstances où les minis- « tres anglais avaient plongé l'Angleterre, il se « fût trouvé encore quelque jeune Stuart, brave, « entreprenant, capable, à la hauteur du siècle; « il eût été débarqué en Irlande, escorté des « doctrines modernes, et l'on eût vu sans doute « le spectacle des Stuart régénérés, chassant à « leur tour les Brunswick dégénérés. L'Angle- « terre aussi eût eu son 20 mars. Et ce que « c'est pourtant qu'un trône et tous ses poisons; « à peine y est on assis, qu'on en ressent la con- « tagion. Ces Brunswick, amenés par les idées « libérales, élevés par la volonté du peuple, sont « à peine assis qu'ils ne recherchent que l'arbi- « traire et la toute-puissance; il leur faut abso- « lument rouler dans l'ornière qui a fait culbu- « ter leurs devanciers; et cela parce qu'ils sont « devenus Rois!.. Et l'on dirait que c'est la « marche inévitable! Cette belle tige des Nas- « sau, par exemple, ces patrons en Europe, « d'une noble indépendance, eux dont le libé- « ralisme devrait être dans le sang et jusque « dans la moelle de leurs os; ces Nassau, enfin, « qui ne seront qu'à la queue par leur territoire, « et qui pourraient se placer à la tête par « leurs doctrines, on vient à les asseoir sur « un trône; eh! bien, vous les verrez infail-

"diblement ne s'occuper que de se rendre ce
"qu'on appelle aujourd'hui légitimes; en pren-
"dre les principes, la marche, les travers,
"etc. Eh! mon cher, moi-même après tout,
"ne m'a-t-on pas fait le même reproche?
"et peut-être n'est-ce pas sans quelqu'ap-
"parence de raison, car enfin peut-être bien
"des nuances se seront dérobées à moi-même.
"J'ai pourtant déclaré dans une circon-
"stance solennelle, qu'à mes yeux la sou-
"veraineté n'était point dans le titre, ni le
"trône dans son appareil. On m'a reproché
"qu'à peine au pouvoir, j'avais exercé le des-
"potisme, l'arbitraire; mais c'est la dictature
"qu'il fallait dire; et les circonstances m'ab-
"soudront assez. Ce qu'on m'a reproché en-
"core c'est de m'être laisser enivrer par mon
"alliance avec la maison d'Autriche, de m'être
"cru bien plus véritablement souverain après
"mon mariage, en un mot, de m'être cru dès
"cet instant, Alexandre devenu le fils d'un
"Dieu. Mais tout cela était-il bien juste?
"Ai-je donc prêté véritablement à de tels tra-
"vers? Il m'arrivait une femme jeune, belle,
"agréable; ne m'était-il donc pas permis d'en
"témoigner quelque joie? Ne pouvais-je donc,
"sans encourir le blâme, lui consacrer quel-
"ques instans? Ne m'était-il donc pas permis,

« à moi aussi, de me livrer à quelques momens « de bonheur? Eût-on donc voulu, qu'à la fa- « çon de votre prince de Galles, j'eusse mal- « traité ma femme dès la première nuit? Ou « bien encore, attendait-on que j'eusse fait voler « sa tête, à la façon de ce sultan, pour échapper « aux reproches de la multitude? Non; ma « seule faute dans cette alliance a été vraiment « d'y avoir apporté un cœur trop bourgeois. « J'avais si souvent répété que le cœur d'un « homme d'État ne devait être que dans sa « tête!... Malheureusement ici le mien était « demeuré à sa place pour les sentimens de fa- « mille, et ce mariage m'a perdu; parce que « je croyais surtout à la religion, à la piété, à « la morale, à l'honneur de François. Je l'esti- « mais essentiellement!... Il m'a cruellement « trompé!... Je veux bien qu'on l'ait trompé à « son tour; aussi je le lui pardonne. Mais « l'histoire l'épargnera-t-elle? Si toutefois... »

Et Napoléon a gardé le silence quelques instans, la tête appuyée sur une de ses mains. Puis se réveillant: « quel roman pourtant que ma « vie, a-t-il dit en se levant!... Mais ouvrez « ma porte et marchons. » Et nous avons parcouru quelque temps les diverses pièces adjacentes.

### Lundi 1er Juillet au Jeudi 4.

*Mon fils tombe de cheval.—Pillage par les armées.—Caractère du soldat Français.—Détails de Waterloo par le nouvel Amiral.*

Hier, mon fils, dans sa promenade, emporté par son cheval et craignant de se frapper aux arbres, avait cru devoir se jeter par terre. Il s'était foulé le pied assez fortement pour être condamné à un mois de chaise longue.

L'Empereur a daigné entrer dans ma chambre sur les 11 heures, pour connaître la situation de mon fils, dont il a fort grondé la maladresse. Je l'ai suivi dans le jardin, où il a déjeûné, ce qu'il n'avait pas fait depuis long-temps.

La conversation est tombée sur le pillage des armées et les horreurs qu'il entraîne.

Pavie, disait l'Empereur, était la seule place qu'il eût jamais livrée au pillage ; il l'avait promis à ses soldats pour 24 heures ; mais au bout de 3, il n'y put tenir davantage, et le fit cesser. « Je n'avais que 12 cents hommes, disait-il ; les cris de la population, qui parvenaient jusqu'à moi, l'emportèrent. S'il y eût eu 20 mille soldats, c'eût été eux dont la masse, au contraire, eût étouffé les plaintes de la population ; il ne serait rien parvenu jusqu'à moi.

" Du reste, continuait-il, heureusement la po-
" litique est parfaitement d'accord avec la mo-
" rale pour s'opposer au pillage. J'ai beau-
" coup médité sur cet objet ; on m'a mis sou-
" vent dans le cas d'en gratifier mes soldats ; je
" l'eusse fait si j'y eusse trouvé des avantages.
" Mais rien n'est plus propre à désorganiser et
" à perdre tout-à fait une armée. Un soldat
" n'a plus de discipline dès qu'il peut piller ;
" et si en pillant il s'est enrichi, il devient
" aussitôt un mauvais soldat, il ne veut plus
" se battre. D'ailleurs, observait-il encore, le
" pillage n'est pas dans nos mœurs françaises :
" le cœur de nos soldats n'est point mauvais ;
" le premier moment de fureur passé, il re-
" vient à lui-même. Il serait impossible à des
" soldats français de piller durant 24 heures ;
" beaucoup emploiraient les derniers momens
" à réparer les maux qu'ils auraient faits d'a-
" bord. Dans leur chambrée, ils se reprochent
" plus tard, les uns aux autres, les excès com-
" mis, et frappent eux-mêmes de réprobation
" et de mépris ceux d'entre eux dont les actes
" ont été trop odieux."

Sur les trois heures, le nouvel Amiral, *Sir Pulteney Malcolm*, et tous ses officiers ont été présentés à l'Empereur. L'Amiral a causé d'abord seul avec l'Empereur près de 2 heures. Il

a dû être très-frappé de la conversation, car il a dit en sortant qu'il venait de prendre une bien belle et bonne leçon sur l'histoire de France.

L'Empereur a dû lui dire, en terminant, ce que je crois d'ailleurs avoir déjà inscrit quelque part plus haut sur ce même sujet: "Vous avez levé une contribution de 700 millions sur la France; j'en ai imposé une de plus de 10 milliards sur votre pays. Vous avez levé la vôtre par vos baïonnettes; j'ai fait lever la mienne par votre parlement. — Et c'est bien là la véritable analyse des affaires, a répondu l'Amiral."

L'Amiral ramenait d'Amérique 12 mille hommes de vieilles troupes, sans aucun soupçon du nouvel état de l'Europe. A la mer, un bâtiment lui apprit la révolution du retour de l'île d'Elbe; elle lui sembla si magique, qu'il ne put la croire. Toutefois, à la vue de Plymouth, il reçut l'ordre de continuer en toute hâte sur Ostende; il l'atteignit à temps; 4 mille hommes purent prendre part à la bataille, et ils étaient sans contredit ce qu'il y avait de meilleur dans toute la ligne, assurait l'Amiral. Qui peut assigner leur degré d'influence! Les Anglais crurent la bataille perdue tout le jour, et ils conviennent qu'elle l'était sans la faute de Grouchy.

*Anecdotes sur le 18 Brumaire.—Siéyes.—Grand-Electeur.—Cambacérès.—Lebrun, etc.*

9.—L'Empereur après avoir promené quelque temps dans le jardin, a été joindre sa calèche. Le temps était délicieux ; nous avons fait deux tours au galop. J'étais seul avec lui. Il m'a beaucoup parlé de mon fils, de son avenir, avec intérêt, une bonté qui me remplissaient. Il disait que, vu son âge, cette circonstance de Sainte-Hélène était sans prix pour le reste de sa vie ; que son moral s'y serait trempé en barre chaude, etc., etc.

Après dîner l'Empereur est revenu sur le 18 Brumaire, et nous l'a raconté avec une infinité de petits détails. Comme il l'a dicté depuis long-temps au général Gourgaud, c'est là que je renverrai pour la masse de l'événement. Je n'en vais donner ici que quelques traits ou de petits accessoires qui ne s'y trouveront peut-être pas.

La situation de Napoléon à son retour d'Égypte fut unique. Il s'était vu aussitôt sollicité par tous les partis, et avait reçu tous leurs secrets. Il en était trois bien distincts : le *Manège*, dont le général Jourdan était un des chefs ; *les Modérés*, conduits par Siéyes ; et *les Pourris*, disait-il, ayant Barras à leur tête.

La détermination que prit Napoléon de s'associer aux Modérés lui fit courir de grands dangers, disait-il. Avec les jacobins il n'en eût couru aucun; ils lui avaient offert de le nommer Dictateur. « Mais après avoir vaincu avec « eux, disait l'Empereur, il eût fallu pres- « qu'aussitôt vaincre contre eux. Un club ne « supporte point de chef durable, il lui en faut un « pour chaque passion. Or, se servir un jour d'un « parti pour l'attaquer le lendemain, de quelque « prétexte qu'on s'enveloppe, c'est toujours « trahir; ce n'était pas dans mes principes. »

« Mon cher, me disait l'Empereur dans un « autre moment, après avoir parcouru de nou- « veau l'événement de Brumaire, il y a loin de « là, vous en conviendrez, à la conspiration de « Saint-Réal, qui offre bien plus d'intrigues et « bien moins de résultats; la nôtre ne fut que « l'affaire d'un tour de main. Il est sûr, ajou- « tait-il, que jamais plus grande révolution ne « causa moins d'embarras, tant elle était dé- « sirée; aussi se trouva-t-elle couverte des ap- « plaudissemens universels.

« Pour mon propre compte, toute ma part « dans le complot d'exécution se borna à réunir « à heure fixe la foule de mes visiteurs, et à « marcher à leur tête pour saisir la puissance. « Ce fut du seuil de ma porte, du haut de mon

« perron et sans qu'ils en eussent été prévenus « d'avance, que je les conduisis à cette con- « quête ; ce fut au milieu de leur brillant « cortége, de leur vive allégresse, de leur ar- « deur unanime que je me présentai à la barre « des Anciens pour les remercier de la dictature « dont ils m'investissaient.

« On a discuté métaphysiquement, et l'on dis- « cutera long-temps encore si nous ne violâmes « pas les lois, si nous ne fûmes pas criminels ; « mais ce sont autant d'abstractions bonnes « tout au plus pour les livres et les tribunes, « et qui doivent disparaître devant l'impé- « rieuse nécessité ; autant vaudrait accuser de « dégât le marin qui coupe ses mâts pour ne « pas sombrer. Le fait est que la patrie sans « nous était perdue, et que nous la sauvâmes. « Aussi les auteurs, les grands acteurs de ce « mémorable coup d'état, au lieu de dénéga- « tions et de justifications, peuvent-ils, doi- « vent-ils, à l'exemple de ce Romain, se con- « tenter de répondre avec fierté à leurs accusa- « teurs : *Nous protestons que nous avons sauvé* « *notre pays, venez avec nous en rendre grâces* « *aux Dieux.* »

La révolution de Brumaire accomplie, il se trouva trois Consuls provisoires : *Napoléon, Siéyes* et *Ducos*. Il fallait un président. La

crise était chaude et rendait le Général bien nécessaire; aussi saisit-il le fauteuil, et ses deux acolytes n'eurent garde de le lui disputer. Ducos, d'ailleurs, se prononça dès cet instant une fois pour toutes. Le général seul pouvait les sauver, disait-il; et dès-lors, il se déclarait, désormais de son avis en toutes choses. Siéyes s'en mordit les lèvres; mais il dut en faire autant. »

Siéyes est fort intéressé. Dès la première réunion des trois Consuls en séance, et dès qu'ils furent seuls, Siéyes fait mystérieusement regarder aux portes du palais si personne ne pouvait entendre; puis revenant à Napoléon, il lui dit avec complaisance, et à demi-voix, en lui montrant une espèce de commode: “Voyez-vous ce beau “meuble? vous ne vous doutez peut-être pas “de sa valeur?” Napoléon crut qu'il lui faisait considérer un meuble de la couronne, et peut-être qui aurait servi à Louis XVI. “Ce n'est pas du “tout cela, lui dit Siéyes, voyant sa méprise, “je vais vous mettre au fait. Il renferme 800 “mille francs!!! et ses yeux s'ouvraient tout “grands. Dans notre magistrature directoriale, “nous avions réfléchi qu'un Directeur sortant “de place, pouvait fort bien rentrer dans sa “famille sans posséder un denier, ce qui n'était “pas convenable. Nous avions donc imaginé “cette petite caisse de laquelle nous tirions une

“somme pour chaque membre sortant. En cet
“instant il n'y a plus de Directeurs; nous voilà donc
“possesseurs du reste. Qu'en ferons-nous?”
Napoléon, qui avait prêté une grande attention,
et qui commençait enfin à comprendre, lui répondit:
“Si je le sais, la somme ira au trésor public;
“mais si je l'ignore, et je ne le sais point
“encore, vous pouvez vous la partager, vous
“et Ducos, qui êtes tous deux anciens Directeurs.
“Seulement dépêchez-vous, car demain
“il serait peut-être trop tard.” Les collègues
“ne se le firent pas dire deux fois, observait
“l'Empereur. Siéyes se chargea hâtivement de
“l'opération, et fit le partage, comme dans la
“fable, en lion. Il fit nombre de parts; il en
“prit une comme plus ancien Directeur; une
“autre comme ayant dû rester en charge plus
“long-temps que son collègue; une autre, parce
“qu'il avait donné l'idée de cet heureux
“changement, etc. etc. Bref, dit l'Empereur,
“il s'adjugea 600 mille francs, et n'en envoya
“que 200 mille au pauvre Ducos, qui, revenu
“des premières émotions, voulait absolument
“réviser ce compte et lui chercher querelle.
“Tous les deux revenaient à chaque instant, à
“ce sujet, à leur troisième collègue pour qu'il
“les mît d'accord; mais celui-ci répondait toujours:
Arrangez-vous entre vous. Soyez sur-

tout tranquilles ; car si le bruit en remontait jusqu'à moi il vous faudrait abandonner le tout. »

Lorsqu'il fallut se fixer sur une constitution, disait l'Empereur, Siéyès donna une autre scène fort plaisante. Les circonstances et l'opinion publique en avaient fait une espèce d'oracle en ce genre ; il déroula donc, aux commissions des deux Conseils, mystérieusement et avec poids et mesure les différentes bases qui furent toutes adoptées, bonnes, imparfaites ou mauvaises. Enfin, il couronna l'œuvre en dévoilant la sommité, ce qu'on attendait avec une vive et curieuse impatience. Il proposa un *Grand-Electeur* qui résiderait à Versailles, jouirait de 6 millions annuels, représenterait la dignité nationale et n'aurait d'autre fonction que de nommer deux Consuls : celui de la *paix*, celui de *la guerre*, tout à fait indépendans dans leurs fonctions. Encore, si cet Electeur avait fait un mauvais choix, le Sénat devait-il *l'absorber* lui-même. C'était l'expression technique, c'est-à-dire de le faire disparaître en le faisant rentrer, par forme de punition, dans la foule des citoyens.

Napoléon, faute d'expérience dans les assemblées, et aussi par une circonspection commandée par le moment, avait pris peu au point de

part à ce qui avait précédé ; mais au point décisif il se mit à rire, dit-il, au nez de Siéyes, et sabra ce qu'il appelait ses niaiseries métaphysiques. Siéyes n'aimait pas à se défendre, disait l'Empereur, et ne savait pas le faire. Il essaya pourtant ici de dire qu'après tout un Roi n'était pas autre chose. Napoléon lui répondit : « Mais vous prenez l'abus pour le principe, « l'ombre pour le corps. » Puis il l'acheva en lui disant : « Et comment avez-vous pu imaginer, « M. Siéyes, qu'un homme de quelque talent « et d'un peu d'honneur voulût se résigner au « rôle d'un cochon à l'engrais de quelques mil- « lions ? » Après une telle sortie, qui, disait l'Empereur, fit rire aux éclats tous les assistans, Siéyes demeura noyé ; il n'y eut plus moyen pour lui de revenir à son Grand-Électeur, et l'on se décida pour un Premier Consul à décision suprême, ayant la nomination à tous les emplois, et deux Consuls accessoires à voix délibérative seulement. C'était au fait, dès cet instant, l'unité du pouvoir. Le Premier Consul était un vrai Président d'Amérique, gazé sous des formes que commandait encore l'esprit ombrageux du moment ; aussi l'Empereur disait que son règne commença réellement dès ce jour là.

L'Empereur regrettait en quelque sorte que Siéyes n'eût pas été l'un des trois Consuls.

Celui-ci, qui l'a refusa d'abord, le regretta aussi; mais quand il n'était plus temps. Il s'était mépris sur le caractère de ses Consuls, disait Napoléon; il craignait pour son amour-propre, et redoutait d'avoir à chaque instant le Premier Consul à combattre. "Ce qui eût été vrai, " observait l'Empereur, si tous les Consuls eus-" sent été égaux, nous aurions été alors tous " ennemis; mais la constitution les ayant faits " subordonnés, il n'y avait plus de lutte d'a-" mour-propre, aucune cause d'inimitié, mais " bien celle d'une véritable union." Siéyes le reconnut, mais trop tard. L'Empereur disait qu'il eût pu être fort utile au conseil, meilleur peut-être que les autres, parce qu'il avait parfois des idées neuves et très-lumineuses; mais que, du reste, il n'était pas du tout propre à gouverner. En dernière analyse, disait l'Empereur, pour gouverner il faut être militaire: on ne gouverne qu'avec des éperons et des bottes. Siéyes, sans être peureux, avait peur de tout; ses espions de police troublaient son repos. Au Luxembourg, durant le consulat provisoire, il réveillait souvent Napoléon son collègue, et le harcelait avec les trames nouvelles qu'il apprenait à chaque instant de sa police particulière. "Mais nous ont-ils gagné notre garde? " lui disait celui-ci. — Non. — Eh bien, allez

" dormir. En guerre comme en amour, pour
" conclure, mon cher, il faut se voir de près.
" Il sera temps de nous inquiéter quand on
" attaquera nos 600 hommes."

L'Empereur disait qu'au demeurant il avait choisi en *Cambacérès* et *Lebrun* deux hommes de mérite, deux personnages distingués : tous deux sages, modérés, capables ; mais d'une nuance tout à fait opposée. L'un l'avocat des abus, des préjugés, des anciennes institutions, du retour des honneurs, des distinctions, etc. etc. L'autre, froid, sévère, insensible, combattant tous ces objets, y cédant sans illusion, et tombant naturellement dans l'idéologie.

L'Empereur revenait à observer que Siéyes aurait peut-être contribué à donner une autre couleur, une autre tournure, d'autres nuances à l'administration impériale ; mais on lui observait que cette variante n'eût pu qu'être nuisible ; car on avait beaucoup loué, dans le temps, le choix de Napoléon. Les hommes qu'il avait appelés, lui disait-on, n'étaient pas dans le cas d'être désavoués de l'Europe. Ils avaient beaucoup contribué à lui ramener l'opinion en France, au lieu qu'elle était toute contre Siéyes. Son nom et son souvenir eussent, aux yeux de beaucoup, flétri les actes auxquels il eut participé, et on cita dans ce temps avec

un empressement qui faisait voir toute la malveillance qu'on lui portait, une anecdote qu'on disait s'être passée aux Tuileries entre lui et l'Empereur. Il était échappé à Siéyes, disait-on, parlant de Louis XVI à l'Empereur, de dire le *tyran*. « M. l'abbé, faisait-on répondre à « l'Empereur, s'il eût été un tyran, vous diriez « la messe, et moi je ne serais pas ici. » L'Empereur a souri à cette anecdote, sans exprimer autrement si elle était vraie ou non. On verra plus loin qu'elle était fausse.

*Nouveaux torts du Gouverneur.—Ses absurdités.*

6.—8.—Il y a long-temps que je n'ai parlé du Gouverneur. Nous cherchions à l'éloigner le plus possible de notre pensée ; nous ne l'apercevions presque plus. Ses mauvaises manières, ses vexations me forcent d'y revenir aujourd'hui ; elles semblent prendre une nouvelle activité. Il vient de nous garder des lettres d'Europe, bien qu'elles fussent venues ouvertes, et de la manière la plus ostensible ; mais seulement parce qu'elles n'avaient point passé par les mains du secrétaire d'état. Sans faire attention qu'un manque de formalité peut se réparer facilement en Angleterre, mais qu'il demeure sans remède pour nous à 2 milles lieues de distance. Si encore, en exécutant aussi rigoureusement la lettre de ses

instructions, il avait l'humanité de nous laisser savoir qu'il a reçu ces lettres, et de qui elles sont, il nous tranquilliserait sur des personnes dont nous pleurons la négligence ou la santé ; mais il a la barbarie de nous en faire un mystère. Il y a peu de jours que la comtesse Bertrand ayant écrit à la ville, il a fait saisir le billet, et le lui a renvoyé comme ayant été écrit sans son aveu. Il a accompagné cette injure d'une lettre officielle, par laquelle il nous interdit désormais toute communication par écrit ou même verbale avec les habitans, sans avoir été soumise à son visa ; et, chose absurde et peu croyable, c'est qu'il nous a fait cette interdiction vis-à-vis de personnes qu'il nous laisse la liberté d'aller visiter à notre gré. Il a accompagné la publication du bill qui nous concerne de commentaires qui ont répandu la terreur parmi les habitans ; il se récrie sur l'excessive dépense de la table de l'Empereur ; il insiste sur de fortes diminutions. On n'avait point entendu que le général Bonaparte aurait autant de personnes autour de lui. Les ministres, nous dit-il ingénuement, n'avaient point douté que la permission qu'il nous avait apportée de nous en aller, ne nous eût décidés à quitter l'Empereur, etc. etc. Toutes ces tracasseries ont amené un échange de notes assez vives. A un article du Gouverneur, dans lequel il disait que si les res-

trictions qu'on nous impose nous semblaient trop dures, nous pourrions nous en affranchir en nous en allant ; l'Empereur a dicté lui-même l'addition suivante à la réponse que nous avions déjà faite : "Qu'honorés par lui dans sa prospérité, nous "plaçions notre plus douce jouissance à le servir, aujourd'hui qu'il ne pouvait rien pour "nous ; et tant pis pour quiconque ne comprenait pas cette conduite."

*Nouvelles vexations.—L'Empereur sort à peine.—Tristan.—Fables de Lafontaine, etc.—Le ventre gouverne le monde.—Difficulté de juger les hommes.*

9.—11.—Les vexations du Gouverneur continuent, et il ne cesse de gagner du terrain sur notre malheureuse situation. Son parti semble pris de nous mettre au secret. Il a publié une proclamation en ville, ordonnant de lui envoyer, sous peine de châtiment, dans les 24 heures, toutes lettres ou billets que nous pourrions adresser aux habitans, pour quelque motif que ce fût. Il a interdit à ceux-ci de visiter le Grand-Maréchal et sa femme, qui se trouvent en tête de notre enceinte. Les premiers momens de ce nouveau blocus de M[me] Bertrand ont été si sévères, que des médicamens envoyés d'ici par le docteur à un des gens du Grand-Maréchal qui était à la mort, n'ont pu y entrer, et que ce n'est que par

accommodement que l'officier a pris sur lui de les faire parvenir par-dessus le mur.

Le Gouverneur ayant lu dans une lettre de l'un de nous en Europe, qu'il demandait plusieurs objets de vêtement et de toilette, il est venu lui dire qu'il pouvait prendre la plupart de ces objets parmi ce que le gouvernement avait envoyé ici pour Napoléon. Et comme celui-là lui a répondu qu'il préférait les acheter, ne voulant pas gêner ses sentimens d'aucune reconnaissance, le Gouverneur a observé sèchement qu'il lui serait loisible de les payer s'il en avait la fantaisie; à quoi, l'autre a répliqué : " Pardonnez, Monsieur, " j'aime à choisir mes boutiques." Il en est résulté que le Gouverneur lui a fait dire plus tard par le docteur, qu'il allait porter des plaintes, pour avoir refusé avec *mépris* les dons du Gouvernement. A quoi il lui a été riposté aussitôt qu'on lui serait obligé; qu'on était bien plus heureux qu'il eût à transmettre à ses ministres des refus plutôt que des demandes.

Toutes ces tracasseries, la longueur et l'attrait des lectures, le concours du mauvais temps qui est épouvantable, accroissent la réclusion de l'Empereur, et lui donnent de la mélancolie; il ne met plus le pied dehors. La diversion se borne à aller parfois faire visite, vers les cinq heures, à Mme de Montholon, qui n'est point encore sortie

depuis ses couches. Nous nous y trouvons tous réunis, et l'Empereur y cause une demi-heure ou trois quarts d'heure avant de rentrer chez lui.

Aujourd'hui il y a rencontré le petit Tristan, fils aîné de monsieur de Montholon, qui n'a guère que sept ou huit ans, et court tout le jour. L'Empereur l'a fait approcher entre ses deux jambes, et a voulu lui faire réciter quelques fables, dont le pauvre enfant, sur dix mots n'en comprenait pas deux. L'Empereur en riait beaucoup, condamnait qu'on donnât La Fontaine aux enfans qui ne pouvaient l'entendre, et s'est mis à expliquer ces fables à Tristan ; à vouloir les lui rendre sensibles, et rien de plus curieux que ses développemens, leur simplicité, leur justesse, leur logique.

Dans la fable *du Loup et de l'Agneau*, rien n'était plus risible comme de voir le petit bonhomme dire, Sire et Votre Majesté, et en parlant du loup, et en parlant à l'Empereur, mêler à tort et à travers tout cela dans sa bouche, et bien plus encore probablement dans sa tête!

L'Empereur trouvait qu'il y avait beaucoup trop d'ironie dans cette fable, pour être à la portée des enfans. Elle péchait d'ailleurs, disait-il, dans son principe et sa morale, et c'était la première fois, observait-il, qu'il s'en sentait frappé. Il était faux que la raison du plus fort fût la

meilleure ; et si cela arrivait en effet, c'était là le mal, disait-il, l'abus qu'il s'agissait de condamner. Le loup eût dû donc s'étrangler en croquant l'agneau, etc. etc.

Tristan est fort paresseux. Il avouait à l'Empereur qu'il ne travaillait pas tous les jours. " Ne manges-tu pas tous les jours, disait l'Em-" pereur ?—Oui, Sire.—Eh bien ! tu dois tra-" vailler tous les jours ; car on ne doit pas man-" ger si l'on ne travaille pas.—Oh bien, en ce " cas, je travaillerai tous les jours, disait vive-" ment l'enfant.—" Voilà bien l'influence du " petit ventre," disait l'Empereur, en tapant " sur celui de Tristan ; " c'est la faim, c'est le " petit ventre qui fait mouvoir le monde.—Al-" lons, mon petit, si tu es sage nous te ferons " page........................................ " —Mais je n'en veux pas, disait Tristan en " grognant et faisant la grimace."

Nos après dîners étaient employés à trouver quelque lecture qui pût nous faire gagner une heure ou une heure et demie de temps. C'étaient en ce moment, un voyage au Spitzberg, le naufrage des Hollandais à la Nouvelle-Zemble ; les Causes célèbres, celle des Calas, celles de Martinguerre, de la marquise de Brinvilliers. L'auteur observait dans quelque endroit de celle-ci, que la figure trompait souvent sur le caractère.

L'Empereur s'est arrêté, a posé le livre avec un visage pénétré, un accent convaincu ; il a dit : « C'est bien vrai, et que, quelque étude que l'on « fasse, l'on ne saurait se flatter d'y parvenir. Que « de preuves j'ai dans ce genre ! Par exemple, « j'avais quelqu'un auprès de moi ; sa figure, « sans doute.... Mais après tout, en effet, ce quel- « qu'un avait un œil de pie ; j'aurais dû y devi- « ner quelque chose. » Et il s'est étendu sur le caractère de cette personne. Ils s'étaient connus dès l'enfance, disait-il ; il lui avait donné long-temps toute sa confiance ; il avait du talent, des moyens ; l'Empereur croyait même qu'il avait été attaché, fidèle. « Mais il était aussi par trop « avide, disait-il, il aimait trop l'argent. Quand « je lui dictais et qu'il lui arrivait d'avoir à écrire « des millions, ce n'était jamais sans un mouve- « ment sur toute sa figure, un lèchement de « lèvres, une certaine agitation sur sa chaise, « qui plus d'une fois m'avait porté lui à deman- « der ce que c'était, ce qu'il avait, etc. etc. »

L'Empereur disait que ce vice était trop prononcé pour qu'il eût pu garder cette personne auprès de lui. Mais que vu ses autres qualités il eût dû, peut-être, se contenter de le placer différemment, etc. etc.

*Sur le Masque de Fer, etc. — Fable ingénieuse.*

12. — La conversation a conduit aujourd'hui à traiter le Masque de Fer. On a passé en revue ce qui a été dit par Voltaire, Dutens, etc., et ce que l'on trouve dans les Mémoires de Richelieu ; ceux-ci le font, comme l'on sait, frère jumeau de Louis XIV, et son aîné. Or, quelqu'un a ajouté que travaillant à des cartes généalogiques, on était venu lui démontrer sérieusement que lui, Napoléon, était descendant linéal de ce Masque de Fer, et par conséquent l'héritier légitime de Louis XIII et de Henri IV, de préférence à Louis XIV, et à tout ce qui en était sorti. L'Empereur de son côté a dit en avoir en effet entendu quelque chose, et il a ajouté que la crédulité des hommes est telle, leur amour du merveilleux si fort, qu'il n'eût pas été difficile d'établir quelque chose de la sorte pour la multitude, et qu'on n'eût pas manqué de trouver certaines personnes dans le Sénat pour le sanctionner, et probablement, a-t-il observé, celles-là mêmes qui plus tard se sont empressées de le dégrader sitôt qu'elles l'ont vu dans l'adversité.

On est passé alors à développer les bases et la marche de cette fable. Le Gouverneur des

îles Sainte-Marguerite, disait-on, auquel la garde du Masque de Fer était alors confiée, se nommait M. de *Bonpart*, circonstance au fait déjà fort singulière. Celui-ci, assurait-on, ne demeura pas étranger aux destinées de son prisonnier. Il avait une fille; les jeunes gens se virent; ils s'aimèrent. Le Gouverneur en donna connaissance à la Cour; on y décida qu'il n'y avait pas grand inconvénient à laisser cet infortuné chercher dans l'amour un adoucissement à ses malheurs; et M. de Bonpart les maria.

Celui qui parlait en ce moment disait que quand on lui raconta la chose, qui l'avait fort amusé, il lui était arrivé de dire qu'il la trouvait très-ingénieuse, sur quoi le narrateur s'était fâché tout rouge, prétendant que ce mariage pouvait se vérifier aisément sur les registres d'une des paroisses de Marseille qu'il cita, et qui en attestait, disait-il, toutes les traces. Il ajoutait que les enfans qui naquirent de ce mariage furent clandestinement ou sans bruit, écoulés vers la Corse, où la différence de langage, le hasard ou l'intention avait transformé leur nom de Bonpart en Bonaparte, et Buonaparte, ce qui au fond présente le même sens et se trouve la même chose.

A cette anecdote, on a ajouté qu'au moment

de la révolution, on avait fait une histoire semblable en faveur de la branche d'Orléans. On la fondait sur une pièce trouvée à la Bastille. On supposait qu'Anne d'Autriche, qui accoucha après 23 ans de stérilité, avait mis au monde une fille; la crainte qu'elle n'eût point d'autre enfant, avait porté Louis XIII à éloigner cette fille, et lui substituer faussement un garçon, qui avait été Louis XIV. Mais l'année suivante, la Reine accoucha encore, et cette fois ce fut un garçon, Philippe, chef de la maison d'Orléans, qui se trouvait ainsi, lui et les siens, les héritiers légitimes, tandis que Louis XIV et les siens n'étaient plus que des intrus et des usurpateurs. Dans cette version, le Masque de Fer était une fille. Une brochure courut les Provinces à ce sujet, lors de la prise de la Bastille. Mais l'histoire ne fit pas fortune; elle mourut sans bruit, sans avoir même un instant, à ce qu'il paraît, occupé la capitale.

*Sur Junot; sa Femme, etc.*

13.—La conversation est revenue sur Junot. Des grandes fortunes que l'Empereur avait créées, celle de Junot, disait-il, avait été sans contredit, une des plus désordonnées. Ce qu'il lui avait donné d'argent ne saurait se croire, observait-il, et il n'avait pourtant jamais eu que des

dettes ; il avait dissipé de vrais trésors sans se faire honneur, sans discernement, sans goût ; trop souvent même, ajoutait-il, dans des excès grossiers.

Plusieurs fois, dans son bel hôtel à Paris, après avoir fortement déjeuné, on l'a vu entrer en fureur à la moindre réclamation de plus petits créanciers, et prétendre les solder à coups de sabre. Toutes les fois qu'il revoyait l'Empereur, disait Napoléon, c'était pour laisser pressentir quelque gêne nouvelle, être grondé et secouru. Dans la campagne d'Austerlitz, il vint trouver l'Empereur à Schœnbrunn ; mais cette fois, disait Napoléon, l'intercession n'était pas précisément pour lui. Il prenait en ce moment un vif intérêt à la belle Mme Récamier. Il arrivait de Paris, et débuta auprès de l'Empereur par une sortie virulente contre M. de Marbois, alors ministre du Trésor, qui avait eu l'indignité, disait-il, de ne pas empêcher la faillite de M. Récamier, en lui refusant un prêt de seulement deux millions. " Tout Paris en était " dans l'indignation. Ce Marbois, disait-il, était " un méchant homme, un mauvais serviteur ; il " n'aimait pas l'Empereur." Lui, Junot, avait été le trouver, l'avait retourné en cent façons sans pouvoir le fléchir. Il lui avait peint l'horreur de sa conduite, et l'avait assuré, et tout Paris

le pensait, ajoutait Junot, que si l'Empereur eût été dans la capitale, il n'eût pas balancé à les lui faire donner. « Il s'adressait bien, disait « l'Empereur. Eh! bien! Puis et vous, vous « vous trompez, répondis-je froidement à cet « amant passionné qui était tout hors de lui. Je « n'aurais pas fait donner deux millions, et « j'eusse été fort mécontent de Marbois s'il eût « agi autrement. Je ne suis pas l'amant de « Mme Récamier, moi, et je ne viens point au « secours des négocians qui tiennent une maison « de 600 mille francs par an; sachez cela, M. « Junot; sachez que le trésor ne prête point « à des gens qu'il sait en faillite depuis long-« temps; il a bien d'autres destinations. Et « Junot, continuait l'Empereur, dut se calmer, « trouvant peut-être qu'on avait à Vienne le « cœur aussi dur qu'à Paris. »

Junot voyageait avec la vitesse de l'Empereur; il avait ses propres relais, disait Napoléon, des centaines de chevaux et d'autres folies semblables.

L'Empereur ajoutait que moins encore comme souverain que comme aimant Junot, guidé aussi par le rapport natal de la Corse, dont sa femme était originaire, il la fit venir un jour pour lui donner des avis paternels sur les dépenses désordonnées de son mari, sur la profu-

sion de diamans, qu'à son retour de Portugal, elle-même, Mme Junot, avait étalés si inconsidérément, sur ses intimes liaisons avec un étranger, qui pouvaient inquiéter la politique, etc. etc. Mais elle repoussa vivement ces avis dictés par le seul intérêt. “ Elle se fâcha, dit l'Empereur, et je fus traité comme un petit garçon; alors il ne me resta plus que de l'envoyer promener et de l'abandonner à elle-même.

“ Elle se croyait une princesse de la maison Comnène; on l'avait persuadé à Junot en la lui faisant épouser. Cette famille était de la Corse, et du voisinage même de la mienne; elle avait à ma mère de grandes obligations de bienveillance, et de plus directes encore.” Et l'Empereur alors a donné l'explication suivante :

“ Les Génois avaient transporté anciennement près d'Ajaccio une colonie de Mainotes, en évacuant la Morée. M. de Vergennes, ambassadeur à Constantinople, y épousa une Grecque. Revenu en France, et fort en crédit auprès de Louis XVI, il lui prit fantaisie d'avoir épousé une princesse. Son désir se trouva secondé par des circonstances politiques; on rêvait alors la chute de Constantinople. La France eût eu quelque intérêt à mettre en avant des prétentions sur quelques

“ débris de cet empire. On fut donc chercher auprès d'Ajaccio, dans la colonie grecque, quelqu'un du nom de *Comnène*, parent de Mme de Vergennes; on le fit venir à Versailles, et il y fut bientôt après reconnu descendant des Empereurs de Constantinople par lettres-patentes de Louis XVI.

“ Ce Comnène du reste, continuait l'Empereur, était un assez gros fermier, dont une sœur, quelques années auparavant, avait fait le mariage inespéré d'un commis aux vivres, Français, du nom de P..... Depuis l'élévation de la famille, et par le crédit de M. de Vergennes, ce même P....., commis aux vivres, était devenu un homme fort important ayant eu toute l'entreprise de l'armée de Rochambeau. La fille de ce commis aux vivres était précisément Mme Junot, duchesse d'Abrantès.

“ Junot, dans la campagne de Russie, disait encore l'Empereur, me mécontenta fort; on ne le connaissait plus; il fit des fautes capitales qui nous coûtèrent bien cher.”

Au retour de Moscou, par suite de ce mécontentement, Junot perdit le gouvernement de Paris: l'Empereur l'envoya à Venise. Cette espèce de disgrâce fut adoucie presqu'aussitôt par le gouvernement-général de l'Illyrie; mais

le coup était porté. Les irrégularités qu'on avait déjà aperçues depuis quelque temps dans Junot, et qui avaient pris leur source dans ses excès, éclatèrent en insanité complète. Il fallut se saisir de sa personne et le transporter chez lui dans la maison paternelle, où il périt misérablement, peu de temps après, mutilé de ses propres mains.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Sur le maréchal Lannes. — Murat, sa femme, etc.*

Durant le dîner, au sujet de toilette et de parure, on disait que parmi les grands personnages du jour, aucun n'en avait poussé le ridicule plus loin que *Murat*; et encore, observait-on, était-elle la plupart du temps tellement singulière, tellement bizarre, que le public l'en appelait le *roi Franconi*. L'Empereur en a beaucoup ri, confessant qu'il était vrai que certains costumes et certaines manières lui donnaient en effet parfois l'apparence d'un opérateur, l'air d'un charlatan. Et revenant à la toilette, on ajoutait que *Bernadotte* y mettait aussi un soin infini, et *Lannes* beaucoup de temps. L'Empereur s'est montré fort surpris de ce qu'on lui apprenait des deux derniers. Cela l'a conduit naturellement bientot

à répéter ses vifs regrets sur la perte du maréchal Lannes. "Ce pauvre Lannes, disait-il, avait "passé la nuit qui précéda la bataille dans "Vienne, et pas seul. Il parut au combat sans "avoir mangé, et se battit tout le jour. Le mé-"decin disait que ce triple concours de circon-"stances avait causé sa perte. Il lui eût fallu "beaucoup de forces après sa blessure, et il n'y "avait plus à remédier à celles qu'il avait per-"dues. . . . . . . . . . . . . .

"On dit d'ordinaire, nous observait l'Empe-"reur, qu'il est des blessures qui feraient pré-"férer de perdre la vie. Il en est bien peu, je "vous assure. C'est au moment de quitter la "vie qu'on s'y rattache de toutes ses forces. "Lannes, le plus brave de tous les hommes, "Lannes, privé de ses deux jambes, ne voulait "pas mourir, et s'irritait au point de me dire "qu'on devrait pendre les deux chirurgiens qui "venaient de manquer si brutalement à un ma-"réchal. C'est qu'il venait d'ouïr les deux chi-"rurgiens qui le soignaient se dire tout bas, sans "croire être entendus, qu'il était impossible "qu'il en revînt. . . . . . . .

"A chaque instant, le malheureux Lannes "demandait l'Empereur; il se cramponnait à "moi, disait Napoléon, de tout le reste de sa "vie; il ne voulait que moi, ne pensait qu'à

" moi. Espèce d'instinct! observait l'Empe-
" reur. Assurément il aimait mieux sa femme
" et ses enfans que moi; il n'en parla pourtant
" pas! c'est qu'il n'en attendait rien; c'était lui
" qui les protégeait, tandis qu'au contraire, moi,
" j'étais son protecteur; j'étais pour lui quelque
" chose de vague, de supérieur; j'étais sa pro-
" vidence, il implorait!...."

Quelqu'un observa alors que le bruit des salons avait été bien différent; qu'on y avait répandu que Lannes était mort en furieux, maudissant l'Empereur, contre lequel il se montrait enragé; et on ajoutait qu'il avait toujours eu de l'éloignement pour lui, et le lui avait souvent témoigné avec insolence. "Quelle absurdité! a " repris l'Empereur; Lannes m'adorait, au " contraire. C'était assurément un des hommes " au monde sur lequel je pouvais le plus comp- " ter. Il est bien vrai, que dans son humeur " fougueuse il eût pu laisser échapper quelques " paroles contre moi; mais il était homme à " casser la tête de celui de qui il les aurait " entendues."

Revenant ensuite à *Murat*, quelqu'un observa qu'il avait grandement influé sur les malheurs de 1814. "Il les a décidés, a repris l'Empereur; " il est une des grandes causes que nous sommes " ici. Du reste, la première faute en est à

« moi. Ils étaient plusieurs que j'avais fait trop « grands ; je les avais élévés au-dessus de leur « esprit. Je lisais, il y a peu de jours, sa pro- « clamation en se séparant du Vice-Roi ; je ne « la connaissais pas encore. Il est difficile de « concevoir plus de turpitude : il y dit que le « temps est venu de choisir entre deux bannières « celle du crime ou de la vertu. Or, c'est la « mienne qu'il appelle celle du crime ; et c'est « Murat, mon ouvrage, le mari de ma sœur, ce- « lui qui me doit tout, qui n'eût été rien, qui « n'existe, qui n'est connu que par moi, qui « écrit cela ? Il est difficile de se séparer du « malheur avec plus de brutalité, de courir avec « plus d'impudeur et de bassesse au-devant « d'une fortune nouvelle. »

*Madame Mère*, depuis cet instant, ne voulut avoir aucun rapport avec lui ni avec sa femme ; quelques efforts d'ailleurs qu'ils fissent vis-à-vis d'elle, sa constante réponse était qu'elle avait en horreur les traîtres et la trahison. Dès qu'elle fut à Rome, après les désastres de 1814, Murat s'empressa de lui envoyer, de ses écuries de Naples, huit très-beaux chevaux. Madame n'en voulut point entendre parler. Elle repoussa de même toutes les tentatives de sa fille *Caroline*, qui ne cessait de répéter qu'après tout il n'y avait pas de sa faute, qu'elle n'y était pour rien,

qu'elle n'avait pu commander son mari; mais Madame répondait comme Clytemnestre: "Si " vous n'avez pu le commander, vous avez dû " le combattre; or, quels combats avez-vous " livrés? quel sang a coulé? Ce n'est qu'au " travers de votre corps que votre mari devait " percer votre frère, votre bienfaiteur, votre " maître."

"A mon retour de l'île d'Elbe, continuait " l'Empereur, la tête tourna à Murat de me sa- " voir débarqué. Les premières nouvelles lui " apprirent que j'étais dans Lyon. Il était ha- " bitué à mes grands retour de fortune. Il m'a- " vait vu plus d'une fois dans des circonstances " prodigieuses. Il me crut déjà maître de l'Eu- " rope, et ne songea plus qu'à m'arracher l'Ita- " lie; car c'étaient là son but et ses espérances. " Vainement des gens à grand crédit, parmi les " peuples qu'il voulait soulever, se jetèrent-ils à " ses genoux, lui dirent-ils qu'il s'abusait; que " les Italiens avaient un Roi, que celui là seul " avait leur amour et leur estime. Rien ne " put l'arrêter. Il se perdit, et contribua à nous " perdre une seconde fois, parce que les Autri- " chiens, ne doutant pas que ce ne fût à mon in- " stigation, ne voulurent pas croire à mes pa- " roles et de se défièrent de moi. La malheu- " reuse fin de Murat répond à toute cette con-

" duite. Murat avait un très-grand courage et " fort peu d'esprit. La trop grande différence " entre ces deux qualités l'explique en entier. " Il était difficile, impossible même, d'être plus " brave que Murat et Lannes. Murat n'était " demeuré que brave. L'esprit de Lannes avait " grandi au niveau de son courage ; il était de- " venu un géant.

" Au surplus, a terminé l'Empereur, l'exécu- " tion de Murat n'en est pas moins horrible. " C'est un événement dans les mœurs de l'Eu- " rope, une infraction aux bienséances publiques " Un roi a fait fusiller un Roi, reconnu comme " tel par tous les autres ! ! !. . . . Quel charme il a " violé ? . . . . . . . . . . . . . .
" . . . . . . . . . . . . . . . .

*Résumé des 3 mois ; Avril, Mai, Juin.*

J'ai déjà fait observer qu'il était impossible, dans un recueil comme le mien, de maintenir, en quoi que ce soit, l'unité d'intérêt et de but ; or, je vais essayer d'y ramener, en retraçant ici, en bien peu de mots et sans interruption, les aggravations dont on a frappé l'Empereur pendant ces trois mois ; les mauvais traitemens qu'on a multipliés, la détérioration visible de sa santé, l'ensemble de ses habitudes et les principaux objets de sa conversation ; en un mot le bulletin physique et moral de sa personne.

Dans cette courte période :

1° Un nouveau Gouverneur arrive ; et il se trouve que c'est un homme à vues fort étroites, ou très-méchant ; un caporal avec sa consigne, et non un général avec ses instructions.

2° On exige de chacun des captifs une déclaration comme quoi il se soumet d'avance à toutes les restrictions qu'on pourrait imposer à Napoléon ; le tout dans l'espoir de les détacher de sa personne.

3° On nous communique officiellement la conventiondes souverains alliés, qui, sans autre forme de procès, proclament et consacrent l'ostracisme de Napoléon.

4° Nous recevons le bill du parlement d'Angleterre, qui convertissait en loi l'acte oppressif des ministres anglais sur la personne de Napoléon. . . . . . . . . . . . . . .

5° Enfin, des commissaires viennent, au nom de leurs monarques, surveiller les chaînes et contempler les souffrances de la victime ; ainsi notre horizon se rembrunit de plus en plus, les chaînes se raccourcissent, toute espérance d'amélioration future nous échappe, et le plus sinistre avenir seul demeure. . . . . . . . .

L'arrivée du nouveau Gouverneur est le signal des grandes misères. C'est pour la personne de l'Empereur le commencement d'un supplice nouveau ; chaque jour il reçoit un coup d'épingle. . . . . . . . . . . . . . . .

Le premier pas de Sir Hudson Lowe est *une insulte* ; une de ses premières paroles, *une barbarie* ; un de ses premiers actes, *une méchanceté*. . . . . . . . . . . . . . . .

Bientôt il ne semble plus avoir d'autre occupation, avoir reçu d'autre emploi que de nous tourmenter et de nous faire souffrir sous toutes les formes, sur tous les objets, de toutes les manières. . . .

L'Empereur, qui s'était promis d'abord de s'en tenir au plus complet stoïcisme, s'en émeut néanmoins et s'en exprime fortement. Les con-

versations sont chaudes, la brèche s'ouvre, chaque jour va l'agrandir. . . . . . . . .

La santé de l'Empereur s'altère visiblement, et nous le voyons changer à vue d'œil. Contre sa nature, il se sent incommodé très-souvent ; une fois il garde sa chambre jusqu'à six jours de suite sans sortir le moindrement ; une mélancolie secrète, qui se déguise à tous les yeux, peut-être aux siens propres, un mal concentré commence à le saisir : il rétrécit chaque jour le cercle déjà si resserré de son mouvement et de ses distractions ; il renonce au cheval, il n'invite plus d'Anglais à dîner ; il abandonne même son travail régulier ; ses dictées, auxquelles jusque-là il avait semblé trouver quelques charmes, ne vont plus. Le dégoût l'avait saisi, et il ne se trouvait pas le courage, me disait-il parfois, de s'y remettre. La plupart de ses journées se passent à parcourir des livres dans sa chambre, ou en conversations avec nous publiques ou privées ; et le soir il nous lit lui-même, après son dîner, quelques pièces de théâtre de nos grands maîtres, ou toute autre production amenée par le hasard ou le caprice du moment. .

Toutefois la sérénité de son ame, son égalité de caractère n'éprouvent, par ces circonstances, nulle altération vis-à-vis de nous ; au contraire, nous n'en semblons que plus resserrés en fa-

mille. Il est plus à nous et nous lui appartenons davantage; ses conversations présentent plus d'abandon, d'épanchement et d'intérêt.

Il me faisait venir désormais très-souvent dans sa chambre pour causer, et ses conversations privées le conduisaient parfois sur des sujets très-importans; tels que la guerre de Russie, celle d'Espagne, les conférences de Tilsit et d'Erfurth, qu'on rencontre dans cette période de mon recueil. Et ici je dois faire ou répéter quelques observations que je prie ceux qui me liront de ne pas perdre de vue durant tout le cours de cet ouvrage; elles serviront à prévenir quelques reproches ou objections qu'on serait tenté d'élever sur le manque d'ordre, l'insuffisance et le peu de fini d'objets aussi essentiels. C'est que, si je ne l'ai déjà dit, en conversation publique ou privée avec l'Empereur, je ne me suis jamais permis aucune observation ou demande d'éclaircissemens, lors même qu'ils m'ont semblé les plus nécessaires; je me sentais cette réserve commandée :

1o Par le respect et la bienséance.

2o Par la crainte d'interrompre une conversation constamment précieuse.

3o Par l'espoir de prendre la vérité, pour ainsi dire, au vol, et de la saisir de la sorte plus naturellement.

4° Par la persuasion d'être à demeure désormais et pour toujours auprès de l'Empereur; la certitude par-là qu'avec le temps j'entendrais mentionner de nouveau les mêmes objets qui se redresseraient et se compléteraient d'eux-mêmes.

5° Parce que l'Empereur devait, avec le temps, voir lui-même mon journal, et que je ne doutais pas qu'encouragé par ce qu'il y trouverait déjà sur ces divers objets, il ne les convertît en dictées régulières, je ne les ai pas eues, et, par-là, de quels morceaux nous demeurons privés!

6° Enfin, et ceci a été un de mes grands motifs, c'est que l'Empereur, arrivé parfois dans le cours de longues conversations tout à fait familières, à des objets de la plus haute importance, ne racontait pas néanmoins pour m'apprendre; mais le plus souvent par désœuvrement, seulement pour causer, et l'on eût pu dire par forme de rabâchage, s'il était permis d'appliquer une telle expression à une telle personne et à de tels objets. Il s'en entretenait avec moi comme si j'eusse dû les connaître aussi bien que lui-même.

Or j'étais tout à fait étranger à ses grands projets, à ses hautes conceptions; circonstance d'ailleurs que je me suis convaincu ici m'être

commune avec la plus part de ceux qui, lors de sa puissance, l'approchaient davantage, voire même ses ministres ; aussi lui arrivait-il quelquefois, soit que ma figure exprimât trop l'étonnement, soit que revenant à lui, et sachant bien ce qu'il en était, de me dire : " Mais cela est peut-être neuf pour vous ?" A quoi je n'avais rien de mieux à répondre pour être vrai, sinon : " Oui, " Sire, et tout à fait pour la plus grande partie." Qu'eût-ce donc été si, dans ces occasions inappréciables, j'eusse été gauchement l'interrompre pour lui faire apercevoir que j'avais de la peine à le suivre ou à l'entendre ; je n'eusse pas manqué de le dégoûter de causer, et moi j'aurais perdu beaucoup. Je le laissais donc aller, quelque désir que j'eusse eu parfois de m'éclaircir. Ce que j'en saisissais une première fois me semblait déjà du plus haut prix. L'Empereur se répétait souvent, je le savais, alors j'en apprendrais davantage, me disais-je, et je ne désespérais pas d'arriver de la sorte à être assez maître de la matière, pour oser me permettre, par la suite, de la raisonner tant soit peu avec lui ; ce que sa bonté pour moi, dans les derniers temps, eût daigné trouver convenable ; je lui eusse même été agréable, j'en suis sûr, en ce que cela eût réveillé ses idées et fourni un aliment nouveau à sa conver-

sation. Malheureusement mon enlèvement subit et imprévu d'auprès de sa personne m'a laissé avec les seuls détails que j'avais recueillis jusque-là ; et à la douleur d'avoir été enlevé à des soins pieux qui étaient devenus mon bonheur, se joindront désormais d'éternels regrets d'avoir, par ma trop grande circonspection peut-être, perdu pour l'histoire une occasion unique qui ne peut se renouveller jamais.

J'ai été bien aise d'entrer minutieusement ici dans ces détails, afin qu'on comprît comment j'ai obtenu une portion de mes récits, et qu'en me lisant, on pût se répondre à soi-même pourquoi des objets aussi importans demeurent aussi imparfaits.

Toutefois si l'historien n'y trouve pas la trace lumineuse qu'il recherche, et qu'il aurait cru devoir y trouver, du moins y rencontrera-t-il une foule d'étincelles propres à le mettre inévitablement sur la voie ; circonstance spéciale qui me servira à caractériser moi-même mon propre recueil, en disant qu'il y a de *tout* et qu'il n'y a *rien ;* qu'il n'y a rien ; mais qu'il y a de tout ; et en disant qu'il n'y a *rien,* je me trompe assurément, car on y rencontrera une foule de traits sur les qualités privées, les dispositions naturelles, le cœur et l'ame de l'homme extraordi-

naire auquel cet ouvrage est consacré; si bien qu'il deviendra impossible à tout homme de bonne foi, et recherchant la vérité, de n'être pas à même de se fixer sur son caractère. Or, je prie de se rappeler que tel a été mon unique but, le seul que j'aie annoncé.

# TABLE RAISONNÉE

## DES MATIÈRES

### CONTENUES DANS LA QUATRIÈME PARTIE.

---

N.B. Les chiffres sont les numéros des pages. Ce signe (-) indique que les sujets se suivent; et ce signe (—) que le sujet qui suit est différent de celui qui précède.

---

FIN DE LA QUATRIEME PARTIE ET DU TOME SECOND.

LONDRES:
DE L'IMPRIMERIE DE COX ET BAYLIS.



